

Les Meynier

Hubert Auschitzky
de la Société des Gens de Lettres
& *Marc Meynier*

**LA FAMILLE PATERNELLE
DE
MAÏTEN BRUSAUT**

Troisième volet

TOME XXIII

**LE GÉNÉRAL DE BRIGADE
OCTAVE MEYNIER**

Sa carrière, sa famille et son générique.

1

LA FAMILLE

Octave Meynier est le fils de François, premier officier français, avec Protet, à occuper Dakar. Il a été aussi le premier chef des Services administratifs de Dakar. Son premier maire français.

François Meynier était marié avec Caroline Travers.

Le couple a eu huit enfants :

- 1- Jeanne, née en 1862,
- 2- Marie, née en 1864,
- 3- Louise, née en 1865,
- 4- Alice, née en 1867,
- 5- Albert, né en 1869,
- 6- Léopold, né en 1871,
- 7- Lucie, soeur jumelle de Léo,
- 8- Octave, né le 22 février 1874 à Saint Yrieix (Haute Vienne) .**

Nous évoquons longuement son ascendance dans les chapitres 6 et 7 du Tome XVI.

Octave Meynier épouse le 16 juillet 1902, en premières noces, Lise de Swarte, née en 1885

Dont :

1- Elisabeth (1904-1973), qui épouse en 1927 Hugues Sancan, commandant, né en 1888. Retenue en France, elle a habité Graulhet (Tarn) et y est décédée.

Dont :

1- Nicole, médecin, née en 1928, mariée en 1950 à Marc Ambroise-Rendu, journaliste à Paris.

Dont :

- 1- Catherine, née en 1956
- 2- Anne-Claude, née en 1960

2- Jean Claude, né en 1930. L'un des plus jeunes commandants pendant la guerre d'Algérie. Il est mort à la tête de ses troupes, héroïquement, en 1957.

3- Philippe, né en 1933, marié en 1954 à Anne Marie Douarliès, habitent Graulhet, où il est mégissier.

4- Jean François, né en 1945, officier de marine.



A gauche : Valentine Gisclard, au centre Elisabeth (dite Zaza), leur fille. A droite Octave Meynier.



Une vingtaine d'années plus tard. Le mariage d'Elisabeth.

Octave Meynier divorce (divorce prononcé le 29 décembre 1909, par jugement du Tribunal civil de la Seine, en sa faveur).

En deuxièmes noces, Octave Meynier épouse le 2 juin 1911, sa nièce, Marie Raymonde Valentine Gisclard. Elle sera présidente de la Croix Rouge. Fondatrice de l'hôpital Barbier-Hugo à Alger. Pour cette action, elle recevra la Médaille d'or de la Croix Rouge. Elle est chevalier de la Légion d'honneur.

2- Linette, née en 1913, épouse en 1937 Erland Sylvander, né en 1919, Habitent Alger. Dont :

1- Ingrid, née en 1938. Professeur de français à Rennes. Son mari est professeur à la Faculté, pour les étrangers.

2- Erik, né en 1942. Ingénieur ENSEM. Il travaille pour une société genevoise et il habite Annemasse. Il a quatre enfants :

1- Pia, née le 28 mai 1968, est ingénieur INSA, a passé son CAPES et aspire à l'Agrégation qu'elle a préparé,

2- Matthieu, né le 10 octobre 1961, intègre à Strasbourg à l'Ecole d'Ingénieurs, en géophysique,

3- Marie, passe son bac. Elle est née le 10 juillet 1974,

4- Marguerite, née le 3 juin 1980.

3-Bertil, né en 1946, est ingénieur Agro. Il travaille à l'INRA de Toulouse. Dont :

1- Une fille (*dont nous ignorons le prénom*), née le 17 juin 1973. Elle passe son Bac et a un joli talent en dessin. Elle fait l'école des Arts appliqués.

3- Pierre, qui est le filleul de papa, est né en 1916. Il a été marié à Solange Laporte, née en 1915. En deuxièmes nocces, il épouse Mady de la Roche Souvestre. C'est Pierre qui a hérité de Bordères. Cette belle propriété familiale a depuis été vendue et serait aujourd'hui la mairie.

4- Marc, dit "Marco" en famille, né en 1925, marié en 1947 à Jeanne Pedretti. Commandant de bord à Air France. Trois enfants :

1- Alain, né en 1948. Décédé en 1969.

2- Yves, 1951-1987. Chef pilote à Héli-Gabon. Epouse en 1980, en premières nocces, Martine Dumortier, dont :

1- Marc II, né en 1980,

2- Marion, née en 1988, environ huit mois après le décès de son père.

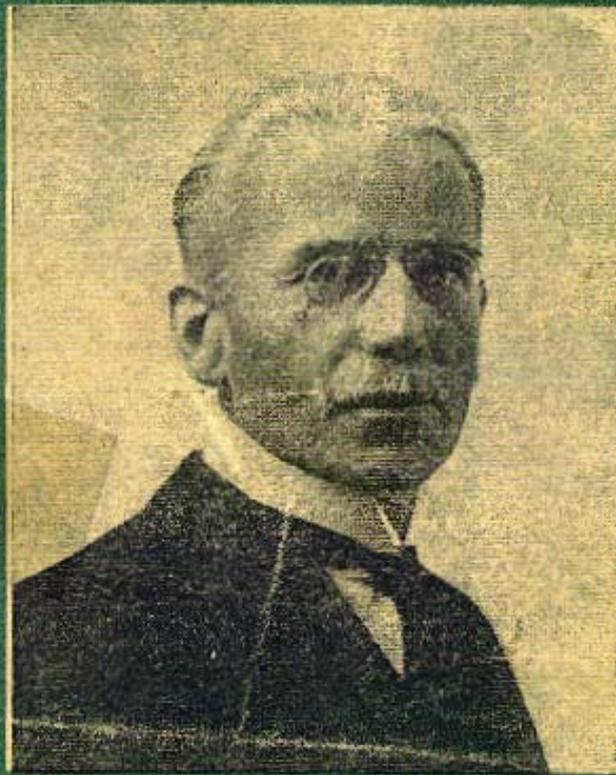
En deuxièmes nocces, Catherine Dorche, dont :

3- Chantal, née en 1957. Mariée à Philippe Cousin, dont deux enfants

1- Caroline, née en 1985.

2- Guillaume, né en 1989.

GÉNÉRAL MEYNIER



**MISSION
JOALLAND
- MEYNIER**

COLLECTION 'LES GRANDES MISSIONS COLONIALES'

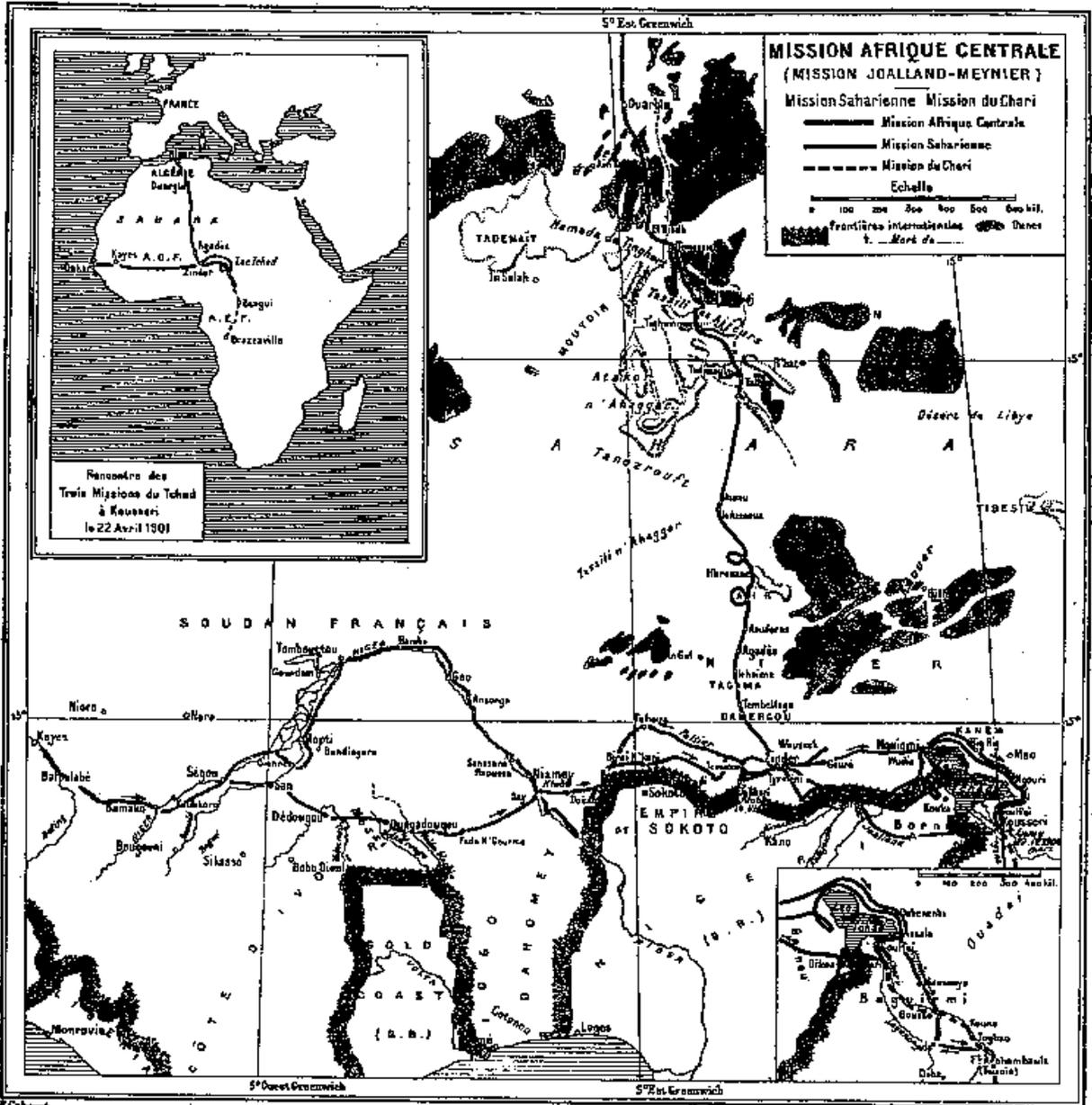
Général O. MEYNIER



**LA MISSION
JOALLAND-MEYNIER**

LES GRANDES MISSIONS
COLONIALES

LES ÉDITIONS DE L'EMPIRE FRANÇAIS
3, Rue Blaise-Desgoffe — Paris-6^e



Coligny

AVANT-PROPOS

La Conquête du Tchad et la Création de l'Empire africain de la France

L'action de la France en Afrique, entreprise dès le XIII^e siècle par les marins dieppois en quête d'aventures et de commerce, poursuivie sous l'impulsion de Richelieu et de Colbert dans un sens beaucoup plus large et plus national, achevée par ces grands politiques que furent au XIX^e siècle Jules Ferry, Gabriel Hanotaux et Eugène Etienne, s'est terminée en une apothéose de l'effort français par la création de l'Union Française du XX^e siècle.

La mission Afrique Centrale, devenue dans sa seconde partie la mission Joalland-Meynier, a été la suite logique de la Grande Geste des Français en Afrique. Elle en a marqué la conclusion.

Son mérite essentiel (qu'elle partage avec les missions Gentil et Foureau-Lamy) a été, par son action délibérée, d'avoir rendu possible la réunion en un seul bloc homogène des trois groupes de possessions françaises qui, en Afrique du Nord, en Afrique Occidentale et en Afrique Equatoriale, eussent risqué, si elles fussent demeurées isolées, de n'avoir qu'une importance secondaire vis-à-vis des grands Empires coloniaux qui, comme celui de l'Angleterre, n'hésitaient pas à se donner pour idéal la liaison du « Cap au Caire ».

Pour servir ce « Grand Dessein » de la France en

Afrique, le Gouvernement de notre pays a disposé en toutes ces périodes de serviteurs éminents : explorateurs, grands capitaines et administrateurs de classe, qui surent distinguer les objectifs essentiels, les définir et, par leur intelligence, leur énergie, leur courage, réaliser leur reconnaissance, leur conquête (souvent pacifique) et leur mise en valeur.

Parmi ces hommes de premier plan, le XVIII^e siècle a eu André Brue, le duc de Lauzun, le comte de Boufflers et au XIX^e, après René Caillié, les généraux Faidherbe, Gallieni, Borgnis-Desbordes, Archinard. Sous la direction de ces chefs de file se leva toute une génération et une école d'hommes courageux, énergiques, infatigables qui, souvent au prix de leur vie, toujours à force de fatigues et d'épreuves terribles, parvinrent à changer en réalités concrètes les directives et les vues d'ensemble des grands conducteurs d'hommes.

On retrouve chez ceux-là les noms de chefs qui, après avoir lutté aux colonies et acquis, dans leurs aventures, les qualités d'audace, de courage moral et d'initiative, deviendront, en terre de France, les vainqueurs des grandes guerres. Faut-il rappeler les noms de Joffre, de Gallieni, de Mangin, de Gouraud, de Largeau?...

Les méthodes employées par les animateurs de la Grande Geste Coloniale furent, en thèse générale, inspirées du plus pur esprit français. Qu'il s'agisse de Faidherbe, de Gallieni, d'Archinard ou de leur successeur présomptif, le colonel Klobb, on les voit tous aussi énergiques et impitoyables contre les tyrans, négriers sanguinaires qui dévastaient l'Afrique noire au XIX^e siècle que bienveillants et accessibles dans leurs rapports avec le menu peuple : paysans, commerçants, artisans, tous sachant d'ailleurs reconnaître les qualités foncières de bon sens et de raison de certains de ces hommes.

Ces procédés humains ne furent, hélas! pas toujours ceux de leurs subordonnés : officiers supérieurs au cœur

impitoyable, jeunes chefs au caractère absolu qui tenaient des raisonnements à « l'allemande » sur les avantages de la terreur pour rendre les conquêtes plus faciles, prétextant que la vraie guerre humanitaire est la plus rapide, donc la plus impitoyable.

D'autres, parfois les mêmes, avaient la prétention de gagner le cœur de leurs soldats en laissant libre cours à leurs plus bas instincts, les moins avouables.

Mais, après eux, on s'aperçut vite qu'il n'était pas meilleur moyen, pour gagner le dévouement et l'affection des noirs, que de mériter d'abord leur estime, en les traitant en hommes libres et en s'efforçant de les élever jusqu'à nous plutôt que de nous abaisser à leur niveau.

De ces faits, de ces conceptions si différentes de la colonisation, la mission Afrique Centrale donnera des exemples frappants. Commencée sous le régime de la terreur, des massacres, des procédés les plus honteux de l'esclavagisme, elle s'achèvera dans une politique de large compréhension de l'âme indigène, inspirant les plus nobles dévouements.

Elle démontrera aussi qu'à force de mépriser les lois les plus élémentaires de l'humanité, de ne faire nul cas des existences humaines, l'homme civilisé en arrive, sous l'empire de l'ambition, de la vengeance, à commettre les plus horribles des crimes.

Par contre ressortira, nous l'espérons du moins, de nos récits, la vraie figure et le vrai caractère de ces noirs soudanais qui, après avoir été pour nous des ennemis valeureux, sont devenus des hommes dignes d'estime et de considération par leurs qualités de décision, de dévouement et même de patriotisme.

Certains d'entre eux qui furent nos ennemis ont fait preuve de talents d'organisation, de commandement, d'intelligence qui méritent notre admiration.

D'autres, et parmi eux je désire citer de suite notre sergent Suley Taraoré dont il sera souvent parlé dans ce

livre, ont montré, à notre service, un tel esprit de compréhension humaine, de courage moral, et pour finir de philosophie la plus généreuse, qu'on peut fonder les espoirs les plus larges et les plus étendus sur des races capables de produire de tels individus.

C'est dans le cadre général de la création de l'Empire Africain de la France que nous placerons le récit de la mission Joalland-Meynier, dont l'action, comme celle des deux autres (Foureau-Lamy et Gentil) eût été bien compromise ou pour le moins minimisée si elle avait dû agir isolée. Une apologie de l'une d'entre elles ne saurait se comprendre sans qu'il soit rendu pleine justice aux deux autres. Vouloir établir une certaine hiérarchie dans leur éloge serait diminuer leur importance et leur valeur historique.

Sans doute la mission Joalland-Meynier revendiquait-elle l'honneur d'avoir été la digne continuatrice des précurseurs; mais elle entend partager entièrement cet avantage avec les camarades, venus des autres coins de l'Afrique qu'elle rencontra, un jour, sur les rives du lac Tchad, et grâce auxquels fut acquise, par une commune victoire, la réunion des possessions de la France jusque-là isolées.

**

On se rappelle comment, au cours d'un demi-siècle, de 1830 à 1890, le pavillon français étendit l'ombre de ses plis sur la Régence de Tunis, sur le Tonkin, sur l'Annam, sur Madagascar et sur une importante portion de l'Afrique Noire. C'était, réalisé en quelques années, un empire colonial plus vaste et aussi riche qu'aucun de ceux que la Monarchie avait successivement acquis puis reperdus.

Le réveil du coq gaulois était magnifique et déjà, à la grande école des colonies, on voyait se former et se perfectionner les chefs qui, bientôt, reprendraient à leur compte la révision des pactes imposés aux jours sombres de 1870.

Mais alors que, sur les autres continents, l'action de la France avait eu, avant tout, un caractère d'ordre et d'initiative gouvernementaux, alors que, par exemple, les expéditions de Tunisie, du Tonkin, de Madagascar, furent, dès le départ, pourvues de ressources importantes en personnel et en matériel, la plupart des expéditions lancées en Afrique Noire, soit qu'elles fussent confiées à des autorités locales, soit que, plus souvent encore, elles fussent laissées à l'audace de quelques chefs hardis, prirent un caractère réellement original.

Ici, le succès (ou l'échec) résultait avant tout de l'action individuelle, de la personnalité des chefs de missions ou de troupes. A eux seuls il incombait, puisqu'ils étaient séparés de toute autorité supérieure par des distances immenses et des obstacles souvent insurmontables, de prendre les décisions les plus graves, de trancher par exemple de la paix ou de la guerre avec les peuplades qu'ils rencontraient, de signer des conventions et des traités.

Lorsque, d'aventure, ils se heurtaient aux représentants d'autres nations européennes, en cette période où se produisit un véritable « *rush* » sur l'Afrique, ils devaient, sans même parfois y être autorisés, faire entendre la voix de la France.

Aucune période de notre histoire, sauf, peut-être, celle de la pénétration française dans les Indes, avec Duplex, ou au Canada, avec Montcalm, ne permit aux qualités foncières d'énergie, de ténacité, d'allant et aussi de tolérance, de bienveillance humaines, de mieux se manifester.

Sur le continent noir, exception faite d'un Faidherbe, clair visionnaire d'un grand avenir, aucun plan d'ensemble n'avait été dressé par le Gouvernement français pour la pénétration dans l'intérieur ni pour la prise de possession de ces immenses régions de l'Afrique, dont on soupçonnait à peine les ressources.

Il revint à quelques hommes de courage, partis des rives atlantiques du continent sur lesquelles on s'était d'abord

cantonné, de reconnaître d'abord, puis de placer sous l'autorité de la France des régions chaque année plus vastes de leur hinterland. Ils y furent naturellement entraînés par la nécessité de protéger les contrées déjà soumises contre la barbarie et les sauvages excès de souverains noirs, infâmes négriers pour la plupart, qui poursuivaient, avec acharnement, leur œuvre de destruction sur l'Afrique entière. L'Etat français sut du moins reconnaître les acquisitions ainsi faites, en son nom, par ses nationaux.

Pourtant toutes ces acquisitions n'eussent été que de détails, si l'initiative individuelle, tirant les conséquences des premières données recueillies par ces efforts décousus n'avait su y découvrir les grands objectifs à atteindre par la Nation.

Presque simultanément, en Algérie, au Sénégal et sur les côtes du Gabon, prit naissance, chez les colonaux, la notion du « Grand Dessein » national. Le lac Tchad, lieu géométrique de rencontre des lignes de pénétration de chacun de ces groupes partiels, devint le but lointain sur lequel, à partir des années 1880, s'orientèrent, plus ou moins consciemment, toutes les explorations, toutes les missions.

La conquête du Tchad, telle fut l'ambition commune à tous ceux qui entrevirent le grand avenir de la France en Afrique. Leur conviction et leur foi sont si profondes, leur ardeur si communicative, que leur idéal aura bientôt fait la conquête de l'opinion coloniale éclairée, puis des gouvernants eux-mêmes.

C'est alors, entre 1880 et 1890, que s'organisent plusieurs missions issues de l'Algérie, du Soudan et du Congo (Flatters, Foureau au Sahara, Monteil, Cazemajou entre Niger et Tchad, Crampel et Mizon, élèves de Savorgnan de Brazza au Congo). La mission Marchand aura même des visées plus ambitieuses, hélas! bientôt réduites à néant.

Ceux qui parviendront finalement au but seront : la mission saharienne de MM. Foureau et Lamy, la mission du

Chari placée sous le commandement de M. Gentil et la mission Afrique centrale.

Chacune de ces missions rencontrera sur sa route des obstacles redoutables. Le courage, la constance des chefs, le dévouement et l'esprit de discipline de leurs collaborateurs seront soumis à dure épreuve.

A un certain moment qui, chose curieuse, fut presque le même pour les trois groupes, il semble que soit proche un désastre définitif. Alors eussent été irrémédiablement compromis, ou tout au moins indéfiniment retardés, les beaux projets que l'on avait caressés de l'établissement d'une Nouvelle France sur le continent africain.

Or il va se trouver que c'est précisément à ce moment que le triomphe, mérité par la vaillance et la ténacité de tous, va miraculeusement se produire. Les trois missions se rencontreront à point nommé et tandis que chacune d'elles, isolée, eût été vouée à la destruction ou à la retraite, réunies, elles vont retrouver un regain de forces et triompher de tous les obstacles et de tous les dangers.

Ayant eu la bonne fortune de prendre une part personnelle à cette épopée, je voudrais, une fois encore, en évoquer le souvenir.

Dans mes récits, le lecteur retrouvera à côté des passions humaines les plus nobles : amour de la patrie, courage, abnégation, amour de la gloire, les plus violentes et parfois les plus basses cruautés, ambition déréglée, égoïsme sans frein. On dirait par moments d'une tragédie de Shakespeare, tant les épisodes en sont divers et inattendus.

Malgré toutes les traverses rencontrées, le but final sera atteint. Pour une fois tout au moins on verra la justice immanente, servie par les vertus foncières de notre race, changer en une apothéose merveilleuse la création d'une Nouvelle France africaine, effaçant la tache douloureuse qui eût pu assombrir notre Geste coloniale.

CHAPITRE PREMIER

Les fâcheux débuts de la Mission Afrique Centrale

En l'année 1890, la pénétration de l'Afrique par la France, commencée surtout depuis 1830, date du début de la conquête de l'Algérie, se poursuivait sur un rythme que les désastres de 1870 avaient à peine interrompu. Les résultats acquis à cette époque étaient déjà importants.

Partant de l'Algérie, Duveyrier avait, le premier, indiqué l'objectif final vers lequel tendraient ses successeurs dans l'exploration saharienne, à savoir le lac Tchad. Le colonel Flatters était mort en poursuivant le même dessein. Derrière lui, d'autres, tels que le marquis de Morès, s'étaient efforcés de découvrir d'autres routes plus faciles. Parmi ces hommes énergiques, Fernand Foureau, au prix de neuf dangereuses explorations, se préparait physiquement et moralement à reprendre la même tâche.

Du côté du Congo, le comte Savorgnan de Brazza, au cours de voyages mémorables, avait créé de toutes pièces la colonie du Congo Français. Tandis qu'il poussait jusque sur la Sangha ses pointes audacieuses vers le Nord, ses disciples prolongeaient son œuvre en direction du lac Tchad. Parmi eux Paul Crampel, dans une lettre demeurée célèbre, fixait, pour l'avenir proche, le but idéal à atteindre :

« En dehors des résultats directs qu'il peut avoir, écrivait-il le 12 mars 1890, mon voyage, que je réussisse ou

que je meure, sera le symbole de ce que la France doit exécuter dans l'avenir. La réunion sur les bords du Tchad de nos possessions de l'Algérie-Tunisie, du Soudan Français et du Congo sera la formule simple qui synthétisera cet idéal et mon voyage en sera le fait symbolique. »

En Afrique Occidentale enfin, qui peu à peu ouvrait une plus large fenêtre vers le Soudan et le Niger, la pensée de Faidherbe continuait de vivre qui était d'atteindre au plus tôt les rives du grand lac, par une poussée centrale vers l'Est.

A Paris même s'était formée une sorte de franc-maçonnerie des explorateurs et des conquérants de l'Afrique. On prenait contact, on se rencontrait souvent dans les bureaux du Comité de l'Afrique Française qu'animait la présence courtoise d'Auguste Terrier ou dans ceux de la Société de Géographie de Paris où régnait le baron Hulot.

C'était Foureau qui, de passage à Paris, préparait ses futures explorations dont il ne cachait pas que le point d'aboutissement serait le Tchad. A son appel éloquent allait répondre un homme distingué, M. Renoult des Orgeries, qui laisserait un legs important destiné à réaliser ce projet.

C'était en 1892 Mizon qui, venant de la Bénoué, retrouvait dans le haut bassin de la Sangha de Brazza venu de Brazzaville à sa rencontre. Paul Crampel donnait, en 1894, rendez-vous au colonel Monteil, qui devait y parvenir seul, sur les bords du grand lac. Après l'assassinat de Crampel, Maistre, reprenant ses projets, était, devant les menaces formelles du sultan du Bornou, Rabbah, contraint de se rejeter sur la Bénoué.

Venant du Sénégal, le colonel Monteil avait réussi à atteindre le grand lac, mais ce voyage, terminé par la traversée du Sahara, du Tchad à Tripoli, n'avait donné aucun résultat positif autre qu'une connaissance plus complète du pays entre Niger et Tchad, dont le partage politique avec l'Angleterre n'eut lieu qu'après son retour.

Derrière lui, le capitaine Cazemajou avait tenté, au cours d'un voyage mouvementé et terminé par son assassinat à Zinder, d'assurer à la France le protectorat des contrées qui lui étaient ainsi attribuées; le drame de Zinder allait couper court à ces ambitions.

C'est à ce moment que la mission Marchand, du Congo au Nil, vint pour un temps détourner l'opinion publique en France de l'intérêt qu'elle commençait à porter à la formation d'un vaste bloc français en Afrique. En fait toute une pléiade de coloniaux continuait dans le silence de préparer la réalisation de leur idéal commun.

Presque simultanément, en la fin de 1898, trois missions se mirent en marche, de l'Algérie, du Sénégal et du Congo, dont la rencontre sur les rives du lac Tchad marquerait l'aboutissement de notre œuvre coloniale.

En Algérie, la conjonction de l'explorateur saharien F. Foureau et du commandant Lamy, ancien commandant du poste d'El Goléa, allait décider de l'envoi de la mission saharienne Foureau-Lamy à laquelle le legs Renoult des Orgeries était attribué.

Du côté du Congo, le drapeau de la France se trouva confié à M. Emile Gentil, ancien officier de marine, qu'un précédent voyage au lac Tchad avait mis en vedette.

Enfin, au Soudan, le lot échut, après la fin tragique de Cazemajou et de l'interprète Olive, à deux jeunes officiers choisis comme l'antithèse de leur malheureux camarade. Le capitaine Voulet et le lieutenant Chanoine s'étaient déjà acquis une notoriété coloniale certaine dans la boucle du Niger où, par leur audace, ils avaient réussi à conquérir les vastes contrées du Mossi et du Yatenga.

Les instructions remises aux chefs des trois missions par le sous-secrétaire d'Etat aux Colonies, M. E. Etienne, formelles dans leurs objectifs immédiats, se gardaient bien d'ordonner cette jonction sur le lac Tchad, qui paraissait trop ambitieuse.

Cependant, après le Comité de l'Afrique Française,

M. E. Etienne avait pu, à plusieurs reprises, sinon mettre en rapport direct les chefs de missions eux-mêmes, du moins leur signaler l'intérêt des liaisons désirables.

Dès l'instant de leur départ, les trois chefs de mission étaient donc peu ou prou fixés sur l'intérêt national que présenteraient ces liaisons et une certaine émulation animait chacun d'eux dans l'espoir d'arriver premier au but : le lac Tchad.



L'accord anglais du 14 juin 1898 venait de fixer les limites générales entre les possessions françaises et anglaises entre Niger et Tchad, lorsque le 15 juillet suivant s'embarqua à Bordeaux la jeune mission Afrique Centrale, sur laquelle se fondaient les plus beaux espoirs et qu'accompagnaient tous les vœux des coloniaux, des savants et même, disait-on, une protection spéciale du Gouvernement et du chef de l'Etat.

Le capitaine Voulet qui la commandait était déjà connu pour son courage et sa valeur personnelle. Il avait pris une part brillante à plusieurs colonnes. En tout dernier lieu, nous l'avons dit, il s'était distingué, par la conquête, à la tête d'une poignée d'hommes, des contrées très peuplées du Mossi et du Yatenga. Voulet, d'allure modeste, presque timide, donnait l'impression d'être une personnalité énergique et résolue, assurée du succès.

Auprès de lui, son second, le lieutenant, bientôt capitaine, Chanoine était déjà réputé pour son intelligence nette et son esprit d'organisation. Lors de la conquête du Mossi, il avait été un cavalier hardi, audacieux, mais aussi, disait-on, un chef impitoyable pour ses hommes et cruel pour les vaincus.

Lors du départ de la nouvelle mission, le Ministre leur

indiqua ce qu'on attendait d'eux : la prise de possession des territoires d'influence française situés au Nord de la frontière fixée par l'accord franco-anglais. Et même celle du lointain Ouadaï. Mais comme crédits, on se borna à leur remettre des sommes à peine suffisantes pour payer la solde des cadres français et des soldats réguliers. Au lieu de la solide compagnie de tirailleurs sénégalais et de l'escadron de cavalerie qu'ils avaient demandés, on ne leur avait accordé, à regret, que cinquante réguliers et vingt spahis. Par contre, on ne fit aucune difficulté pour leur confier six cents fusils, cent sabres, et même un canon de 80 mm. de montagne. Autrement dit, le nécessaire pour armer le millier d'hommes que, dès le début, ils avaient représenté comme l'effectif indispensable. Economies qui engageaient de façon certaine la responsabilité de ceux qui les prescrivait.

Les autres membres de la mission, le docteur Henric, les lieutenants Pallier, Petau et Joalland, les sous-officiers Laury, Bouthel et Touret avaient été soigneusement choisis. Joalland, brillant officier d'artillerie, avait organisé une solide section de canonniers qui demeura un des piliers de l'expédition.

Les membres de la mission Afrique Centrale furent dès leur arrivée partout reçus en triomphateurs. Sans doute, le fait qu'une aussi importante exploration ait été confiée à de tout jeunes officiers ne fut pas sans susciter de-ci de-là quelques amertumes et quelques jalousies. Mais, dans un haut sentiment de solidarité et de patriotisme, tous, civils comme militaires, mirent à leur disposition leur temps, leurs meilleurs auxiliaires et souvent leurs crédits.

C'était, à Kayes, le colonel de Trentinian, vieux soudanais actif, entreprenant, amoureux des longues entreprises et des grandes chevauchées qui prescrivait à tous ses subordonnés de prêter tout leur concours à la mission Afrique Centrale. Sur le Niger, le capitaine Lenfant, chef de la flot-

tille fluviale, mettait ses meilleurs bateaux à la disposition du chef de mission, dont l'intention était de descendre le Niger, avec son lourd convoi, de Bamako à Say, où il rejoindrait son second, chargé, pour des raisons de recrutement de soldats et de porteurs, de gagner par terre le même point. C'étaient enfin les administrateurs qui s'employaient de leur mieux à favoriser l'organisation de la petite armée. A Ségou, ils reçurent ainsi, des mains du commandant de cercle, William Ponty, une troupe déjà instruite de cent tirailleurs Bambaras.

Bref, dans cette première partie de son voyage en pays conquis et pacifié, la mission n'aurait dû avoir qu'à se louer de tous ces concours. Pourtant ses chefs, plus sensibles aux quelques critiques qui leur revenaient par des voies indirectes qu'aux bons procédés, se plaignirent à plusieurs reprises de manques d'égards et de camaraderie. Leur rôle ne leur avait-il pas déjà un peu tourné la tête?

*
*

Le premier échelon de la mission accomplit ses premières étapes sur le Niger, sans autre incident que la perte d'un des bateaux du convoi dans les rapides de Sotuba. Au cours de ce long voyage, le chef de mission s'attacha à donner à ses soldats une solide instruction militaire.

Chaque soir, à l'étape, c'étaient des manœuvres, des tirs. Tout disait l'activité et l'ardeur de cette petite troupe.

A Tombouctou, où la mission marqua un temps d'arrêt, elle fut reçue par le commandant militaire, le lieutenant-colonel Klobb, un des officiers les plus distingués de l'époque. Il avait reçu l'ordre de fournir à Voulet les tirailleurs réguliers et les spahis qui lui avaient été si chichement accordés. Ces hommes furent choisis avec le plus grand soin parmi les volontaires. Ces quelques éléments

allaient constituer la forte ossature à laquelle la mission dut plus tard de ne pas sombrer.

Les approvisionnements de vivres, de munitions furent complétés sans compter. Bien mieux, le colonel, qui avait la connaissance de ces contrées dans lesquelles la mission aurait à pénétrer, n'hésita pas à se priver d'une centaine de chameaux et autres animaux de bât, prévoyant par avance des difficultés au delà du Niger.

Le colonel Klobb avait reçu l'ordre d'escorter le détachement du fleuve, pendant sa traversée de la région de Tombouctou. A ce moment il était fort occupé à réaliser la liaison de son territoire avec celui du Haut Dahomey, au sud de Say. Il fut par suite très heureux de profiter de cette occasion pour en imposer aux tribus touareg de la contrée de Gao, par un déploiement imposant de forces.

Les deux troupes se mirent en route simultanément le 4 novembre 1898. Mais, durant la marche, le colonel Klobb prit grand soin de laisser à la mission toute sa liberté d'action, en la faisant toujours marcher groupée et séparée de sa propre troupe. Les bivouacs eux-mêmes étaient distincts.

L'organisation et les procédés de commandement du chef de mission n'étaient cependant pas faits pour satisfaire tout à fait le colonel. La présence au camp des « moussas » des tirailleurs y causait un certain désordre. Et aussi l'emploi habituel des châtiments physiques envers les soldats. Mais le colonel Klobb se garda, par principe, d'intervenir, fût-ce par conseil, de peur de heurter une personnalité dont il avait vite percé le caractère et les susceptibilités inquiètes.

Dans ces conditions, la route parallèle des deux colonnes se fit sans heurt, d'ailleurs aussi sans incident de guerre, les Touareg s'étant bien gardés de se heurter à une troupe aussi forte. Lorsque le chef de la mission quitta le colonel Klobb à quelques centaines de kilomètres dans le Sud, il ne put que le remercier de son concours empressé.

Pendant ce temps, le second échelon de la mission était arrivé à travers un pays pacifié, à Say, avec les porteurs recrutés dans le Mossi. Parmi ces pauvres gens, il n'y avait pas de volontaires. Leurs chefs les avaient fournis sur la réquisition des autorités françaises; il fallait, par suite, parer sans cesse à des tentatives d'évasion. En arrivant à Say, on les avait parqués dans une île où le froid, très vif en cette saison, ne tarda pas à les décimer, faute de couvertures et d'abris convenables qu'on n'avait pas songé à leur réserver. Une centaine de ces malheureux moururent ainsi en moins d'un mois...

Le 1^{er} janvier 1899, la jonction des deux échelons de la mission Afrique Centrale se faisait à proximité de la petite ville soudanaise de Sansanné-Haoussa, qui, déjà, avait fait sa soumission au poste de Say.



La marche vers l'Est, vers le Tchad, fut immédiatement décidée. La saison sèche et chaude, de mars à juillet, était désormais proche et on n'était pas sans pressentir les graves inconvénients que présentait, au point de vue de l'alimentation en eau d'une colonne qui, dès ce moment, comptait plus de deux mille personnes, la route que l'on devrait obligatoirement suivre, conformément aux ordres du Gouvernement, au Nord de la limite franco-anglaise de 1898. Cette limite, déterminée arbitrairement par des cercles et des degrés de latitude, ne tenait, en effet, nul compte des ressources du pays et en particulier s'éloignait au Nord de Sokoto, attribué à l'Angleterre, jusque dans des contrées entièrement désertiques.

Les renseignements recueillis à l'avance avaient permis de supposer qu'il existait une ligne de puits ininterrompue entre Liboré, village voisin de Sansanné-Haoussa, et le

pays Djerma de Dosso. Il fut décidé qu'on l'emprunterait.

Certes, telle qu'elle était constituée, la mission n'était pas organisée pour se déplacer, en cette saison, au travers d'un pays aussi mal pourvu. D'autre part, la population du pays, jusqu'alors indépendante, avait mal accueilli l'arrivée de cette horde d'envahisseurs qui ne se faisaient pas faute, en l'absence de colonne de ravitaillement organisée et de crédits prévus pour l'achat des vivres, de faire main basse sur tout ce qu'elle trouvait sur son chemin. On trouva bouchés par les habitants la plupart des puits de l'itinéraire obligé de la mission, ce qui rendit la marche, dès le premier jour, très pénible.

Après deux dures étapes, la mission, menacée de mourir de soif, dut rétrograder, et non sans un certain désordre, sur sa base de départ. Cette retraite faillit se terminer par un désastre. Le troupeau de bœufs qui n'avaient pas bu une goutte d'eau depuis le départ du fleuve, dès qu'il eût humé l'air du Niger, devint intenable. Malgré leurs bergers foulés les bœufs s'étaient précipités, en une charge furieuse, en direction de l'eau. Dans leur course, ils étaient passés dans les rangs de la colonne déjà désorganisée par la fatigue, la soif et la chaleur, causant ainsi plusieurs accidents parmi les gens qui n'avaient pu se garer à temps. Arrivés enfin au fleuve, ils avaient bu de telles quantités de liquide que beaucoup d'entre eux moururent étouffés.

Ces premières épreuves, ainsi que plusieurs petites attaques exécutées par les populations exaspérées, déchaînèrent la rancune des tirailleurs contre celles-ci. De son côté, le chef de mission, furieux d'un échec survenu dès le début de sa marche en pays indépendant, ne sut pas s'opposer à ce déchaînement de basses passions, dont il subissait lui-même la contagion et il lâcha la bride à tous les instincts de ses hommes, sans prévoir que les habitudes de ce genre sont des plus difficiles à perdre. Les populations affolées par ces premières « répressions » se retirèrent. Seuls quelques guerriers résolus tinrent la cam-

pagne, décidés à lutter jusqu'au bout. Dès lors, après quelques rencontres au cours desquelles furent tués quelques tirailleurs et spahis, rien ne retint plus les soldats. Le riche village de Sansanné fut dévasté et nombre de ses habitants, dont des dizaines de femmes, furent sauvagement massacrés. Ce furent ensuite Kerma, Dounga, tous les villages de la région Kourtei.

Les procédés de l'expédition, dans ces villages du Niger, dont le commandant du poste de Say, le capitaine Granderye, poursuivait, au même moment, l'apprivoisement, suscita de sa part de très légitimes protestations. Si bien que lorsque le chef de mission eut décidé de descendre vers le Sud le long du Niger, pour y trouver une route plus facile, la mission, afin d'éviter une rencontre pénible, fit un grand détour vers l'Est, à hauteur de Say, sur la rive gauche du Niger et ne rejoignit le fleuve que plus au Sud.

Dans le même temps, un autre officier, le commandant Crawe, qui conduisait en pays touareg une colonne de police, fut à son tour informé de ces excès. Il en rendit compte, ainsi qu'un jeune chef de mission, M. Baillaud, qui, à ce moment, prospectait la vallée du Bas Niger. Tous ces bruits parvinrent en France où ils ne furent pas sans causer de l'émotion. Sur ces entrefaites, des dissentiments graves s'étaient élevés entre le chef de mission et l'un de ses officiers. Très rapidement, sous le climat spécial, le conflit avait pris une tournure violente et le renvoi du lieutenant P... à la disposition du Ministre fut décidé sous une grave inculpation. C'est pour se défendre que M. P..., incriminé, écrivit à un très haut personnage politique des lettres destinées à être communiquées au Gouvernement, lettres où il relatait les faits et gestes de la mission, sur la rive gauche du Niger.



Le nouvel itinéraire choisi suivait d'abord la vallée du Dallol Maouri, affluent fossile du Niger. La marche dans cette riche vallée se fit dans d'assez bonnes conditions. Mais bientôt quelques tribus haoussas voulurent s'opposer par la force au passage de la mission que précédait une fâcheuse réputation; elles furent sévèrement châtiées.

La colonne parvint ainsi au village de Mattankari, où elle se trouva de nouveau immobilisée par suite des difficultés de ravitaillement en eau, dans une région qui, plus au Nord, s'annonçait comme franchement désertique. Comment affronter ce pays avec une colonne dont les femmes et les porteurs seraient incapables d'affronter les dangers?

Or les instructions impératives du Gouvernement, qui, dans cette période si proche des événements de Fachoda, voulait à tout prix éviter un nouveau conflit avec l'Angleterre, prescrivaient de contourner les territoires d'influence anglaise voisins de Sokoto (le fameux cercle de 100 milles autour de cette ville) où le parcours eût été facile pour une troupe même importante.

Pendant un mois entier, le chef de mission, dont le caractère était pourtant si résolu, resta hésitant, anxieux, ne pouvant se décider, ni à revenir en arrière pour réorganiser sa troupe, comme, dès le début, le colonel Klobb lui en avait donné le conseil, ni à pénétrer, contrairement à ses instructions, en territoire d'influence anglaise.

Cette période d'apathie coïncida avec un état maladif de Voulet et suivit de près une blessure par flèche empoisonnée qu'il avait reçue en se portant à l'assaut d'un village. Ce découragement résultait peut-être aussi, en partie, du départ du lieutenant P... ainsi que des lettres de protestation qui lui étaient parvenues des chefs de poste contre la population desquels il avait sévi...

Le 15 avril, il se décidait enfin à franchir le Rubicon, en l'espèce à se lancer vers l'Est en plein territoire d'influence anglaise et à rompre toute communication par courrier avec la Métropole. Dans la pleine indépendance dont il se croyait dès lors assuré, il n'avait plus de raison de contraindre ses soldats noirs à des procédés plus humains, auxquels il ne croyait guère; il professait au contraire que seule la terreur lui ouvrirait un chemin facile vers l'Est.

Le village de Tougana fut la première étape de cette route qui allait être désormais marquée par tant de ruines. Les habitants du village s'étaient refusés à donner passage et à fournir des vivres à la colonne française. Vigoureusement attaqués, ils opposèrent une farouche résistance, mais ils durent céder, après un long combat, devant la supériorité des armes (arcs contre fusils) et la furie de l'attaque brillamment conduite.

A partir de ce point, la mission rencontrait une nouvelle zone désertique que la saison sèche, très avancée, allait rendre dangereuse. Le capitaine Joalland a conté dans son livre, *Le Drame de Dankori*, comment l'avant-garde de la mission faillit tout entière mourir de soif, dans une étape particulièrement dure. Dans la journée du 20 avril, sous un soleil accablant, une dizaine d'hommes périrent par la soif. Les cavaliers envoyés en avant ne purent qu'apporter un maigre ravitaillement d'eau qui disparut vite. Par une circonstance vraiment miraculeuse, un orage survint qui permit à la colonne de s'abreuver et de rejoindre le point d'eau de Doundahé.

Dans les jours qui suivirent, les violences se multiplièrent de la part de la soldatesque exaspérée. Sur son passage les traces de ruines et d'incendie se multipliaient. Le principal incident de cette période fut l'attaque et la prise du grand village haoussa de Birni n'Konni.

Lorsque la mission parvint à proximité de cette importante cité, elle y avait été précédée par sa terrible répu-

tation. Aussi le chef de village, dans sa fierté de guerrier invincible, dont les Touareg eux-mêmes n'avaient pu venir à bout, avait-il résolu de ne pas accepter les conditions très dures que lui proposaient les envahisseurs et de leur résister.

La colonne française arriva au petit jour devant les remparts, hauts de plusieurs mètres, et précédés d'un double fossé, large et profond, qui entourait la ville. Derrière les murs, se terrait un ennemi résolu et silencieux. Les guerriers armés d'arcs et de flèches étaient à leurs postes de combat.

Le chef des Français prend immédiatement ses dispositions pour l'attaque. Son canon est braqué sur le front Nord du village, en face d'une petite porte où les fossés paraissaient moins larges. En quelques coups d'obus à la mélinite bien ajustés, une large brèche est ouverte dans les murs d'argile. Aussitôt les tirailleurs, formés en colonnes d'attaque, se portent à l'assaut, les clairons en tête sonnant la charge. Les tirailleurs se lancent à la baïonnette, franchissent murs et fossés, sans que puissent les arrêter flèches et javelots, lancés par leurs ennemis terrorisés. Leur fuite commence, éperdue, vers la porte située de l'autre côté de la ville. Là d'autres dangers les attendent. Un peloton de fantassins en ligne tire dans la masse énorme, dans la cohue des fuyards. Les cadavres par centaines s'amoncellent : femmes, enfants, mélangés aux guerriers ; pendant près d'une heure, le peloton continuera de tirer, arrêté seulement par l'épuisement des munitions. La terreur anéantissait l'adversaire qui n'infligea aux assaillants que des pertes minimales. Le butin fut immense : grains, étoffes, chevaux, chameaux, sans compter les « captifs » de guerre.

Après cette victoire, dans le dessein de porter un grand coup qui affirmerait sa terrible renommée jusqu'aux rives du Tchad, le chef de mission ordonna l'incendie général,

la destruction complète de ce grand village de plus de 10.000 âmes.

Désormais, qu'ils le voulussent ou non, les chefs, ayant déchaîné la fureur sanguinaire et l'amour du pillage chez leurs hommes, ne pourraient plus faire d'autre guerre que d'anéantissement. Après Konni, ce furent les villes de Derna, de Tibéry et tant d'autres qui furent brûlées. Devant la colonne des *civilisés*, les populations s'enfuyaient comme autrefois devaient le faire les peuplades de la Gaule devant Attila...

Et déjà la horde guerrière entrevoyait une réjouissance encore plus enivrante et terrible; on approchait, en effet, de la grande cité de Zinder où la France avait à venger deux de ses représentants, le capitaine Cazemajou et l'interprète Olive, lâchement assassinés, l'année précédente, par ordre du sultan Ahmadou.

Le 10 juillet, dans la soirée, alors que le dernier échelon, celui du convoi, achevait, sous les ordres d'un sous-officier français, de s'installer dans le petit village d'El Hassan, les sentinelles de garde virent arriver quatre tirailleurs qu'elles ne connaissaient point. Ces hommes prétendirent qu'ils apportaient un courrier pour le capitaine de la part d'un colonel français qu'ils précédaient de peu. Leur message fut aussitôt envoyé au chef de la mission qui campait, ce soir-là, à quelque distance dans l'Est.

Après que les nouveaux venus eurent été soigneusement isolés comme pestiférés, on les emmena, deux jours durant, vers l'Est, en prétextant diverses raisons pour différer la réponse qu'ils attendaient. Enfin, sur leur insistance répétée, on leur remit la lettre réclamée et ils furent relâchés.

Ils purent constater, au moment de leur retour, que l'on faisait tous les préparatifs en vue d'une marche rapide vers l'Est, précisément à l'opposé de la route par laquelle arrivait leur chef, le colonel Klobb.

CHAPITRE II

La dangereuse Mission du Lieutenant-Colonel Klobb

Dans ses admirables *Lettres du Soudan*, le lieutenant Mangin (futur général Mangin), qui reçut lors du siège de Dienné ses premières blessures, raconte un fait d'armes où se trouvent réunis quelques-uns des grands noms de l'histoire coloniale :

« Le siège traînait; la troupe très éprouvée hésitait. On fit avancer la compagnie Marchand. C'était une toute petite compagnie de 60 hommes, à moitié composée de recrues n'ayant reçu aucune instruction militaire. Le sous-lieutenant de la compagnie revint tout chancelant avec un fort sillon de balle au sommet de la tête. Le lieutenant qui commandait était parti en avant presque tout seul et faillit même être pris. Marchand revint le bras droit traversé. Alors le capitaine Klobb, myope à n'y pas voir à deux pas, descendit de cheval et marcha devant lui, droit dans la brèche et les tirailleurs suivirent... »

Tel était le colonel Klobb, auquel, huit ans plus tard, allait être confiée une bien dangereuse mission, où il laisserait sa vie.

Klobb, Alsacien d'origine, était sorti de Polytechnique pour entrer dans l'artillerie coloniale en 1880; en 1888, il allait obtenir d'accompagner sur le Haut Fleuve (le Niger) le général Archinard dont il devenait l'élève le plus fer-

vent. Désormais sa carrière était fixée. C'est au Soudan qu'il devait faire ses premières armes et remporter ses premiers succès.

Chef d'état-major d'Archinard, il prit ainsi part à plusieurs de ses campagnes. Le 1^{er} septembre 1892, il était promu chef d'escadron et deux ans plus tard (à 37 ans) fait officier de la Légion d'honneur pour fait de guerre.

La politique indigène qu'il appliqua dès lors était inspirée de ce large esprit de compréhension, de tolérance et de bienveillante humanité qui était l'héritage de Borgnis-Desbordes et d'Archinard. On s'accordait déjà à reconnaître en lui le successeur présomptif de ces deux grands maîtres de l'idée coloniale.

Lorsque, en 1897, il quitta le général Archinard, il fut désigné pour prendre, au Soudan, le commandement du Territoire du Sahel, à Nioro. C'est de ce point que, lors du soulèvement général des Touareg de la région de Tombouctou, il fut appelé en renfort des troupes commandées dans cette ville par le commandant Göldschoen, autre colonial de grande classe.

L'année suivante, il venait remplacer Goldschoen à la tête de la région et entreprenait aussitôt, avec succès, la pacification du pays encore frémissant. On a vu plus haut que ce fut à cette époque qu'il reçut à Tombouctou le premier échelon de la mission Afrique Centrale commandé par le capitaine Voulet et qu'avec une forte colonne il accompagna celui-ci jusqu'à la limite de son territoire. Dans son livre : *Le Drame de Dankori*, le lieutenant Joalland a conté le récit de la séparation des deux chefs : « Quand nous nous séparâmes du colonel Klobb je me trouvais avec lui, lorsque Voulet vint lui faire ses adieux. Voulet le remercia chaudement de tous les services que le colonel lui avait rendus. Celui-ci lui serra vigoureusement la main et lui dit : « Mon cher ami, tous mes vœux vous accompagnent, mais je ne vous cache pas que ce n'est

« pas sans appréhension que je vous vois partir pour une
« expédition aussi lointaine... »

Peu de temps après, le colonel Klobb, dont j'avais été l'adjoint en dernier lieu, était rappelé à Kayes, en fin de séjour. Il y arrivait le 27 avril, en même temps que parvenait au colonel de Trentinian, lieutenant gouverneur du Soudan, l'ordre d'avoir à faire procéder à une enquête au sujet des faits reprochés aux membres de la mission d'Afrique Centrale. Le lieutenant-colonel Klobb, pressenti, accepta, après mûre réflexion, d'interrompre sa marche de retour. Il connaissait trop les difficultés dans lesquelles avait dû se trouver la colonne Voulet-Chanoine et les défauts de son organisation pour ne pas désirer la voir reprendre sa marche sur de nouvelles bases mieux adaptées au pays. Il parlait d'ailleurs sans aucun préjugé quant à la culpabilité des officiers incriminés, soucieux avant tout de voir aboutir d'heureuse façon la mainmise et l'occupation de cette contrée, où il voyait clairement l'intérêt de la France.

Au moment de son départ de Kayes, on avait déjà reçu des rapports du commandant du poste de Say sur la suite de la mission. Il semblait que celle-ci n'avait pu marcher aussi vite que ses chefs le désiraient. Elle était encore immobilisée, disaient les dernières dépêches, à quelques centaines de kilomètres au Nord de Say. Sa composition très lourde permettait de supposer, en tout cas, qu'elle ne pouvait se déplacer que très lentement. On pouvait ainsi espérer, au prix de marches forcées, la rattraper assez rapidement. Le tout serait d'organiser convenablement le détachement de poursuite.

L'itinéraire choisi par le colonel fut celui même qu'avait emprunté six mois auparavant le détachement Voulet : route des étapes d'abord, entre Kayes et Bamako, navigation sur le Niger ensuite, de ce dernier point jusqu'à Say. Le journal du colonel, rédigé en notes brèves, donne une idée de ce que fut cette marche : 400 kilomètres de route

à cheval pour commencer, puis, sur le Niger, étapes journalières de plus de 60 kilomètres, dans une pirogue-courrier, sur près de 2.000 kilomètres.

Après son passage à Ségou, puis à Tombouctou, le colonel parvenait aux environs de Bamba, où il rencontra le lieutenant Meynier, son ancien adjoint, lui-même en instance de rapatriement pour fin de séjour colonial. Le lieutenant avait conservé trop d'affection et d'admiration pour son ancien chef pour hésiter un instant à accepter la proposition qui lui fut faite d'accompagner le colonel. Le 24 mai tous deux repartaient vers l'Est... vers leur Destin.

La route du colonel se poursuivit dès lors aussi rapide, mais non sans incidents, à travers le pays touareg, encore mal pacifié.

À Bamba il fut informé qu'un soulèvement général des tribus, installées entre ce poste et celui de Dounzou, semblait imminent. Les sédentaires se plaignaient d'être sans cesse molestés et pillés par les Touareg. Les courriers étaient constamment attaqués. Tout ceci le colonel l'avait prévu, lorsqu'il avait antérieurement demandé de prolonger son séjour à Tombouctou jusqu'à ce que fut réalisée l'œuvre d'apprivoisement qui était en bonne voie. On n'avait pas voulu l'écouter, la conséquence était là.

Jusqu'au poste de Tossaye, qui, à ce moment, gardait l'extraordinaire défilé dans lequel l'immense Niger épandu en amont, lors des crues, sur plus de 200 kilomètres se resserre entre deux falaises séparées de 200 mètres à peine, la marche ne fut entravée que par de très forts vents contraires. Mais à partir de ce point il fallut bien, sur le conseil du lieutenant Théveniaux, chef du poste, accepter l'escorte de quelques soldats. Ce lieutenant voyait la situation sous un jour pessimiste. En fait, les populations des villages voisins s'étaient réfugiées sous les murs de la petite forteresse avec tous leurs troupeaux qui menaient au dehors un brouhaha continu.

Sur les trente hommes de sa garnison, Théveniaux en donna huit, montés sur deux pirogues.

Pendant toute la journée du lendemain, du fond de leur embarcation, les deux voyageurs continuèrent d'assister au défilé pitoyable de tout un peuple en fuite devant la menace touareg. Mais le petit détachement n'aperçut que quelques cavaliers isolés, qui se dissimulèrent prudemment à la vue des pirogues armées.

A Gao, le colonel fut reçu par l'un de ses meilleurs officiers, le lieutenant Delestre qui, après maints succès remportés sur les nomades, venait de construire un poste fortifié remarquable dans l'antique cité des Askia. Le colonel lui avait offert de l'accompagner vers l'Est; mais Delestre déclina cette offre, ne voulant pas abandonner l'œuvre qu'il avait si brillamment entreprise. Avant notre départ il tint absolument à renforcer l'escorte de son ancien chef, qui comprit dès lors 40 hommes solides montés sur huit pirogues...

En arrivant à proximité du poste d'Ansongo, installé dans une petite île du Niger, la navigation se fit de plus en plus pénible, par suite de la baisse des eaux. Le Niger entraînait dans la région des rapides de Labbezenga, que le commandant Hourst au début de 1896 et plus récemment le convoi de la mission Afrique Centrale avaient eu de la peine à franchir à la saison des hautes eaux. Il eût été dangereux dans ces conditions de continuer, pour la mission, sa navigation fluviale. Le lieutenant Gressard qui commandait le poste, tout en déconseillant ce procédé, ne cacha pas au colonel qu'une rencontre avec les Touareg insoumis serait à peu près inévitable s'il empruntait la voie de terre. Le colonel en accepta le risque, estimant que, « tout en se dérouillant ainsi les jambes », il pourrait encore, par la même occasion, faire œuvre utile de pacification.

Le lieutenant Gressard voulut faire lui-même escorte au colonel au milieu des terrains de parcours de la tribu des Logomatten qui, quelques mois auparavant, avait failli

enlever, dans un hourra de cavalerie, une colonne commandée par le commandant Crawe.

Dès le lendemain, le détachement prenait en effet le contact avec les premiers coureurs Logomatten; les traces devenaient partout visibles de nombreux troupeaux.

Le premier campement touareg que l'on aperçut était installé sur la rive gauche du fleuve, c'est-à-dire sur la rive opposée à la route suivie. Du sommet d'une haute dune, dont l'arête continue dans les terres les barrages de Fafa, on voyait se déployer un immense camp, au pied des hauteurs bordières du fleuve.

Les tentes basses et oblongues, faites de cuir tanné teint en ocre foncé, étaient dressées tout à proximité du fleuve, tandis que les abris légers en paille, destinés aux « bellahs » (serviteurs noirs), étaient plantés aux alentours.

A la lorgnette, on distinguait nettement des guerriers qui, à grands pas, de leur démarche habituelle, souple et lente, déambulaient à travers le camp. Des femmes étaient étendues par terre à l'abri de quelque arbre ombreux.

Des chevaux de selle et quelques méhara en liberté paissaient tranquillement aux abords immédiats du camp; tout au loin, on voyait s'avancer vers le fleuve, pour s'y abreuver, d'immenses troupeaux de bœufs et de moutons, poussés par des esclaves armés.

Les Touareg paraissaient tranquilles; ils n'aperçurent pas la petite colonne ou bien ils la prirent pour quelque tribu en déplacement.

Le même soir, nouvelle rencontre, mais cette fois plus mouvementée. Arrivée à un tournant du fleuve, la petite troupe est surprise par de violentes clameurs qui proviennent d'un autre campement situé cette fois sur la rive droite. Cris d'alerte et de guerre des Touareg qui, prévenus par quelque coureur, sont en train d'évacuer précipitamment un campement déjà à moitié vide.

Seuls les guerriers y étaient restés pour couvrir la retraite des femmes et des enfants partis en avant. Une

troupe de cavaliers se forme et dessine une charge. Le colonel a tout juste le temps de mettre les tirailleurs en ligne et commande le feu. Devant cet accueil les Touareg tournent bride, sous une pluie de balles, laissant deux des leurs sur le terrain. Après une courte poursuite, on s'installe pour la nuit, en formation de combat, derrière une forte « zeriba » (haie d'épines).

A peine la nuit est-elle tombée que les Touareg reviennent (sans doute pour achever leur déménagement). Ils entourent le bivouac, d'où on les entend s'interpeller. Un des factionnaires est tué, mais, devant une surveillance qui ne se relâche pas jusqu'au jour, ils doivent se retirer sans autre tentative.

Telle fut la dernière aventure du petit détachement en pays touareg.

Dans sa marche du Nord vers le Sud, la petite troupe avait pénétré désormais dans la zone tropicale dont le climat trop humide ne convient plus ni aux grands nomades, ni à leurs troupeaux.

A Dounzou, où le colonel arrivait le 5 juin, nouveau poste et relève de l'escorte fournie par Ansongo. Le chef de poste est encore sous le coup de l'émotion causée par une agression tentée par des Touareg de la rive gauche sur la garde du troupeau du poste. D'autre part, il a dû, faute d'instructions de ses chefs, abandonner à leur sort toute une tribu de Peuhls soumis que d'autres Touareg ont attaquée et décimée dans la région voisine de Gorouol. Le colonel n'a pas paru enchanté de cette... prudence.

A partir de ce poste, on reprend la navigation sur le Niger, navigation rendue difficile par la présence de nombreux rapides. A Zinder, curieuse cité à demi lacustre que le commandant Toutée avait surnommée la « Venise africaine », la mission du colonel se trouva définitivement constituée par l'adjonction de quarante tirailleurs, vieux soldats, choisis avec soin par le capitaine Mongrand parmi les vétérans des campagnes passées.

Si, jusqu'à ce jour, le colonel n'avait trouvé aucune trace de la mission Afrique Centrale, il allait désormais pénétrer dans la contrée même où avaient commencé ses sanglants exploits. A Sansanné-Haoussa, il avait eu quelques vagues renseignements sur les scènes d'horreur qui s'y étaient déroulées. A Say où il arrivait le 11 juin, il allait recevoir de la bouche du capitaine Granderye, commandant le poste que le Soudan avait installé en ce point, des détails plus circonstanciés. Les bruits rapportés au Gouvernement au sujet des tristes procédés de la mission Afrique Centrale n'étaient que trop exacts. La colonne française avait tout détruit sur son passage, emmenant avec elle comme « captifs » ceux des habitants qui n'avaient pas été massacrés ou bien qui n'avaient pu s'enfuir...

✱

A Say se trouvaient seulement deux Européens : le capitaine Granderye et un jeune médecin colonial, le docteur Martinet. Tous deux conduisaient, l'un par sa politique avisée et ferme, l'autre par sa science et sa bonté, la grande action de la paix française. Ils s'étonnaient des résultats si vite obtenus dans la voie de la pacification et de la prospérité des populations locales.

Cependant c'était parmi elles, déjà plus qu'à demi soumises, que s'était exercée la terreur, dirigée par des civilisés.

Le colonel recueillit là les premiers matériaux de son enquête. En même temps il recherchait avec soin tous les renseignements reçus par les habitants de la région : commerçants ou voyageurs qui étaient signalés comme venant de l'Est.

D'après de vagues et intermittentes nouvelles parvenues à Say, on pouvait penser qu'après de multiples aventures

et une longue immobilisation dans la vallée toute proche du Dallol Maouri, la mission Afrique Centrale avait réussi à s'enfoncer en plein pays haoussa, en direction des villes de Konni et de Sokoto, c'est-à-dire en pleine zone d'influence anglaise. Dans les débuts, des porteurs fugitifs, arrivant au poste de temps à autre, avaient pu fournir quelques très vagues renseignements. Depuis deux mois, il n'en était plus arrivé aucun.

Le colonel Klobb reçut à Say un important courrier du Gouvernement : le dernier qui devait le toucher. Dans une première dépêche, il lui était prescrit de rejoindre la mission Afrique Centrale le plus vite possible et, sans s'attarder à une réorganisation sans doute utile mais qui eût demandé un certain délai, il devait se porter sans arrêt sur le Tchad, en négligeant toute autre considération, y compris sa jonction avec la mission saharienne Foureau-Lamy.

« La jonction avec la mission saharienne », était-il spécifié dans cette dépêche, « tout en étant désirable, n'est pas le but principal de votre mission. Il y a un *intérêt national* à marcher au plus vite vers l'Est, de façon à pouvoir, par des traités en règle, assurer notre protectorat effectif sur les rives septentrionale et orientale du lac Tchad. »

Une seconde dépêche chiffrée disait qu'en conséquence le colonel pourrait conserver auprès de lui, dans la suite, les chefs de la précédente mission incriminée, pour peu que leur retour sur leurs pas lui parût difficile ou dangereux. Tout était visiblement subordonné à la rapidité de la marche vers le Tchad où (certains renseignements le laissaient à penser) la France risquait d'être devancée par une autre nation.

Le 12 juin, dans l'après-midi, le colonel se mettait en route vers le poste de Dosso, en compagnie du capitaine Granderye. Ce dernier voulait profiter du passage du colonel Klobb pour se rendre en ce point et y terminer, sous l'arbitrage d'un chef respecté de tous, le différend qui le

séparait du lieutenant Cornu, chef du poste que le gouvernement du Dahomey y avait établi.

Après avoir assuré la pacification du pays de Behanzin et de son hinterland jusqu'au Niger, cette jeune colonie, en mal de croissance, avait rêvé d'un accès particulier vers le lac Tchad et, pour ce faire, elle n'avait pas hésité à couper le Soudan français du lac par un poste interposé. On imagine sans peine les conflits un peu ridicules entre officiers français que devait entraîner un tel procédé. Le colonel n'eut aucune peine, son autorité morale et son bon sens aidant, à lever toute espèce de difficultés entre Granderye et Cornu et lorsqu'ils se quittèrent le surlendemain, ils étaient prêts à continuer, en intime collaboration, de bon et utile travail.

Hélas! il n'allait pas en être de même quelques semaines plus tard.



Le 16 juin, la colonne, complétée par l'adjonction de trois spahis et d'une douzaine de cavaliers djermabés, se lançait en pays inconnu à la poursuite d'un objectif qu'elle atteindrait, Dieu sait quand! Les récents échos arrivés de l'Est confirmaient que la mission Afrique Centrale avait pénétré en plein territoire haoussa depuis près de deux mois...

N'ayant aucun motif d'aller jusqu'à Gaya reprendre les traces de la mission Afrique Centrale, le détachement Klobb allait couper droit vers l'Est pour la rejoindre vers Mattankari, évitant ainsi un détour de près de 200 kilomètres. Il passa donc dans la contrée Djerma qui s'était soumise depuis le début aux autorités de Dosso et reçut partout le meilleur accueil.

Arrivé dans la vallée du Dallel Maouri il put y trouver

quelques chameaux et autres animaux de bât, qui lui permirent de poursuivre sa route avec beaucoup de célérité, au lieu d'avoir à traîner des bandes de porteurs lesquels, pour quelques kilos utiles transportés, étaient en pays souvent désertique un terrible impedimentum. Ce fait explique comment, parti de Tombouctou avec un retard de huit mois sur la mission, le colonel Klobb allait la rattraper en moins d'un mois.

A partir de Tougana, on retrouvait les traces directes de celle-ci : larges foulées dans les herbes et sur les sentiers, objets divers abandonnés, etc. et surtout villages incendiés et ossements humains épars. Une armée de Samory ou d'El Hadj Omar n'aurait pas laissé derrière elle d'autres vestiges.

Cependant l'hivernage commençant faisait surgir de partout une intense végétation : les ruines commençaient de disparaître sous les lianes; enfin les habitants qui avaient survécu au cataclysme s'étaient déjà remis aux travaux des champs : mil et maïs, haricots et ignames poussaient déjà leurs premières feuilles. Les infatigables fourmis humaines reprenaient leur labeur, si brutalement interrompu.

Partout le colonel s'efforçait de faire venir à lui les habitants cachés dans les forêts à notre approche. Il émanait de lui un fluide de bienveillance et de compréhension qui attirait les plus rebelles et les mettait aussitôt en confiance. Il les interrogeait sur les rumeurs concernant la marche de la mission, se présentant toujours comme le « grand frère » de son chef, auprès duquel il se rendait. Il préparait d'ailleurs dès ce moment son action politique future et tous ces pauvres gens (qui sentaient confusément cependant le vrai rôle qu'il venait remplir) acceptaient ses conseils et promettaient leur amitié.

Doundahé, Maraoua furent les principales étapes avant l'arrivée à Birni n'Konni. Ici nous pûmes lire sur le sol

et parmi les ruines de la petite cité les diverses phases de l'assaut, de l'incendie et du massacre...

Les fossés avaient été remblayés par endroits pour servir de fosses communes et on voyait surgir, de-ci de-là, des débris humains sur lesquels s'exerçait la faim de grands chiens efflanqués.

Plus la colonne avançait, plus ces spectacles macabres devenaient fréquents et horribles. C'étaient, autour du grand village de Tibéri, les cadavres de dizaines de femmes pendues dans les bosquets environnants. Ou bien, à la croisée de deux pistes, on découvrit le cadavre de quelque guide, soupçonné d'avoir voulu égarer la mission.

L'impression la plus pénible fut causée par la rencontre de deux cadavres de fillettes (neuf et dix ans) suspendues à une grosse branche d'arbre à l'orée du petit village de Koran Kalgo.

Devant tous ces affreux spectacles, le colonel demeurait silencieux. Il ne voulait pas croire encore à l'évidence ni rendre à priori responsables des officiers français. Peut-être tous ces excès avaient-ils été commis par des tirailleurs isolés, laissés sans surveillance?... Bref, jusqu'à la rencontre des deux dernières victimes, le colonel admettait quelques circonstances atténuantes du fait de la responsabilité encourue par ceux qui avaient remis le sort de grands intérêts à des jeunes gens déjà réputés pour leurs fâcheuses équipées.

A partir de ce moment, sa conviction fut faite et cependant il envisageait encore de faire revenir les coupables à de meilleurs sentiments, comptant sur son ascendant moral. On était arrivé au 9 juillet et chaque soir maintenant on apercevait dans le lointain des lueurs d'incendie... La mission était désormais toute proche.

**

Depuis plus de deux mois, le colonel Klobb avait marché sans arrêt, à allure de raid. Malgré sa vigueur de cavalier très sportif, la fatigue commençait à se faire sentir. La saison d'ailleurs était très nuisible, par son humidité chaude, à des organismes européens. Le 9 juillet, tout près d'atteindre le but, le colonel se sentit fatigué au point d'ordonner un jour de repos. Ordre qui dût coûter à cet homme énergique.

Tout au moins va-t-il essayer de prendre contact avec la mission, en envoyant à sa recherche quelques tirailleurs bien choisis. Quatre volontaires sont désignés pour ce rôle de confiance, qui, dans une région aussi troublée, ne sera pas sans danger. Le colonel leur remet une lettre pour les chefs de mission, certain qu'elle parviendra à destination.

Pendant la journée, à différentes reprises, des cavaliers noirs sont apparus à l'orée des bois voisins, mais tous les essais faits pour entrer en rapport avec eux sont restés vains. Les uns après les autres, ils ont disparu.

Le colonel, si abattu qu'il soit par la fièvre, ne se laisse pas décourager. L'escorte profitera de ce répit pour faire des exercices et réparer les charges de bât. Le départ est irrévocablement fixé au 11 juillet. Et, en effet, la marche endiablée continue sur des traces de plus en plus visibles.

Dans les villages rencontrés, les puits sont presque partout comblés ou pollués par des monceaux de cadavres dont on a peine à distinguer s'ils sont d'animaux ou bien d'humains. Malgré cela, le colonel s'est réveillé le 13 juillet parfaitement frais et dispos, pour continuer la marche.

Sur la route, nous rencontrons les quatre tirailleurs envoyés l'avant-veille en avant.

Ils rapportent une réponse au courrier du colonel.

Il résulte de leurs récits que leur arrivée dans l'un des camps de la mission n'a pas été sans causer un certain émoi. Ils n'ont vu qu'un Français, un sous-officier, qui marchait, en dernier échelon, avec le convoi. Ce dernier, en se mettant en route le lendemain de leur arrivée, les a emmenés avec lui. Tout d'abord, ils ont marché avec les autres tirailleurs, puis, sans autres explications, on les a isolés du reste de leurs camarades, en leur promettant, chaque fois, une réponse qui, jamais, n'arrivait. C'est seulement sur leurs instances formelles que, la veille au soir, le sergent les avait laissés partir en leur remettant la lettre qu'ils apportaient.

Cette lettre : un accusé de réception banal qui se terminait par quelques phrases ambiguës sur l'obligation où était la mission de gagner rapidement du terrain vers le Sud-Est, pour les besoins de son ravitaillement.

Ses chefs voudraient-ils tenter de se dérober devant nous ? Cela nous paraissait bien aléatoire, alors que la petite troupe du colonel, très légère et entraînée par les six cents kilomètres qu'elle vient de faire à allure de record en quelques étapes, aurait tôt fait de rattraper une colonne que les tirailleurs courriers dépeignent comme terriblement encombrée par plusieurs milliers d'hommes et de femmes et quelques centaines d'animaux !

Désireux d'en finir au plus tôt, le colonel écrit alors aux chefs de mission une note très nette, leur prescrivant, au nom du Gouvernement, de s'arrêter à l'endroit où ils la recevront et de l'attendre sur place. Pour porter cette note, les quatre estafettes qui ont déjà pris le contact avec la mission lui seront renvoyés car ils connaissent déjà en partie le chemin suivi.

Le soir, la marche est reprise sur les traces de plus en

plus visibles de la colonne et on s'arrête assez tard au village d'Issaouane. Le colonel à nouveau fatigué a fait étendre sur le sol une natte de paille et il s'est endormi d'un sommeil profond à peine interrompu par un sobre souper.

CHAPITRE III

Le Drame de Dankori

(Extraits du Journal du lieutenant Meynier)

14 juillet 1899. — Le soleil est près de se lever lorsque la sentinelle vient me réveiller. C'est aujourd'hui le 14 juillet et ma pensée se reporte très loin vers la France où tout est en fête en ce moment. J'imagine que peut-être le capitaine V... est parti à notre approche pour regrouper son monde et présenter au colonel Klobb une troupe disciplinée.

Depuis deux mois, au contact de mon chef qui est l'homme le plus honnête et le plus droit, j'ai perdu le sentiment exact de l'ambiance soudanaise. J'imagine les autres semblables à lui, avec le même esprit d'abnégation et de devoir. Et pourtant, combien de récits n'ai-je pas entendus des drames passés de l'ambition et de la folie des grands! Je compte naïvement que le capitaine saura se démettre grandement et sans vaines récriminations entre les mains d'un de ses supérieurs que lui envoie le Gouvernement.

Les premiers ordres pour le départ sont donnés, puis je vais réveiller le colonel. Mon chef est encore endormi et je le vois dans l'abandon du sommeil, si las, si amaigri, que j'ai quelque remords à l'arracher à son repos. D'ordinaire le moindre bruit suffisait pour le réveiller; ce jour-là, il m'a fallu l'appeler à plusieurs reprises pour qu'il se redresse enfin. Mais sa nature énergique a pris aussitôt

le dessus, sa figure a repris son expression ferme et décidée.

Quelques instants après nous sommes en marche. Par-dessus ses effets de toile bleue, le colonel a passé un costume de drap léger, coiffé son bonnet de police et nous cheminons dans la fraîcheur du matin, dans l'ordre habituel. L'interprète, Baba Kébé, et deux spahis nous précèdent en pointe.

Un moment après, Baba revient vers nous, radieux. Il a entendu dans le lointain une sonnerie de clairon : l'appel. Presque aussitôt après, nous entendons nous-mêmes, très affaiblie par l'éloignement, la sonnerie : « En avant ! »

Vers sept heures, nous arrivons dans le village de Dankori que la colonne du capitaine vient à peine de quitter. C'est un tout petit hameau dont les quelques huttes se groupent autour d'un entonnoir. Au fond, est le puits du village. Je vais, au trot de mon cheval, y faire un tour et il me semble — chose singulière — que les emplacements de bivouac des sections sont tous par le travers de notre chemin d'arrivée, comme si l'ennemi se trouvait de notre côté.

A la sortie du village, nous apercevons quelques spahis aux vestes rouges. Ils viennent auprès de l'avant-garde et adressent la parole à nos hommes. Est-ce que les quatre tirailleurs, arrivés la veille en messagers, ne nous ont pas retrouvés ?

Sur la réponse négative des nôtres, ils ajoutent que le capitaine leur avait remis un message pour le colonel, puis ils se sauvent au petit trot, vers un bois qui se trouve à quelque distance de Dankori.

A ce moment, comme le convoi avait pris un peu d'allongement, le colonel fait faire halte. Le soleil vient de se lever, très clair et déjà chaud. Le colonel appelle son boy, retire ses effets de drap, coiffe son casque et allume une cigarette. Au moment où je viens pour lui dire que tout est bien dans la colonne, je le trouve absorbé dans ses pensées. L'aventure de ces spahis, se sauvant devant nous, n'est

pas sans l'indigner. Il trouve le procédé incorrect et il me dit : « Je ne puis admettre que Voulet se retire ainsi devant moi ! Dès que je l'aurai rejoint je me propose, ainsi que Chanoine, de les mettre tous deux aux arrêts ! »

Bientôt après, le colonel donne l'ordre du départ. Je sens que les hommes sont inquiets. Peut-être ont-ils, mieux que nous, le sentiment que des choses graves vont se passer... Le guide lui-même paraît hésitant : ne s'écarterait-il pas du sentier ? En fait nous traversons quelques champs desséchés puis nous entrons en pleine brousse. Les arbres clairsemés ne gênent pas la vue, d'autant plus que l'herbe, déjà verdie par les premières pluies, arrive à peine à hauteur de genou.

Nous n'avons dépassé Dankori que de quelques cent mètres lorsqu'un cavalier noir, un Peuhl auxiliaire, aux traits fins et réguliers, s'avance vers nous au trot de sa monture. Il a un billet pour le colonel : un petit bout de papier arraché nerveusement d'un carnet et à peine griffonné. Le colonel le parcourt et m'appelle auprès de lui. Je le lis à mon tour :

« Mon Colonel,

« Je suis là avec tous mes hommes. Si vous faites un pas de plus je vous tire dessus. Je suis décidé jusqu'à la mort ! »

VOULET.

La lecture de ce billet m'a — chose curieuse — laissé sans étonnement. Depuis un moment je sentais la situation telle qu'elle était. Le visage du colonel est resté aussi calme ; il me dit :

« Eh bien, Meynier, que pensez-vous de cela ? »

— Mon colonel, je crois que Voulet veut nous effrayer, mais il est impossible qu'il ait réellement l'intention de faire tirer sur nous.

— Et les tirailleurs ne voudront pas, n'est-ce pas? Et puis, ce qui est écrit est écrit. Allons de l'avant! »

Et nous continuons de marcher...

Le colonel a appelé auprès de lui le sergent de tirailleurs et il lui dit : « Mammady Ouaké, le capitaine est devenu fou; il dit que si nous continuons d'avancer, il nous tirera dessus. Mais bien certainement les tirailleurs n'obéiront pas! »

Puis il ajoute : « Allons, les tirailleurs, mettez-vous en avant! Jamais vos frères ne consentiront à vous fusiller! »

Le sergent a traduit l'allocution du colonel; nos soldats noirs se regardent, très sombres, inquiets, pressentant un de ces drames sanglants comme l'histoire de leurs dynasties en conte tant. Il y a chez eux comme une hésitation.

Le colonel a deviné tout cela; très brave, il se porte en tête de nos hommes. « Passons devant » me dit-il, et nous allons. A ce moment, alors que nous allons jouer notre vie pour la patrie, il me semble qu'il sera doux de se mettre à l'abri de son drapeau; je dis au colonel :

« Mon colonel, voulez-vous que je fasse venir près de nous votre planton avec son pavillon tricolore? Comme cela, les Européens qui peut-être vont nous attaquer verront mieux à qui ils ont affaire. »

Le colonel y consent. La marche continue en silence, en ordre, droit devant soi.

Quelques minutes se passent. Un tirailleur vient à moi :

« Mon lieutenant, regarde à ta gauche! Toute la colonne s'avance vers nous! »

Et, en effet, on voit très distinctement quatre sections qui s'avancent, en ordre de combat, sur notre flanc gauche. Elles sont déployées sur une seule ligne. Leur marche converge vers nous. Nous n'avons certes pas l'idée de ranger nous-mêmes nos hommes contre cet assaut imminent. La lutte contre des troupes françaises nous répugne. L'idée ne nous en vient même pas.

Nous nous sommes portés, tous deux, le colonel et moi, dans la direction où elles arrivent, très décidés, très conscients du danger, mais persuadés cependant, dans le sentiment de notre bon droit et dans la fierté de notre mission, que le devoir est là. Nous sommes à cheval. Baba Kébé est derrière nous et le porte-fanion à cheval également. Derrière nous, à environ vingt mètres, les tirailleurs sont arrêtés, l'arme au pied. Le convoi est immobile.

Les quatre sections sont maintenant à environ trois cents mètres. Le colonel, décidé à tenter le tout pour le tout, s'écrie alors :

« Tirailleurs, nous sommes des Français! Ne tirez pas! »

A ce moment, les sections s'arrêtent et ouvrent le feu sur nous par salves. Les balles ricochent de toutes parts, soulevant de petits nuages de sable, tombant dru dans le convoi. J'aperçois deux de nos pauvres bêtes qui s'affaissent ainsi qu'un de nos convoyeurs.

Les résultats du feu n'ont pas satisfait nos agresseurs. La colonne s'est remise en marche sans tirer pour se rapprocher de nous. Lorsqu'elle parvient à deux cents mètres, elle ouvre le feu à nouveau.

Alors, pris d'une subite inspiration, je crie : « Cessez le feu! » Le colonel répète le commandement. Le feu devient hésitant, quelques coups isolés retentissent seuls. Alors nous crions, déjà pleins de confiance :

« Allons, tirailleurs de Tombouctou, vous ne reconnaissez pas votre colonel, votre lieutenant? »

Cependant les sections se sont encore rapprochées par échelon. Bientôt elles ne sont plus qu'à quatre-vingts mètres. A ce moment, j'aperçois une section commandée par un Européen sans galons, que je prends pour un sous-officier, et je lui crie :

« Sergent, je vous vois, et je vous rends responsable de tout ce qui va arriver! »

Le colonel, dont la vue était un peu faible, et qui ne pouvait distinguer nos assaillants, me dit alors :

« Il y a là un sergent? Il doit leur avoir dit que nous sommes des Anglais! »

Je me porte en avant de quelques pas et je m'écrie :

« Savez-vous que nous sommes des Français et que vous tirez sur un colonel français? »

A ce moment, l'Européen que je reconnais enfin pour Voulet s'avance devant sa section et il me crie :

« Ah! vous êtes des Français?

— Oui!

— Et le colonel est là,

— Oui!

— Eh bien, attends un peu! Tu es venu ici pour me voler mon bien; je vais te tuer, suppôt d'Archinard et de Borgnis-Desbordes! »

Il se porte à nouveau derrière sa section. Il commande :

« A genou! Feu de salve! »

Mais décidément les tirailleurs ne veulent pas tirer sur nous. Le commandement de « Feu! » des sergents noirs reste sans résultats. A peine de temps en temps un coup de fusil, tiré probablement en l'air... Instinctivement, j'ai tiré mon sabre et, le bras levé, j'attends le destin. Le colonel me dit doucement :

« Rentrez donc votre sabre, Meynier! »

Je n'ai pas eu le temps d'obéir. Voulet menace ses hommes de les tuer s'ils ne tirent pas sur nous. Brusquement je ressens un coup terrible dans ma jambe droite, comme un violent coup de bâton. Je tombe lourdement à terre. Mon cheval, affolé par le bruit, part au galop. Je le suis instinctivement des yeux et je le vois à son tour s'affaisser, une jambe brisée.

Tout auprès de moi, à quelques mètres, j'aperçois la grande silhouette du colonel qui, m'ayant vu tomber, ne compte plus sur rien maintenant. Il sait que la mort est proche et il va mourir en héros, avec une dernière pensée pour son pays.

Je l'entends qui crie d'une voix forte inoubliable :

« Vive la France! »

Ce sont ses derniers mots. Il tombe à son tour, le corps replié sur lui-même et disparaît à ma vue, dans les gerbes vertes.

Ma vue se porte alors sur nos tirailleurs. Quelques-uns sont restés auprès de nous. Pendant la lutte, à plusieurs reprises, ils ont essayé de nous seconder, en traduisant en langue bambara ce que nous criions aux tirailleurs. Maintenant, ils restent pour défendre le corps de leur chef. Je revois encore la silhouette de l'un d'entre eux, un jeune, qui crie : « *Dion bé na, a bé fara cissa!* » (Celui qui approchera ici est un homme mort!)

Je me dresse un peu sur mon séant pour distinguer ce qui se passe de l'autre côté. Mais je m'aperçois bien vite que mon casque de toile blanche est devenu le point de mire. Les balles pleuvent de toutes parts et j'ai des sifflements plein les oreilles. Alors je jette mon casque à quelques pas et je m'allonge.

Nos tirailleurs nous croyant morts tous les deux, le colonel et moi, disparaissent l'un après l'autre, courbés jusqu'à terre.

Quelques minutes angoissantes. Les coups de feu s'espacent; bientôt une sonnerie éclate : « Cessez le feu! »

Presque aussitôt des galops de chevaux et je vois autour de moi surgir des figures de bandits, effrayantes de cruauté. Ce sont des spahis auxiliaires, la carabine au poing. J'ai mon revolver à la main et je les attends.

L'un d'eux arrive vers moi et me dit dans son mauvais français :

« Ousqu'il est le colonel? C'est toi, le colonel?

— Non, ce n'est pas moi le colonel.

— Ousqu'il est?

— Je ne te le dirai pas. Je ne sais pas ce que tu veux en faire! »

Il disparaît, puis arrivent d'autres figures sinistres et parmi elles un cavalier noir, vêtu de vêtements sombres

qui paraît donner des ordres aux autres. C'est l'interprète du capitaine, Mamady Coulibali. L'entendant parler français correctement, je l'interpelle :

« Alors, c'était bien le colonel que vous vouliez tuer ?

— Oui, c'était le colonel ! » Il répond sans tourner la tête vers moi.

Les cavaliers ont passé. Voyant qu'ils ne songent pas à m'attaquer, j'ai jeté mon revolver à quelques pas.

Maintenant les tirailleurs approchent, en ordre, et je les vois venir. Le capitaine de loin, demande :

« Est-il blessé ? »

On lui répond affirmativement; alors il s'approche, ramasse mon revolver et, venant vers moi, il se répand en invectives contre le colonel qui lui avait volé son bien, sa mission, qu'il avait préparée depuis tant et tant de mois.

« Que voulez-vous, Meynier, ajoute-t-il, vous avez écopé, mais c'est le colonel qui devait tout recevoir ! »

Je ne réponds pas. Lui, fait quelques pas derrière moi, se fait indiquer l'endroit où est tombé le colonel; je le vois qui recouvre le corps avec un couvre-pied de tirailleur, après avoir demandé s'il est bien mort. Ensuite, il revient vers moi, demande un paquet de pansement et panse ma blessure qui, dit-il, sera guérie dans quinze jours.

L'affaire s'est terminée à son gré. Très calme, très militaire maintenant, il fait sonner le rassemblement; il se fait rendre l'appel et donne tous ses ordres avec un parfait sang-froid.

Les cavaliers vont courir la brousse pour essayer de rattraper nos tirailleurs et leur dire de revenir, qu'aucun mal ne leur sera fait (1). Le reste de la colonne va se mettre en route pour gagner le village de Nafouta. Quelques

(1) Les survivants de la mission Klobb ne purent être rattrapés; ce furent eux qui apportèrent à Say le premier récit de la mort du Colonel.

hommes resteront sur place pour garder les bagages du colonel.

On m'amène un cheval qu'un auxiliaire tient par la bride; on me hisse péniblement dessus; puis tout le monde se met en marche. Les cahots du chemin me font souffrir et le sang s'échappe de ma blessure, teignant de rouge les linges blancs du pansement. Malgré moi, me souvenant de l'effet produit sur les bêtes fauves par la vue du sang, je recouvre ces traces sanglantes et je verse dessus le contenu de mon bidon d'eau.

Maintenant, j'ai retrouvé tout mon calme. Je regarde les visages qui m'entourent. Les tirailleurs sont silencieux et marchent la tête basse. Ce n'est certes pas le retour d'une victoire. Qui reconnaîtrait nos Soudanais, si gais après la bataille et si expansifs? Je reconnais un tirailleur de Tombouctou :

« Comment! tu étais là? » lui dis-je et il baisse la tête, très honteux avec des larmes dans les yeux.

Soudain, en me retournant, je vois, derrière moi, quatre bonnes figures que je reconnais bien. Ce sont quatre des hommes de notre escorte. Ceux-ci n'ont pas voulu m'abandonner. Ils marchent sur les pas de mon cheval, soutenant l'un deux, Mamadou n'Diaye, qui a reçu une balle dans la cuisse. Ils portent, chacun, une part de mon équipement : mon sabre, mon revolver, mon képi. Et je suis touché jusqu'aux larmes de ce dévouement muet, profond, absolu.

Justement Voulet revient vers moi, suivi de quatre cavaliers d'escorte. Je lui demande un cheval pour mon blessé. Il me le donne et il me montre encore le porte-fanion du colonel qui a eu la cuisse brisée et que l'on a juché sur mon chameau de selle Timbekte. La pauvre bête, elle-même, a eu une jambe traversée et marche péniblement avec de petits gémississements sourds.

Le capitaine est venu auprès de moi; nous chevauchons côte à côte; pendant une heure, j'écoute la conversation de cet homme. Ce sont de vaines imprécations contre le Gou-

vement, contre le colonel, de vagues regrets et des retours de rage, toute une démente inquiète, farouche, qui va peu à peu s'atténuant, se calmant, après une conversation que j'essaie de rendre posée.

Mais, malgré tout, je vois paraître dans ses yeux et dans ses propos une lueur de réelle folie, une impuissance à distinguer le bien du mal, au milieu d'une poussée d'instincts personnels et égoïstes, d'ambition sans mesure et d'orgueil. Malgré moi, je plains cet homme qui aurait pu être remarquable et bon et qui est devenu criminel en partie à cause du climat et peut-être d'une éducation première mal dirigée pour son tempérament.

Dans des paroles incohérentes de malédiction et d'orgueil, il se compare successivement à Napoléon, aux auteurs de coup d'Etat, perdant ensemble toute mesure et toute pondération dans l'exaltation de sa petite puissance et de sa vanité.

Repris par le souvenir de son crime, il déplore que le colonel soit venu se faire tuer, après avoir été averti au préalable, car les tirailleurs que nous avons envoyés en messagers auraient dû, paraît-il, nous avertir de la décision criminelle... Il indique que le colonel, au lieu des notes de service sèches qu'il lui a envoyées, aurait dû avoir plus d'égards pour lui et mettre tout au moins plus de formes dans sa correspondance.

« Vous avez dû voir mon bout de papier ce matin ? »

— Oui !

— Et le colonel a voulu marcher de l'avant ? Il ne croyait donc pas que je ferais ce que j'avais dit ?

— Non ! Ni que vous trouveriez des tirailleurs pour le faire.

— Oh ! mes tirailleurs, s'écrie-t-il alors, et sa physionomie s'éclaire, ils se feraient tous tuer pour moi ! »

Il me parle ensuite de ses projets d'avenir.

« A présent, je suis hors la loi, ni Français, ni Anglais ! Je vais partir à travers l'Afrique et m'y créer un Empire ! »

On essaiera peut-être d'avoir ma peau mais, pour y arriver, il faudra dépenser cinq ans et un million. Je vais courir l'Afrique librement, sans personne au-dessus de moi et ma vie sera, je crois, heureuse. Mes compagnons européens m'abandonneront probablement car, la mort du colonel, j'en suis et veux en être le seul responsable. Mes camarades ont ignoré jusqu'au dernier moment mes résolutions et je veux en avoir l'entière responsabilité. Je suis resté, depuis le premier billet du colonel, quatre jours entiers à réfléchir, sans pouvoir dormir. Mais, hier soir, j'ai pris ma décision et j'ai pu dormir tranquille. »

De fait, il paraît maintenant l'homme que j'avais connu naguère, la parole douce... Seule une lueur brille dans ses yeux, rend son regard vacillant et donne parfois à sa physionomie une expression hagarde.

Brusquement, il me dit :

« Et vous; voulez-vous venir avec moi à travers l'Afrique? Vous devez aimer les aventures et vous en aurez avec moi. »

Je reste stupéfait. Cette proposition de la part d'un homme qui, il y a une heure à peine, faisait tirer sur moi et tuait mon chef, me cause plus encore d'étonnement que d'indignation. Après quelques minutes, je me suis ressaisi :

« Mon capitaine, lui dis-je, vous comprenez bien que je ne puis accepter votre proposition. Vous concevez que maintenant je ne puis rester plus longtemps avec vous. La seule chose qu'il vous reste à faire, il me semble, est de me renvoyer au Soudan, avec ces braves gens!

— J'y songerai! »

Quelques instants après, le capitaine, escorté de quelques cavaliers, repart au galop sur la route que nous suivions. Je reste seul avec la petite colonne qui nous entoure, moi et mes hommes, comme des prisonniers de guerre.

Vers dix heures, nous atteignons le village de Nafouta où se trouve cantonnée une petite partie de la mission : l'escorte de l'infirmerie. Le village est plein de mouvement.

En toute autre circonstance, j'aurais été heureux de cette animation gaie de femmes et de soldats. Mais ici je rentre en prisonnier. Tous ces gens s'arrêtent pour regarder le « toubab » blessé et c'est à peine si j'ai la force d'inviter les badauds à saluer mes galons, ce qu'ils font gauchement et non sans hésitation.

On m'amène au quartier de l'infirmerie. Je vois alors le docteur Henric, tout perclus de rhumatismes articulaires, qui vient péniblement à ma rencontre, soutenu par deux de ses infirmiers. Du coup, après la tension nerveuse de cette journée, c'est un dernier coup trop fort porté à ma sensibilité et je me mets à pleurer comme un enfant, au souvenir de mon colonel et de ma situation de prisonnier, chez des Français!

Le docteur, lui-même, pâle d'émotion, s'écrie :

« Je ne veux pas rester un instant de plus avec une bande d'assassins! »

Puis il me fait porter dans une case indigène où il vient aussitôt me donner ses soins. La blessure n'est pas très grave. Plaie en séton. Dans quinze jours je serai sur pied.

Quelle terrible journée fut pour moi ce 14 juillet! Après tant d'émotions la fièvre est arrivée. La tension de mes nerfs me rend incroyablement sensible au moindre bruit. Il me semble que le capitaine ne voudra pas conserver auprès de lui un témoin de son crime et j'essaie de me préparer bravement à la mort. J'ai appelé un de mes tirailleurs qui sont logés auprès de moi. Je lui ai confié mon carnet sur lequel j'ai écrit les tout derniers événements, avec mission de le rapporter au Soudan si je meurs, et j'attends. Il me semble déjà sentir un canon de fusil sur ma tempe. Je sens mon crâne éclater et j'aspire presque à ce soulagement définitif.

Vers quatre heures, cependant, le calme me revient. Des piaffements de chevaux dans les rues m'avertissent, au même moment, de l'arrivée du capitaine. Je fais appeler le

docteur Henric et le prie d'adresser à son chef deux demandes : la première, c'est de donner au colonel Klobb une sépulture convenable, la seconde est de me faire savoir s'il compte me faire achever, afin que je puisse, avant ma mort, écrire une dernière fois à ma famille.

La réponse vient très vite. Un détachement va être envoyé pour enterrer mon chef; quant à moi, on me renverra sous peu au Soudan. Le capitaine vient me revoir peu après. Il a repris toutes les allures d'un bon et compatissant camarade; il semble que les événements du matin sont déjà loin de son souvenir... Je le reçois froidement et il repart presque aussitôt. Je me suis fait rapporter mon carnet où je reporte tous mes souvenirs de la journée pour le cas où je viendrais à disparaître.

Le soir, le docteur vient me voir. Il me dit que Voulet a décidé de me renvoyer au Soudan avec une section de tirailleurs et ceux de ses camarades qui voudront me suivre. Lui est très exalté. Il maudit hautement la mission, le capitaine. Je suis obligé de calmer un peu sa colère qui, au milieu des espions qui, probablement, nous entourent, pourrait lui attirer des désagréments.

Dans la soirée, une lettre au crayon de Joalland et de Pallier venait nous informer qu'ils avaient résolu de ne pas rester avec la mission et de rentrer au Soudan... Ils me manifestaient toute leur horreur du crime commis et leur désir de regagner des pays civilisés.

15 juillet. — Cette nuit du 14 au 15 fut pour moi pleine d'inquiétude et traversée de cauchemars. Cependant, m'étant réveillé une fois, je vis, debout devant ma porte, une silhouette immobile et auprès d'elle trois corps allongés. C'étaient mes tirailleurs qui veillaient sur mon repos, prêts à tout pour me défendre. Dès lors mon sommeil devint tranquille, le sentiment de cette affection, de ce dévouement silencieux avait tout à fait soulagé mon esprit inquiet.

... Le lendemain soir, Joalland et Pallier arrivent, ainsi que le sergent-major Laury. Tous trois ont refusé de rester plus longtemps avec la mission et ils viennent nous rejoindre, escortés de la section de tirailleurs réguliers, du vieux sergent Demba Sar dont le capitaine a préféré se débarrasser devant les signes visibles de leur désapprobation. Presque tous ces hommes proviennent de la région de Tombouctou et me connaissent. C'est un long défilé de ces braves gens qui veulent me témoigner leur sympathie et leur dévouement. Il paraît que Demba Sar a eu devant le capitaine une attitude très crâne.

Le soir, avec un vrai soulagement, nous nous sommes retrouvés entre braves gens et nous avons commencé de prendre nos dispositions pour le retour. Nous allons essayer de mettre dès maintenant le plus d'espace possible entre Voulet et nous. Beaucoup de tirailleurs de la mission sont mécontents et pourraient avoir envie de désertir. Le capitaine a annoncé à Pallier et à Joalland que s'ils accueillaient un seul déserteur, porteur ou soldat, il marcherait contre nous et nous détruirait. « Un de plus! Un de moins!... » a-t-il ajouté.

Nous allons donc rentrer au Soudan, quittes à revenir plus tard avec la colonne chargée de punir...

16 juillet. — Le 16 juillet, nous sommes fort occupés à nos préparatifs de départ. Nous détruisons les bagages inutiles, nous confectionnons les charges nouvelles des porteurs et on prépare le brancard sur lequel je serai transporté. Le départ est fixé de façon ferme pour le 17 au matin.

Le capitaine V... est venu nous revoir dans la matinée et, jouant d'audace, il est arrivé seul avec quelques cavaliers noirs. La tentation est grande de l'arrêter, de le désarmer,

de le punir. Pourtant, il a pu s'en retourner indemne. Il nous a dit que sa colonne est arrivée au village de Maygirgui, où lui-même part la rejoindre vers 11 heures.

Dans la journée du 16 juillet, nous poussons activement nos préparatifs de départ. Tout est à peu près au point et nous devons nous mettre en route demain à la première heure.

.....

Vers cinq heures de l'après-midi, le sergent Demba Sar nous amenait une femme qui s'était présentée à la sentinelle. C'était l'épouse d'un des soldats de la mission. Elle nous raconte qu'une rixe s'est produite à Maygirgui, vers midi, entre les tirailleurs. On a tiré beaucoup de coups de fusil; très effrayée, elle s'est sauvée jusqu'à Nafouta.

De toute évidence, quelque incident grave s'est passé là-bas à en juger par l'effroi de cette femme. Au reste, un porteur évadé, qui est venu, peu après, se présenter à nous, fait des récits analogues.

Dans l'atmosphère de drame où nous vivons depuis deux jours, tout cela ne nous surprend pas. Mais aussitôt notre commune pensée est que si V... réussit à réprimer une rébellion, il nous en attribuera la responsabilité et selon ses propres paroles : « Un de plus! Un de moins!... » il n'hésitera pas à nous venir attaquer. Résolus à ne pas plier, nous nous préparons donc à une suprême résistance.

Au lieu de rester dans le village où nous cantonnions, trop grand pour qu'une garnison de trente hommes puisse y résister efficacement, nous avons fait choix, sur une colline voisine, d'un petit groupe de cases entouré d'une palissade disposant d'un champ de tir étendu. Notre déménagement, alors que tout était prêt pour le départ du lendemain, est vite terminé. Avant même la nuit, nous nous trouvons à nos postes de combat, prêts à défendre chèrement notre vie. J'avais tenu à me lever et à venir auprès de mes tirailleurs, pour les aider, s'il le fallait, à mourir...

La nuit était arrivée. Nous commençons à nous relâcher de notre surveillance anxieuse, lorsqu'une des sentinelles cria : « Aux armes ! » Tout le monde est aussitôt à son poste de combat et l'on n'entend de tous côtés que le cliquetis des fusils. Un groupe de cavaliers s'approche. Son chef, le brigadier Suleyman Diallo, se présente à nous. Il est porteur d'un billet signé : Tourot, l'un des sous-officiers restés avec la mission. Le maréchal des logis nous informe que les troupes se sont rebellées, que Chanoine a été tué, mais que Voulet a réussi à s'échapper avec quelques fidèles. Il demande des instructions.

Je ne crois pas avoir eu jamais pareil sentiment d'une Justice immanente ! J'eus à ce moment un élan de joie et de reconnaissance envers la Providence. C'était pour moi un soulagement à une oppression trop douloureuse. Je reprenais confiance dans la vie, dans la justice. Je pensais que mon cher colonel était vengé et cela adoucissait ma trop grande peine.

La réponse partit dans la nuit, après que nous nous fussions concertés. Nous avons décidé, d'un commun accord, de reprendre en mains l'expédition, dont Pallier, le plus ancien de nous trois, aurait le commandement. En attendant, on recommandait à Tourot de veiller à ce que l'ex-chef de la mission ne put reprendre contact avec les hommes sur lesquels il devait encore avoir conservé un grand ascendant. Dès le lendemain matin, Pallier irait de sa personne prendre le commandement des troupes.

Mais tant que vivrait le capitaine Voulet, nous sentions bien cependant que la situation demeurerait trouble, à la merci de quelque nouvel incident. Nous connaissions la froide énergie de cet homme. Avec des êtres aussi faciles à mener que les noirs, nous pouvions tout craindre.

17 juillet. — Or, dès les premières heures du matin, une seconde missive nous parvenait : le capitaine avait

été tué par une sentinelle du camp de Maygirgui, alors qu'il voulait, de force, s'introduire dans le village.

Les tirailleurs, gradés en tête, s'étaient rangés sous les ordres des Européens survivants; ils annonçaient leur arrivée à Nafouta, vers onze heures.

A dix heures, Pallier et Joalland montaient à cheval pour se rendre au devant de la mission. Mais dans un pays où les sentiers sont à peine tracés dans le sable, ils prenaient un chemin différent de celui par lequel arrivait la colonne. En leur absence un spahi venait m'informer de l'approche de celle-ci, sans avoir rencontré mes deux camarades.

J'eus alors le sentiment que l'un de nous devait se trouver là pour recevoir les tirailleurs et, dès le début, les reprendre en mains. Il fallait que ces hommes, que leur révolte récente devait avoir laissés encore tout frémissants, fussent repris aussitôt dans le cadre militaire. Il était nécessaire aussi de leur donner des indications sur le nouvel esprit de la mission mais aussi l'assurance que la discipline, à laquelle ils avaient échappé pour un jour, subsistait vis-à-vis des représentants de la Nation française que nous demeurions. Je fis donc amener un cheval et, péniblement hissé sur lui, je me portais au pas vers ceux qui arrivaient.

La colonne était arrêtée à 500 mètres du village, dans un ordre parfait, les sections correctement formées en ligne, le convoi bien à sa place. Bouthel et Tourot se portèrent aussitôt vers moi; à côté d'eux, le sergent Sulcy Taraoré, dont le rôle et l'influence avaient été décisifs dans la solution du drame.

Je fis former le carré et, au milieu du plus profond silence, j'adressai aux soldats, une allocution que Suley Taraoré traduisait à mesure, d'une voix forte et vibrante :

« Tirailleurs, vous venez de passer par des moments très durs! Le capitaine Voulet, qui était autrefois votre chef, a voulu, après avoir tué le colonel Klobb, vous entraîner à

devenir les ennemis de la France et du Soudan qui est la France noire. Mais vous avez reconnu le bon chemin et vous revenez vers nous, après avoir fait justice des méchants!

« A partir d'aujourd'hui, une nouvelle mission commence. On vous traitera comme des soldats et non plus comme des captifs. On vous punira seulement comme le règlement militaire le veut. Du reste vous avez montré que vous saviez de quel côté était le devoir et je suis sûr que vous saurez rester de bons soldats.

« S'il en est ainsi, le grand chef des Français sera content de vous et lorsque vous reviendrez, plus tard, dans votre Soudan, vous recevrez toutes les récompenses que vous aurez gagnées par votre bravoure et vos bons services! »

Aussitôt terminé ce petit discours, je donnai les ordres pour le cantonnement. Les sections se rendirent, en ordre, sur leurs nouveaux emplacements.

Joalland et Pallier arrivaient peu de temps après, ayant eu le temps d'explorer les endroits qui venaient de servir de témoins à tous ces drames.

Dans les jours qui suivirent, mes camarades et moi, nous fîmes une enquête sur les événements qui avaient marqué ces tristes journées du 16 et du 17 juillet 1899.

Le 15 juillet, dans la soirée, Voulet avait renvoyé à Nafouta, où je me trouvais avec le docteur Henric, les Européens qui, nettement, lui avaient déclaré ne pas vouloir rester avec lui. Seuls, deux sous-officiers, moralement terrorisés par les deux capitaines rebelles, avaient consenti à rester avec eux, dans l'intention arrêtée de s'évader à la première occasion.

Les soldats noirs qui, tout d'abord, ne s'étaient pas

rendu un compte exact du crime commis, en apprenant le départ de Joalland et de Pallier, commencèrent d'entrevoir la réalité; ils sentirent qu'en leur personne la France, dont ils se faisaient une idée très lointaine, mais aussi très grande, se détachait de la mission.

Les chefs avaient eu d'ailleurs la maladresse de leur laisser entendre que, pour toujours, ils devaient renoncer au Soudan pour devenir les chefs de pays nouveaux. Or tous ces noirs tenaient à leur patrie; ils rêvaient souvent du jour où ils pourraient y revenir, riches et honorés, et y retrouver leurs familles.

D'autre part les officiers qui partaient représentaient le contrepoids heureux, nécessaire, pour atténuer la sévérité, parfois la cruauté, des deux capitaines à leur égard...

A partir de ce moment, plus d'un avait eu un réel sentiment de regret des drames récents; lentement, en leurs cervelles un peu primitives, le remords, matérialisé par la désapprobation tacite des jeunes officiers et par la nostalgie du pays, commençait à agir. Le sergent Suley Taraoré, âme héroïque toute pénétrée du sentiment du devoir (il n'avait pas participé au crime de Dankori) et de l'honneur militaires sut grouper tous ces remords inconscients en un faisceau de volontés décidées à réagir. Le 15 juillet, dans la soirée, le sergent, après avoir réuni, en palabre secret, tous les chefs de sections, commença à leur parler de résistance et de retour au vrai devoir.

Le 16 juillet, au matin, la colonne reprenait sa marche sur Maygirguï où elle arrivait à onze heures. Le cantonnement était fait comme à l'habitude, les chefs au centre, les sections sur le pourtour du village. Dès l'arrivée, Suley convoqua auprès de lui les chefs de section. Il n'eut pas de peine à leur démontrer que suivre le capitaine était se faire complice de son crime, que le bon droit se trouvant du côté des Européens qui rentraient au Soudan tous devaient aller se ranger sous leurs ordres. De suite, sur l'approbation générale qu'il recueillait chez ses camarades il organisait

le complot. La consigne était d'éviter autant que possible de tuer les Blancs et de ne tirer sur eux que dans le cas de légitime défense.

A midi, les Européens présents au camp venaient, selon l'habitude, de se réunir pour le déjeuner. Voulet exposait la vie nouvelle dans laquelle ils allaient entrer. Peut-être exprimait-il l'espoir d'un pardon ultérieur de son crime, racheté par de grandes choses, lorsque l'interprète, Sidi Berté, entra en coup de vent dans la case :

« Mon capitaine, tous les tirailleurs viennent de sortir du village, en armes! Ils ont emmené le canon avec eux! »

Les deux chefs, suivis des deux sous-officiers, sortent brusquement de leur case après avoir pris leurs revolvers.

A son interprète, Mamadou Coulibali, qui accourait, le capitaine s'adresse, fou de colère :

« Tu étais informé de tout ceci et tu ne m'as pas averti! Voilà pour ta trahison! »

Il tire sur lui un coup de revolver. L'autre se sauve. Mais la détonation a fait l'effet d'un signal. De tous côtés les coups de fusil retentissent; les balles se croisent dans l'air autour des Européens... Et alors, tout autour du village, ils aperçoivent sur les dunes qui l'encerclent, toutes les sections de la colonne en ordre de bataille. Le convoi lui-même achève de se ranger en arrière.

Les Européens se garent comme ils peuvent des coups de feu, dans les rues du village. A ce moment, du reste, leurs plantons et leurs gens, malgré tout fidèles, arrivent, tenant par la bride les chevaux sellés. Ce serait le salut pour eux. D'autant mieux qu'une large issue leur était intentionnellement ouverte dans le cercle de blocus des tirailleurs.

Le capitaine Chanoine ne voulut pas de ce salut. Suivi de son planton, le spahi auxiliaire Boa Diakité, il se précipite au galop dans la direction où il distinguait le canon et les vestes rouges des spahis. Quelle était son idée? Peut-être essayer de forcer les révoltés à l'obéissance? Peut-être

encore, dans un subit retour à la raison, voulait-il abandonner Voulet et son crime et reprendre la tête des tirailleurs révoltés, Toujours est-il (les témoignages recueillis sont unanimes) qu'en approchant des spahis, il criait : « France! France! »

On lui fait signe de s'arrêter. On lui dit que s'il continue d'avancer il est un homme mort. Alors, dans un accès de rage subit, il tire les six balles de son revolver sur la troupe, blesse un homme et un cheval. Les spahis attaqués se défendent; c'est une décharge générale contre le capitaine; il tombe mort, percé de plusieurs balles et à côté de lui son planton.

Voulet avait tout vu. Il s'était décidé à prendre la fuite et, suivi de cinq ou six cavaliers, il partait au galop par l'issue restée libre. Au bout de quelques minutes, son escorte l'abandonnait brusquement. Il continuait sa route, seulement suivi de l'interprète Sidi Berté et d'une jeune femme touareg, Fatma, elle aussi montée à cheval...

Les deux autres Européens restaient dans le village où rentraient bientôt les sections. Ils étaient, par ordre de Suley, relégués dans une case, avec défense absolue d'en sortir, sous peine de mort.

Cependant le capitaine Voulet vivant était toujours redoutable et Suley devait prendre toutes ses précautions contre son ancien chef. Il se défiait de lui et de son ascendant réel sur les tirailleurs qui ne le détestaient pas à l'égal de son camarade. Il fallait veiller contre toutes ses intrigues.

En effet, Sidi Berté se présentait vers quatre heures de l'après-midi aux avant-postes en brave camarade qui a reconnu ses torts. C'était un garçon décidé et intelligent, d'un dévouement absolu aux deux anciens chefs de mission dont il était devenu l'exécuteur détesté des hautes œuvres. Les tirailleurs le haïssaient doublement pour sa qualité de Sourakka (Maure) et du fait qu'il présidait à toutes les punitions corporelles très fréquentes.

Sidi Berté s'efforça sans y réussir d'approcher les Européens. Il leur portait un billet de Voulet leur ordonnant de s'emparer du canon et de venir le rejoindre avec quelques hommes résolus.

N'ayant pu non plus réussir de ce côté, il commença une campagne d'intrigues auprès des sergents qu'il savait les plus dévoués au capitaine. Suley qui le surveillait se rendit bientôt compte de l'influence désastreuse qu'il commençait d'exercer autour de lui; au moment où il s'approchait de trop près du canon, un coup de feu, tiré d'une case du village, lui fit éclater le crâne. Cet acte de force finit de donner à Suley un prestige inouï. Quant à lui, ayant terminé ce qu'il considérait comme son devoir, il se mit aux ordres des Européens de Nafouta, en informant les sous-officiers prisonniers qu'ils seraient remis en liberté dès le lendemain matin.

Cependant, Voulet était resté dans la brousse, dans la seule compagnie de la petite Fatma. Longtemps, il avait attendu le retour de Sidi Berté, assis au pied d'un arbre. Sa compagne se plaignait d'avoir faim. Il résolut d'aller jusqu'à un village prochain pour essayer d'y trouver sa nourriture. A sept heures, alors que le soleil allait se coucher, il entra dans une case du village évacué. Il n'y trouva qu'une très vieille femme qui, assise auprès d'un feu, y faisait cuire un peu de couscous.

Sans parler, il s'assit et fit signe à la femme qu'il désirait manger. La vieille comprit peut-être qu'elle avait affaire à un malheureux et elle le servit avec honneur, ainsi qu'un hôte envoyé par Allah.

Après ce repas Voulet resta longtemps songeur, silencieux, comprenant que pour lui il n'y avait plus d'espoir, puis il s'endormit d'un sommeil profond. Fatma le regardait dormir. Il paraissait calme, sans un mouvement, sans un songe. Lorsque les premières lueurs du jour apparurent, elle se leva sans bruit, courut à son cheval qu'elle enfour-



Deux tombes. - V. et Ch.

cha et s'enfuit vers Maygirmi. Désormais Voulet était abandonné de tous!

Maintenant il se voyait isolé, sans espoir. Ce n'était pourtant pas un homme à se laisser aller à un désespoir stérile. A six heures, il se présentait, tout seul, devant Maygirmi, prêt une fois encore à tenter la fortune... ou à mourir...

Une sentinelle l'arrête, justement un de ses tirailleurs préférés :

« Laisse-moi aller parler aux Blancs!

— On ne passe pas!

— Comment? On ne passe pas? Tu ne reconnais donc pas ton capitaine? Tu ne te souviens pas du beau cadeau que, la semaine dernière, je t'ai fait, comme à un de mes meilleurs soldats?

— Retire-toi. Le sergent m'a donné l'ordre de te dire que si tu t'en allais, on ne te ferait pas de mal. Mais il m'a dit aussi, si tu voulais entrer dans le camp, de tirer sur toi!

— Ah! C'est ainsi! Eh bien, c'est toi qui mourras d'abord! »

Un coup de revolver, auquel répond la détonation d'un coup de fusil Gras. Voulet est tombé, le crâne traversé, enfin débarrassé d'une existence qui devait lui être à charge.

Le cadavre de l'ancien chef fut respecté. Il fut mis en terre, proprement, et, à côté de lui, les malheureux restes de son second...

.....

Là-bas, tout là-bas, dans le Soudan haoussa, auprès d'une mare d'hivernage, sous un tamarinier vert, deux tombes jumelles, inséparables... Des âmes pieuses les ont dressées, simples tumuli recouverts d'épines.

Deux noms! Aucun titre!... pour rappeler au passant que pitié est due à ceux qu'un amour de la gloire insensé conduisit, hélas! au plus abominable des crimes.

CHAPITRE IV

La Prise de Zinder Formation de la Mission Joalland-Meynier

Le 17 juillet, après tant de tragiques événements, la Mission Afrique Centrale, décapitée de ses chefs, se trouvait tout entière réunie au village de Nafouta. On eût dit que rien ne s'était passé de grave, tant l'ordre et la discipline apparente y régnaient. Au fond, l'esprit, l'âme de cet assemblage d'hommes qui avaient tous été, à des degrés divers, les acteurs ou les témoins de ces événements, restaient profondément impressionnés et il faudrait de nouvelles épreuves pour leur rendre un sain équilibre.

Le lieutenant Pallier, le plus ancien des officiers survivants, prit le commandement. Dans une allocution qu'il adressa aux noirs de la colonne, il signifia notre volonté inébranlable de reprendre dans le plus bref délai notre marche vers les objectifs fixés par le Gouvernement et, pour commencer, vers le Tchad. Il faisait appel au dévouement de nos soldats pour y parvenir.

Tous parurent décidés à obéir. Mais cette soumission n'était qu'apparente, tout au moins pour les mauvais éléments de la mission. Après que les ordres eurent été donnés (nous l'apprîmes plus tard), un véritable conseil de guerre des gradés noirs se réunit. L'un d'eux, âme damnée des anciens chefs, le sergent Moussa Diallo, tout en étant décidé à passer le plus tôt possible à la rébellion, conseilla à ses

camarades de poursuivre la marche jusqu'à la ville de Zinder, où, disait-on, étaient renfermées des richesses incalculables. Ce n'était plus l'affaire que de cinq ou six jours, après lesquels les noirs décideraient librement de leur conduite ultérieure. Tous se rangèrent à cette opinion. Mais à partir de ce jour (et sans que nous en fussions informés) le conseil de guerre secret se réunit fréquemment.

L'organisation primitive de la mission en trois compagnies fut conservée. Pallier, Joalland et moi, nous primes le commandement de chacune d'elles. Joalland avait en outre sous ses ordres nos cavaliers et le détachement d'artillerie, avec le canon de 80 mm.; le docteur dirigeait l'escorte de l'infirmerie.

En plus de ces cinq cents hommes, nous disposions d'environ quatre-vingts spahis auxiliaires — plus les porteurs survivants qui, par mes soins, furent transformés en conducteurs des animaux de bât, chameaux, bœufs porteurs, ânes, etc... Enfin une foule de femmes et enfants (familles et serviteurs de nos hommes) arrivaient à former un total de près de trois mille personnes, dont la bande pittoresque (mais bien lourde!) se déplaçait à notre suite.

Pendant huit jours, on séjourna à Nafouta. Il fallait, après les secousses de ces terribles journées que nous avions vécues remettre un peu d'ordre et de calme dans notre troupe. Le repos, une discipline ferme, des exercices fréquents parurent y suffire. Ma blessure se refermait d'ailleurs rapidement grâce aux soins du docteur Henric. Nous fûmes bientôt prêts pour le départ.

Pallier profita de ce répit pour entamer des négociations avec le chef du grand village voisin de Tessaoua en vue de sa soumission. Plusieurs mois après, le commandant Lamy devait les reprendre et les mener à bonne fin.

Avant de quitter Nafouta, Joalland tint à aller s'assurer lui-même que le colonel Klobb avait été convenablement inhumé. Le corps avait été à peine enfoui dans le sol et reçut alors une sépulture digne de lui.

Notre camarade marqua l'emplacement de la tombe par un tumulus sur lequel une plaque de métal fut fixée. Il rentra le soir, après avoir fait rendre les derniers honneurs aux restes de ce héros.



Le départ pour Zinder fut fixé au 25 juillet dans l'après-midi. La colonne se forma en bon ordre, suivant le schéma qui avait été jusque là employé : artillerie, convoi, troupes des non-combattants encadrés entre les sections déployées en ligne ou en colonnes. Nous entrions sur le territoire du Demagherim, domaine du sultan de Zinder, meurtrier du capitaine Cazemajou et de l'interprète Olive, qui ne manquerait pas d'essayer de nous résister, sinon de nous attaquer.

Notre route se poursuivait dans une vaste plaine aux horizons étendus, fertile et verte en cette saison, coupée seulement de faibles ondulations dont les replis dissimulaient de petits villages de culture. De temps à autre, des entassements de blocs de granit, surgissaient brusquement du sol.

Dans la matinée du 30 juillet, nous arrivions au petit village de Tyrméni que protégeait du côté de l'Est une de ces barrières rocheuses. Des cavaliers avant-coureurs que nous avons faits prisonniers la veille nous avaient informés de l'intention qu'avait le sultan Ahmadou de venir nous attaquer. Dans le village même, nous avons pris deux éclaireurs ennemis.

Notre campement fut installé, comme d'habitude, dans le village que ses habitants avaient évacué. Les sentinelles de garde, juchées derrière les rochers, surveillaient surtout la direction de Zinder.

A midi, alors que nous étions occupés, chacun de notre côté, à l'installation du cantonnement, la « générale » reten-

tit soudain, répercutée par tous les échos des rochers. De tous côtés la sonnerie se répète, et les sections se rassemblent sur leurs emplacements de combat. Presqu'aussitôt éclate un feu de salve, suivi d'une vive fusillade, dont le bruit cache à peine le son des tam-tams et des cris de guerre.

En allant placer les petits postes, Pallier avait aperçu, en direction de l'Est, un nuage de poussière et, dans la savane, un mouvement singulier, dont peu à peu, à travers les éclaircies, il avait pu mieux distinguer les causes.

C'était l'armée d'Ahmadou, sultan de Zinder, qui se portait à notre rencontre. Elle était précédée par une brillante troupe de cavalerie dont les hommes avaient, pour l'occasion, revêtu leurs plus beaux habits: burnous somptueux, tuniques de coton superposées, en nombre proportionné à l'importance du personnage. De grands étendards, verts et roses, étaient déployés. Derrière ces seigneurs suivait une troupe de gens à pied, trois à quatre cents « sofas » armés de fusil. Le convoi peu important comprenait à peine quelques chameaux chargés de poudre et de munitions.

La petite colonne marchait en assez bon ordre, mais les cavaliers d'avant-garde, comptant sans doute sur leurs camarades envoyés au devant, étaient surtout occupés à faire caracoler leurs montures. Pallier les laissa approcher à bonne distance tandis que les sections alertées venaient prendre position dans les rochers.

Brusquement, un feu de salve. Trois des cavaliers de tête roulent à terre. C'est alors une série de décharges qui viennent décimer la colonne ennemie. Dans l'éloignement, on entend les exhortations des chefs, leurs imprécations et leurs encouragements. Mais la surprise a été complète; les cavaliers haoussas sont terrorisés par la grêle de mitraille. Ils se retirent d'abord lentement, lâchant au hasard dans notre direction des coups de fusil bruyants mais inoffensifs. Afin d'accentuer encore l'effet moral, Pallier appelle

à lui Joalland et lui donne l'ordre avec cinquante cavaliers, suivis par sa compagnie de tirailleurs, de précipiter la fuite de l'adversaire.

Du haut de notre observatoire, on peut suivre, malgré les broussailles, les épisodes de la poursuite. Derrière chaque mouvement du sol, l'ennemi tente de se rassembler. Mais aussitôt les sections d'infanterie de Joalland, arrivées en vue de l'ennemi, l'accablent de leurs feux. De loin, on distingue des lignes de fumerolles blanches. C'est alors dans la troupe démoralisée un tourbillonnement confus, une panique désordonnée qu'indique un nuage de poussière. Après deux heures de cette manœuvre qu'appuient les cavaliers, Joalland rentrait au camp, ramenant quelques prisonniers et des animaux du convoi.

Aussitôt nous nous mîmes à tout préparer pour, dès le lendemain, nous porter à l'attaque de la ville de Zinder.



Il est trois heures du matin, lorsque, le 31 juillet, nous nous dirigeons avec une colonne de combat sur la route de la capitale d'Ahmadou. Avec nous, nous n'avons que notre cavalerie qui nous précède, trois cents tirailleurs et le canon. Le reste de la mission est resté à Tyrméni, à la garde du convoi.

Le jour vient bientôt, découvrant la large piste qui conduit à la grande ville. Partout nous trouvons des traces de la fuite éperdue de l'ennemi. Des cadavres de chevaux sont étendus, lamentables. Quelques pauvres bêtes d'essées lèvent, à notre approche, une tête alourdie par la fin prochaine et nous lancent un regard de misère.

Cependant nous allons à travers de magnifiques champs de culture où les épis de mil et de maïs lèvent leurs têtes verdoyantes. De temps à autres, dans quelques vallonnements profonds, nous distinguons de petits bouquets de

palmyers dattiers, dont les régimes semblent près de la maturité.

La campagne est entièrement déserte; c'est à peine si nos éclaireurs ont eu à tirer quelques coups de feu sur de rares cavaliers isolés qui prennent la fuite devant eux.

A huit heures, nous arrivons sur le sommet d'une petite crête rocheuse qui forme le rebord de l'immense cuvette au fond de laquelle nous apparaît soudain Zinder. De nombreux arbres, très touffus en cette saison, cachent en grande partie la ville, située encore à près de trois kilomètres. Ce n'est que par de petites éclaircies que nous apercevons les dentelures de l'enceinte de terre rouge.

Pallier nous réunit pour donner les ordres pour l'attaque. Nous allons nous former en trois colonnes qui attaqueront chacune sur un point différent de l'enceinte.

Joalland, avec le canon, marchera sur la porte à laquelle aboutit directement notre route. Avec ma compagnie, je prends l'aile gauche et je dois me porter contre la porte de Zengou. Pallier formera la droite et la réserve de l'attaque.

Mon itinéraire passe à travers le faubourg de Zengou, planté au milieu de pittoresques rocs de granit, et dévale ensuite par une pente rapide jusque sous les murs de la ville.

En arrivant là, je suis stupéfait par l'aspect imposant de ces fortifications. Le mur très bien bâti et récrépi depuis peu élève sur près de huit mètres ses parois verticales qui ne paraissent guère se prêter à l'assaut. La porte est blindée de lames de fer et fermée. Cependant on n'entend aucun bruit dans la cité. Sans doute les défenseurs, abrités derrière les murs, se tiennent-ils prêts à nous accabler de balles et de flèches dès que nous approcherons? Mes sections de tête déployées, je m'avance prudemment. Toujours le même silence. Enfin je parviens jusqu'à la porte dont mes hommes font sauter les chaînes et, sans coup férir, nous entrons dans l'enceinte. Au même moment, des cavaliers viennent m'informer que Pallier et Joalland ont

pu de même pénétrer dans la ville sans rencontrer de résistance.

Peu d'instant après, nos troupes pénétrèrent dans la cité et nous prenons position de l'îlot de rochers qui, du côté de l'Ouest, la domine. Plusieurs patrouilles sont envoyées pour explorer Zinder tandis que, l'arme au pied, nos tirailleurs se tenaient prêts à tout événement. Mais l'ennemi avait fui et avec lui toute la population ! Il ne restait plus personne dans la ville désertée qu'une pauvre vieille qui nous raconta d'une voix tremblante d'horreur et d'épouvante le terrible exode.

A l'appui de son récit, nous voyions les vestiges d'une fuite éperdue et générale : devant les portes, surtout, le sol était jonché de débris de toutes sortes : calebasses, filets pleins de menus objets que dans leur fuite les noirs avaient voulu emporter...

Elle nous disait comment la veille, vers trois heures de l'après-midi, des cavaliers couverts de poussière étaient d'abord apparus, venant annoncer au peuple la défaite de son sultan. Aussitôt dans la ville une rumeur s'enflait, traversée par les sons nasillards des trompes d'alarme et les cris aigus des femmes. C'était alors vers les portes une ruée générale de tous ces pauvres gens qui croyaient déjà l'ennemi aux portes, et quel ennemi ! le vainqueur de Konni et de Tchibéry.

Vers cinq heures, le gros de l'armée du sultan arrivait à son tour devant les portes, dans un désordre, dans une panique que rien ne pouvait plus arrêter. Le sultan Ahmadou, aidé de quelques fidèles, essayait vainement de retenir ses cavaliers et ses sofas pour une suprême résistance derrière ces murailles qu'il croyait infranchissables. Tous lui échappaient, dominés par la folie de la peur. Bientôt, Ahmadou se trouvait seul dans l'immense enceinte avec une vingtaine de serviteurs. Alors dans un élan de ferveur religieuse, Ahmadou se rendait dans la Grande Mosquée, voisine de son palais et, le front courbé dans la poussière, implorait

le secours d'Allah. Le grand muphti était là, qui lui avait prédit, un an auparavant, le sort qui l'attendait s'il manquait aux devoirs sacrés de l'hospitalité... Très triste, il regardait son souverain et son temple et sortait enfin avec lui de la cité abandonnée.



Le spectacle de la ville de Zinder, vue du haut des rochers, ne manquait pas de grandeur. De tous côtés, formant des reliefs puissants et colorés, on apercevait les palais des riches commerçants et des princes. Construits en argile rouge, avec un art encore barbare, ils montraient, sur le fond doré des paillettes, leurs arêtes aigües et leurs pignons crénelés. Des arbres très verts étaient disséminés dans la ville que parsemaient d'autres groupes de rochers noirs. Tout au fond de ce panorama, on distinguait le pourtour de l'enceinte dentelée de croissants successifs dont les dessins ressortaient sur le fond vert des bosquets qui entourent la ville. Dans tous les arbres enfin nichaient des ibis blancs ou des « charognards » qui dans toute ville soudanaise sont chargés des basses besognes de voierie.

Peu à peu, les patrouilles envoyées dans la ville rentraient auprès de nous. Elles signalaient l'exode total des habitants. Elles avaient trouvé intact le palais du sultan. Un seul homme, un Arabe tripolitain, fut ramené. C'était un homme fort intelligent et débrouillard qui déjà avait eu affaire à la mission à laquelle il avait apporté des offres de soumission du plus important des commerçants de Zinder, nommé Mallam Yarô. A nouveau celui-ci s'offrait pour recevoir la colonne française et faciliter la pacification du pays. Pallier accepta ces offres et donna une sauvegarde aux magasins du commerçant. Bien que ne jouissant dans le pays que d'une influence politique assez réduite, Mallem Yare rendit de bons services à la mission.

La visite que nous allâmes faire du palais du sultan nous intéressa fort. Ahmadou, parti la veille en toute hâte, n'avait pu emporter, de ses richesses accumulées, que les plus précieuses et les moins encombrantes. Ses écuries étaient vides et aussi son harem. Par contre les magasins du palais étaient pleins à craquer de toutes sortes de marchandises : ballots de toile arrivés du Nord, vêtements arabes plus ou moins somptueux, pacotilles de tous genres. D'autre part, d'autres charges étaient pleines de plumes d'autruche, de natron, de peaux de mouton teintes pour l'exportation. En somme le sultan était, avec Mallem Yare, le principal commerçant du pays. Ces marchandises, et surtout les ballots de toile, vinrent à point pour nous permettre d'habiller de neuf toute notre troupe.

Dans le palais se trouvait en outre un véritable arsenal dans lequel arcs, flèches, poudre de guerre, etc. voisinaient avec des caparaçons de toile rembourrés, destinés à protéger les chevaux d'arme, des casques de fer blanc, véritables heaumes à l'épreuve des flèches, etc. Ainsi qu'il arrive souvent dans des affaires de ce genre, il suffit de la curiosité avide de quelque porteur pour mettre le feu au dépôt de poudre et une partie du palais sauta dans l'après-midi, sans faire d'autre victime que le malencontreux curieux et quelques autres innocents : femmes et enfants, venus subrepticement pour essayer de piller quelques menus objets.

Un de nos premiers soins fut de retrouver les dépouilles de nos malheureux compatriotes, le capitaine Cazemajou et l'interprète Olive qui, l'année précédente, avaient été, d'ordre du sultan, attirés dans un guet-apens et massacrés. Le docteur Henric fut chargé de cette mission : il eut tôt fait, avec le concours de Mallem Yare et de quelques informateurs revenus à Zinder, de reconstituer la scène du drame.

Dans le rapport qu'il établit à cette occasion, le docteur expose ainsi les faits :

« La mission Cazemajou arrivait à Zinder à la fin d'avril 1898. Le sultan lui fit donner l'ordre d'établir son campement à Roua Samia, village de Mallem Yaro, où se trouve l'emplacement du poste actuel. Mallem, très intelligent et bien disposé pour la mission, se trouva aussitôt en excellents termes avec elle; il s'employa comme intermédiaire pour les échanges commerciaux avec les habitants et même avec le sultan. Celui-ci, abhorré de tous pour sa perfidie et sa cruauté, en arriva bientôt à craindre que Mallem Yaro n'essayât de le détrôner avec l'aide de la mission française et de prendre sa place. D'autre part le sultan n'ignorait pas que Cazemajou emportait avec lui de riches cadeaux destinés à d'autres chefs, peut-être même au sultan Rabah, dont il redoutait les attaques.

« N'osant pas se heurter directement à la mission dont l'escorte, forte de dix-huit tirailleurs bien armés, l'impressionnait, il préféra employer la ruse. Il commença par amadouer Cazemajou, en le recevant souvent dans son palais avec le maximum de gentillesse et de courtoisie. Cazemajou se trouva donc tout à fait en confiance et ne voulut pas croire les avis de méfiance qui ne lui ménageait pas Mallem Yaro.

« Enfin le jour du départ vers l'Est est fixé. Cazemajou, devant quitter Zinder le lendemain, se rend auprès du sultan pour prendre congé. A six heures du matin, il entre dans la ville, accompagné seulement de l'interprète Olive: tous deux sont sans armes. Après cette visite, ils se rendent, comme ils en avaient prévu la veille, chez le chérif Guenaba, commerçant tripolitain établi dans le centre de la ville. A peine y sont-ils entrés qu'ils tombent assommés à coups de bâton, par des assassins apostés à l'avance. L'un d'eux leur coupa ensuite la gorge; leurs corps furent le lendemain emportés hors de la ville et jetés dans un puits... »

Après ce crime odieux, le sultan essaya d'entrer en relations avec les tirailleurs de l'escorte, mais ces braves

gens, privés de leurs chefs blancs, au lieu de s'enfuir, vont rester pendant dix jours dans la maison qu'ils ont sommairement fortifiée et ils luttent sans montrer la moindre trace de découragement contre les nombreux guerriers que le sultan lance contre eux. Six d'entre eux sont tués, quatre autres blessés. Les femmes prennent les armes des disparus et combattent courageusement. Enfin la petite troupe n'ayant pu obtenir que les cadavres des blancs leur soient restitués décide de rentrer au Soudan; malgré une poursuite acharnée et grâce à l'aide généreuse de quelques chefs indigènes (dont plusieurs devaient être plus tard les victimes de la mission Afrique Centrale) ils réussissent à regagner Say avec tous leurs blessés et leurs armes.

L'ordre du jour émouvant par lequel le commandant de troupes du Soudan porta à l'ordre l'admirable conduite de ces soldats et de leurs épouses restera un témoignage éclatant des vertus de la race bambara, qui fournit nos meilleurs éléments.

Les squelettes des deux officiers furent retrouvés dans le puits indiqué. On les reconnut aux débris de leurs vêtements et à leurs caractères anthropométriques.

Notre intention était désormais, en premier lieu, de châtier le sultan Ahmadou en fuite, puis d'entrer en composition avec la population de la ville pour lui faire réintégrer ses foyers. Ce n'est que ces deux objectifs réalisés que nous reprendrions la marche vers l'Est. Le tripolitain Mostafa nous avait informés que la mission saharienne était parvenue à quelques journées de marche au Nord de la ville d'Agadès. Nous pouvions donc espérer (la route d'Agadès à Zinder étant réputée comme très facile) que nous serions rejoints à temps par nos camarades avant de continuer notre marche.

Durant tout le mois d'août, Joalland et Pallier alternèrent dans des reconnaissances destinées à rallier les fugitifs et à attaquer le sultan en fuite. Plus d'une fois Joalland, au prix de chevauchées épiques, faillit réussir à mettre la

main sur ce dernier. Successivement il lui prit son trésor de guerre, ses chevaux, ses femmes, mais le sultan, prévenu toujours à temps, réussissait à se dérober. Or tant qu'il courrait la campagne, il resterait impossible de faire entendre raison aux habitants qu'il terrorisait en les menaçant des pires châtimens s'ils se ralliaient aux Infidèles.

De mon côté, une fois rétabli de ma blessure, je reçus mission de partir en direction de l'Est pour essayer d'y recueillir des renseignements précis pour la suite de notre mission.

Mon détachement se composait de 130 tirailleurs et d'un peloton de spahis. Il s'agissait de trouver une route restant constamment en territoire d'influence française, donc située constamment au Nord de la singulière limite fixée par la convention franco-anglaise de 1898. Est-ce ici le lieu de dire avec quelle étourderie de la part des Français, avec quelle profonde connaissance des choses et des gens de la part des Anglais, cet important document avait été établi? Nous pouvions constater une fois de plus que tous les territoires fertiles des pays de Sokoto, de Kano et du Bornou étaient englobés dans la zone anglaise. Par contre nous était réservée la zone présaharienne, dans laquelle les moindres déplacements en saison sèche étaient difficiles, souvent dangereux. Néanmoins, nous étions décidés, à partir de ce moment, à rester entièrement fidèles aux instructions données et à ne pas sortir, quelles que fussent les difficultés rencontrées, de la zone française.

Ceci n'était pas pour rendre ma tâche facile. Tant que je demeurai dans le Damergou, relativement fertile et en cette saison parsemé de nombreuses mares, je demeurai optimiste. Mais à partir du moment où il fallut rejoindre le fameux parallèle du 13° degré, les choses changèrent. J'acquis la conviction qu'à partir de la ville de Gouré où je pus accéder sans difficultés, seule une troupe légère, dépourvue de tout impedimenta (et surtout de femmes et d'enfants) et disposant d'un convoi de chameaux pourrait



Rochers granitiques à Zinder

affronter la grosse étape de près de 150 kilomètres qui séparait ce point du lac Tchad.

Circonstance qui n'était pas pour déplaire au saharien et au méhariste que j'étais devenu pendant mon séjour dans la région de Tombouctou.



Je venais de faire parvenir à Pallier les résultats de ma reconnaissance lorsque je reçus de lui un courrier très urgent qui me rappelait à Zinder. Des événements graves s'y étaient déroulés depuis mon départ. Les mauvais éléments de la mission qui, jusqu'à ce moment, avaient feint de se résigner à poursuivre notre expédition vers le Tchad, avaient comploté en réalité, au cours de ces réunions secrètes dont ils avaient pris l'habitude, de rentrer le plus tôt possible au Soudan où ils pourraient jouir en paix des butins acquis.

Lorsque l'ordre de partir sur mes traces fut donné, avec l'indication que tous les impedimenta — femmes et troupeaux — seraient laissés à Zinder sous bonne garde, les soldats désignés avaient d'abord semblé vouloir obéir, mais dès la deuxième étape, rendue difficile par une nouvelle organisation dans laquelle les porteurs devaient être remplacés par des animaux de bât dont ils n'avaient pas l'habitude, ils avaient refusé net d'avancer, fondant leur refus, tantôt sur le fait qu'ils seraient séparés de leurs familles restées à Zinder, ou bien que nous voulions les entraîner dans des contrées où ils seraient changés en singes. Cette fable ridicule leur avait été contée par certains éléments de la population de Zinder, qui craignaient les représailles du sultan au cas où il aurait repris le pouvoir.

« Dans cette belle journée, m'écrivait Pallier, deux fois les armes ont été chargées à mon intention et c'est au

sergent Suley Taraoré que je dois seulement de n'avoir pas été tué. »

Dès le lendemain je me mis en route vers Zinder avec ma petite troupe, bien décidé à ne pas laisser des mutins compromettre notre mission « d'intérêt national ».

Pour rentrer à Zinder, j'avais monté une partie de ma troupe sur des chameaux que m'avaient apportés en gage de soumission les habitants du pays de Gouré. En prévision d'un départ prochain pour le Tchad dont je me refusais absolument à abandonner le projet, j'avais entrepris la transformation en méharistes de quelques-uns de mes hommes. La route du retour me fut ainsi très facilitée, d'autant plus qu'à la suite de la nouvelle politique adoptée par mes camarades de la mission les villages que j'avais trouvé évacués lors de mon premier passage se repeuplaient rapidement; j'y recevais partout bon accueil. Partout je trouvais des vivres préparés à notre intention et des cases spacieuses et propres nous étaient réservées.

En arrivant au village de Dediki, à proximité de Zinder, je rencontrai une patrouille de cavaliers envoyée au-devant de moi par le lieutenant Pallier. Il me faisait connaître sa résolution bien arrêtée, devant le refus d'obéissance caractérisé de ses hommes, de ne pas continuer la mission.

« J'aurai peut-être mal agi, me disait-il en fin de sa lettre, mais à coup sûr honnêtement et en toute conscience. Je ne crois pas qu'aucune décision volontairement prise me fera souffrir autant que celle-ci. »

Missive douloureuse qui en disait long sur l'effet produit sur le moral d'un malheureux camarade par tant de catastrophes accumulées où avaient sombré, avec tous ses espoirs de carrière, de profonds sentiments d'affection pour son ancien chef.

Le 1^{er} septembre, j'arrivai enfin à Zinder. Pallier était venu à ma rencontre et nous eûmes ensemble une longue conversation sur la conduite à tenir. Par tous les moyens, j'essayai de fléchir sa résolution arrêtée de rentrer au

Soudan. Je lui proposai même de reconduire les rebelles en arrière, essayant de le convaincre que son intérêt, à défaut de son devoir, lui commandait de continuer la mission. Rien ne put vaincre sa décision.

Par contre, je trouvai auprès de mon ami Joalland, qu'aucun des événements récents n'avait pu abattre, une résolution absolue de poursuivre la tâche commencée et tous deux nous convinmes d'un commun accord de reprendre à notre compte la mission qui ne devait pas être ajournée.

Dès lors, nous décidâmes de renvoyer en arrière, au Soudan, les indisciplinés et ceux qui manquaient d'enthousiasme, ne voulant conserver avec nous que des volontaires. Pallier assumait le pénible devoir de ramener les premiers. Le docteur Henric, le sergent major Laury, le maréchal des logis Tourot, l'accompagnaient. Le sergent Bouthel et moi nous restions avec Joalland comme chef et 270 hommes demeurés fidèles.

Le 3 septembre, par la porte de Tinessendi, par laquelle il était un mois auparavant entré en vainqueur à Zinder, Pallier prenait congé de nous avec sa colonne. La séparation nous fut douloureuse. Nous nous quittions peut-être pour toujours et tous, comme notre camarade Henric qui avait les larmes aux yeux, nous ressentions au cœur un véritable déchirement.

De leur côté, les hommes qui étaient restés fidèles voyaient partir pour le Soudan, leur patrie, leurs anciens camarades et ce suprême renoncement était pour eux la consécration définitive de l'esprit de discipline et du dévouement qui devaient dès lors les animer sans aucune autre défaillance.

Nous voici donc, Joalland et moi, après ce départ, perdus au milieu de la grande cité, toujours désertée par ses

habitants. Pour le moment encore, il ne pouvait être question de reprendre la marche vers le grand Lac. Nous avions seulement demandé à nos tirailleurs de rester un an avec nous à Zinder, en attendant la relève qui viendrait du Soudan. Mais nous comptions sur le temps et sur une lente action morale pour habituer leur esprit à accepter de reprendre les projets primitifs.

Pour l'instant, notre tâche première était de pacifier et d'organiser toute une grande province. Nous avions en effet décidé d'occuper le royaume de Zinder, pensant non seulement qu'il en valait la peine par sa richesse, mais encore qu'il constituait une station assez importante à tenir, tant que la mission saharienne ne serait pas encore parvenue au Soudan.

Les lettres que Pallier avait, dès le 17 juillet précédent, adressées à M. Foureau, sur la ligne des oasis d'Agadès, étaient jusqu'alors demeurées sans réponse et plus aucune nouvelle ne nous en était parvenue. S'était-il porté, comme l'hypothèse en avait été envisagée à Paris, vers le Niger de Gao, ou se rabattait-il vers Zinder ou en direction du Tchad? Rien ne nous l'indiquait. Avant son départ, Pallier avait adressé au commandant Lamy un second courrier où il lui rendait compte de la rébellion des troupes de la colonne. Il lui annonçait que Joalland restait à Zinder avec une partie des troupes. A l'arrivée des Sahariens, il mettrait à sa disposition les chameaux et les vivres dont elle pourrait avoir besoin pour continuer sa marche vers le Tchad s'il y avait lieu.

Le 3 septembre, aussitôt partis nos camarades, nous avons résolu d'évacuer la ville, où nous étions un peu perdus et dont les habitants commençaient à rentrer. Excellent dérivatif pour parer au découragement qui eût pu entrer dans l'esprit de nos tirailleurs, s'ils fussent restés inactifs.

L'emplacement du poste (que dès ce moment nous baptisâmes Fort Cazemajou) fut choisi en dehors des murs de

la cité, au petit village de Zengou Teddou, par où j'étais entré pour la première fois à Zinder. C'était la propriété de Mallem Yaro et de ses clients que le négociant mettait à notre disposition. Nous y trouvâmes de petites installations fort agréables, tandis que nos hommes occupaient les nombreuses cases du village laissées libres. Provisoirement notre camp était couvert par une haie d'épines que plus tard remplaceraient de solides murs en terre.

Joalland et moi, nous nous partageâmes la besogne. Joalland avait réservé pour lui les questions militaires et politiques. Je m'occuperais de mon côté de la question morale et de l'organisation de nos troupes.

Mon chef avait décidé pour le moment de conserver toute l'armature d'un pays qui n'était pas mal administré. Un nouveau sultan avait été désigné en remplacement d'Ahmadou, toujours en fuite. Il fut placé sous le protectorat de la France par un traité en bonne et due forme. Joalland lui témoignait, au vu de chacun, la plus entière considération, se gardant bien de s'immiscer en rien dans ses affaires. Les conséquences de cette politique se firent vite sentir. Les habitants du Damergou, rassurés désormais sur la permanence de notre présence, reprenaient confiance. Se retrouvant dans leur cadre traditionnel, ils reprurent simplement leur ancienne existence et, heureux de la tranquillité retrouvée, se mirent à nouveau au travail.

Un seul point noir restait à l'horizon : c'était la présence inquiétante de l'ancien sultan qui était toujours signalé dans les environs. Quelque temps il avait pu espérer que la mission tout entière quitterait Zinder, soit pour continuer sa route vers l'Est, soit pour revenir sur ses pas, auquel cas, il aurait vite repris son influence passée. Aussi nos amis de la première heure avaient-ils un moment tremblé de se voir abandonnés par nous et sans doute fallait-il leur attribuer les sourdes menées qui avaient occasionné la seconde rébellion de nos tirailleurs.

Assurés de notre séjour parmi eux, maintenant les

anciens partisans du sultan venaient un à un faire leur soumission. Le premier à se rendre fut le Serki Foulani, le chef des armées du sultan. Tous les autres suivirent l'exemple; dès le milieu de septembre il ne restait plus auprès de l'ancien sultan que quelques fidèles, trop compromis par leur amitié bien connue ou par leur participation au meurtre de Cazemajou. Dès lors, le sultan était condamné à tomber à bref délai entre nos mains.

Le 13 septembre, des émissaires secrets du nouveau sultan venaient nous signaler la présence d'Ahmadou au village de Gamdou, à 70 kilomètres environ, dans le Sud-Est de Zinder. Joalland envoyait aussitôt contre lui notre meilleur sous-officier noir, le sergent Suley Taraoré (dont le nom a été déjà souvent prononcé ici) avec cinquante tirailleurs et quelques spahis. Le nouveau sultan compléta la petite troupe avec une cinquantaine de ses sofas, que Suley s'empressa de mettre à l'arrière-garde.

Après une marche forcée qui dura toute la nuit, Suley arrivait le 15 dans la matinée à proximité de Gamdou; les gens du pays lui confirmaient la présence d'Ahmadou dans le village. Les chevaux furent attachés à quelque distance, puis Suley se porta vers le dernier asile du sultan avec sa petite troupe.

Arrivé devant une enceinte palissadée, il vit aussitôt toute la bande ennemie s'agiter dans le village, complètement surprise. Deux ou trois feux de salve pour porter la panique chez l'ennemi et Suley s'élance dans le village à la tête de ses hommes. Ahmadou avait été tué dès les premiers coups de feu au moment où il s'apprêtait à sauter sur son cheval. Les sofas n'offrirent dès lors aucune résistance sérieuse. Nous n'avions eu que deux tirailleurs blessés. Tous les chevaux du sultan, nombre de fusils et d'armes de toutes sortes avaient été pris.

Le soir même quatre spahis venaient à Zinder nous apporter la bonne nouvelle. Suivant la coutume soudanaise,

ils rapportaient en trophée la tête et la main droite d'Ahmadou.

Lorsque la nouvelle de cette mort fut connue dans le pays, ce fut un soulagement général. Le nouveau sultan, escorté d'une longue suite de cavaliers, précédé d'un orchestre étrange, timbales et longs tubas de métal, vint apporter à Joalland ses félicitations et ses remerciements. Le soir, la population vint nous donner une aubade et longtemps, dans la nuit, nous entendîmes des danses folles au son des tam-tams et des reitas avec accompagnement de youyous stridents.

La tête d'Ahmadou fut hissée au sommet d'un mât dressé au milieu des décombres de la maison de Baguena où avait eu lieu le meurtre de notre camarade. De son palais reconstruit, le nouveau Sultan pouvait apercevoir la sinistre dépouille et en tirer de sages enseignements.

Tandis que Joalland achevait de pacifier le pays, rendu très souple par la mort de son ancien chef, de mon côté je m'efforçais, par une discipline exacte et des exercices suivis, de préparer nos tirailleurs aux nouvelles épreuves qu'ils auraient à subir.

En dehors de leur instruction militaire, nous pensions qu'il y avait toute une éducation morale à leur donner. Jusqu'à ce moment on avait usé et abusé auprès d'eux de châtimens corporels et de punitions trop souvent disproportionnées aux fautes commises. Nous voulions leur montrer que le devoir militaire ne devait pas seulement être inspiré par la crainte, mais, avant tout, par le sentiment de l'honneur, le dévouement et une juste ambition. Il fallait donc faire appel désormais à leurs meilleurs sentimens et faire de vrais soldats des brutes sanguinaires d'hier.

Après les événemens auxquels ils avaient assisté, nos hommes risquaient fort d'avoir perdu le sens de toute vertu militaire et de toute hiérarchie. Cependant ceux qui étaient restés avec nous étaient les meilleurs ainsi qu'en témoignait

leur attitude lorsque, au lieu de céder à la tentation pourtant bien forte de rentrer au Soudan, ils avaient décidé de rester avec nous.

Ce fut avec une grande confiance que j'entrepris cette œuvre de prédication morale auprès de tous les gradés restés à Zinder. Chaque jour, après l'exercice, je les réunissais autour de moi, sous la véranda de ma demeure, et, sous couleur de leur conter des histoires de guerre, je leur faisais le récit des nombreux épisodes où nos braves Sénégalais ou Soudanais ont su donner la mesure de leurs vertus militaires.

Je leur racontais les grandes colonnes du temps passé, leurs pages héroïques; toujours quelqu'un de mes vétérans était là pour confirmer le récit des événements auxquels il avait assisté. Je leur disais la prise de Ségou et celle de Dienné, les victoires contre Samory et Babemba, le siège de Kong et la conquête de Tombouctou, leur rappelant le nom des noirs qui s'y étaient distingués et les récompenses qu'ils y avaient reçues. Ainsi, ils voyaient mieux que la France sait se souvenir de ceux de ses enfants qui ont combattu pour elle et que leur mémoire survit longtemps dans les récits des blancs.

D'autres fois, je leur racontais les actes de dévouement individuels à l'actif des Sénégalais. A Zinder même, sur l'emplacement où nous étions réunis, je pouvais leur rappeler la conduite héroïque de l'escorte soudanaise du capitaine Cazemajou, de ces seize tirailleurs (et de leurs femmes) qui avaient tenu en échec, durant de longues journées, l'armée du sultan assassin.

L'impression produite sur mon auditoire était profonde. Ils y retrouvaient cet esprit fait de courage et de suprême dévouement qu'ils avaient failli perdre dans des événements tragiques tout récents. Je savais que mes récits étaient ensuite commentés par nos gradés auprès de leurs hommes. Un jour vint où, en manière de péroraison, je sentis le moment venu de m'adresser plus directement à

leur conscience militaire et de leur montrer que, pour être dignes de tous leurs anciens, ils devaient eux aussi aller jusqu'au bout de leur sacrifice, et nous suivre partout où la France aurait besoin de nous. Suley Taraoré, au nom de ses camarades, m'affirma qu'ils y étaient prêts.

Cette propagande toute morale ne nous paraissait pas encore suffisante. Il fallait que nos soldats comprissent qu'à côté de nos nouvelles méthodes de discipline bienveillante mais ferme, nous ne nous laisserions jamais aller à la faiblesse.

J'ai raconté ailleurs dans quelles conditions nous fûmes amenés à traduire devant une cour martiale un de nos gradés qui, avant le départ de Pallier, avait eu l'audace criminelle d'aller avec quelques bandits de sa sorte « casser » un village inoffensif pour y « faire captifs ». Ce gradé fut condamné à être fusillé. Il montra d'ailleurs un courage remarquable devant la mort et dans le chant de guerre qu'il nous demanda de prononcer avant la décharge finale, à la mode Bambara, il n'hésita pas à dire ses remords et à avouer son crime.

La reconnaissance que j'avais faite au mois d'août précédent m'avait démontré que si nous voulions suivre les instructions du Gouvernement et éviter d'empiéter sur la zone d'influence anglaise, nous serions dans l'obligation d'alléger au maximum notre troupe et de lui donner une mobilité qu'elle était loin d'avoir. Il fut décidé en conséquence qu'aucune femme ne serait admise à faire partie du détachement que nous allions lancer vers le Tchad. D'autre part nous voulions profiter de la présence dans le Damerghou de très nombreux chamcaux pour monter tous nos hommes et alléger notre convoi.

La transformation de nos tirailleurs en méharistes se fit rapidement : selles et bâts furent très bien confectionnés par les artisans locaux et avant même la fin de septembre je pouvais dire à mon chef et ami qu'il pouvait

désormais donner le signal de la reprise de la marche vers le Tchad.

Notre résolution fut immédiatement prise. Afin de nous procurer une base d'opérations et d'ailleurs de garantir à la mission saharienne (dont nous étions toujours sans nouvelles) un centre de repos éventuel, nous décidâmes de laisser à Zinder une petite garnison de cent hommes sous les ordres du sergent Bouthel, dont nous avons pu apprécier les qualités de bon sens et de courage. Avec le reste, soit 170 hommes, nous partirions tous les deux vers l'Est. Qui pouvait affirmer que l'un de nous ne serait pas tué... et alors qui reprendrait les consignes?

Le 25 septembre, jour d'une fête musulmane, nous nous rendîmes, en grande pompe, chez le sultan pour lui signifier nos décisions et lui annoncer notre prochain départ fixé au 3 octobre. Le sultan nous reçut avec honneur et nous exprima toute sa reconnaissance envers la France. Joalland en profita pour régler avec lui toutes les conditions de notre protectorat, notamment durant notre absence. Il annonça d'ailleurs son retour à Zinder avant qu'une année soit écoulée.

Dès ce moment Joalland, reconnaissant des quelques services que j'avais rendus, me dit qu'il désirait que nos deux noms fussent désormais unis dans la suite de nos travaux.

La mission Joalland-Meynier était fondée.

CHAPITRE V

Le Tchad — Conquête du Kanem

Le 3 octobre 1899, à sept heures, notre petite colonne s'ébranlait vers l'Est, vers le lac Tchad. Joalland et moi, en contemplant notre troupe ordonnée et disciplinée, nous étions pleins de confiance dans le résultat.

Au lieu de la « harka » de naguère, comprenant, au milieu d'un carré plus ou moins bien formé de soldats, une foule de porteurs, de femmes, de prisonniers, marchant chacun suivant son pas ou sa fantaisie, en un désordre pittoresque, nous voyions défiler devant nous, en un rangement impeccable, une solide troupe guerrière, prête pour les longues marches aussi bien que pour le combat.

C'était, en tête d'une avant-garde de spahis réguliers, commandés par le maréchal des logis Suleyman Diallo qui, déjà, avait donné tant de preuves de son courage et de son bon esprit, une douzaine de cavaliers qui patrouillaient au loin, pour nous couvrir contre toute surprise. Venait ensuite un détachement de tirailleurs qui, avec Joalland, protégeait le mouvement de notre section d'artillerie portée par d'admirables mulets.

Le reste de l'infanterie suivait à quelque distance, sur deux longues files d'hommes montés à chameau, mais toujours prêts à sauter de leurs montures au premier signal. Des patrouilles de méharistes, choisis parmi les plus adroits de nos hommes, circulaient au loin sur les flancs, tandis

que notre petit convoi, munitions, vivres de réserve, troupeau de 50 têtes, suivait en bon ordre sous la conduite de caravaniers expérimentés.

En tout, nous disposions de 165 fusils, vingt sabres, un canon de 80 mm. Chaque homme avait avec lui 300 cartouches et deux outres d'une contenance d'environ 40 litres. Tel qu'il était, notre petit détachement représentait une force non négligeable, avec lequel nous étions certains de pouvoir faire de bon ouvrage et surtout de réaliser la consigne formelle du Gouvernement, d'atteindre le plus rapidement possible les rives du fameux lac.

En contraste avec notre colonne, marchait avec nous, dans les premiers jours, la petite armée du sultan de Zinder. Celui-ci avait trouvé expédient, en nous accompagnant sur le territoire de ses états, de se faire consacrer auprès de ses sujets par l'appui moral de notre autorité. Joalland s'était prêté à ce désir qui ne pouvait que favoriser notre politique, reposant surtout sur l'influence du nouveau souverain.

Le jour du départ venu, la colonne du sultan s'était ébranlée, à la suite de la nôtre, dans un certain ordre. En tête d'une nombreuse cavalerie, marchait l'orchestre royal dont les éclats de trompettes, le nasillement des reitās, le grondement des timbales, avaient une grandeur barbare.

Le sultan, empaqueté dans une douzaine de vêtements superposés qui attestaient sa gloire et sa richesse, suivait avec sa cour et ses ministres. Enfin la foule des cavaliers venait, groupée autour des étendards tout neufs du nouveau souverain : assemblages d'étoffes diverses de coton, de soie et de velours.

Mais cette ordonnance ne devait pas résister longtemps aux nécessités de la vie courante de ce millier d'hommes et de chevaux qui s'étaient bien gardés d'emporter avec eux le moindre approvisionnement. Bientôt les cavaliers se dispersèrent de toutes parts pour recueillir le nécessaire,

c'est-à-dire, à parler net, pour aller marauder dans la campagne.

Par contre le sultan avait envoyé au-devant de nous des émissaires chargés de préparer à l'avance tous les vivres convenables pour notre colonne, de sorte qu'à l'arrivée au cantonnement nous n'avions qu'à nous installer et à procéder aux distributions.

Parfois, lorsque l'étape était trop longue, nous nous arrêtions sur quelque hauteur dominante où nous installions notre carré. Le sultan, de son côté, indiquait vaguement à ses féaux, par le signe de son étendard, le centre de leur campement. Le soir nos deux campements accolés présentaient un spectacle vraiment pittoresque et coloré.

A cette époque de l'année (les pluies avaient totalement cessé) le ciel très pur scintillait d'innombrables étoiles, au milieu d'une obscurité profonde. Sur une hauteur située en face de celle que nous occupions, s'étagaient d'innombrables feux de bivouac de la cavalerie haoussa, piquant la nuit de tremblantes lueurs.

Tandis que, dans notre campement, après l'habituelle sonnerie de la retraite, avait cessé toute espèce de bruit, c'était de l'autre côté un brouhaha constant, des chants de guerre et parfois le grondement sourd des tam-tams scandant quelque danse guerrière.

Cependant notre marche parallèle avec l'armée du sultan ne pouvait continuer longtemps. Nous avons atteint la limite de ses états que nous n'avions aucune raison de lui faire dépasser — et, d'ailleurs, la présence à nos côtés de cette troupe désordonnée, et plus ou moins pillarde, n'était pas d'un bon exemple pour nos soldats que nous voulions disciplinés. Les réclamations des victimes des sofas d'Ahmadou affluaient et la plupart n'étaient que trop justifiées.

Joalland persuada notre protégé que sa gloire et sa magnificence avaient été suffisamment affirmées par cette tournée d'apparat et que le mieux à faire pour lui était de

rentrer dans sa capitale. Ahmadou se laissa facilement convaincre et borna désormais son assistance à faire, jusqu'au Tchad, précéder notre troupe par des cavaliers d'élite, chargés de prévenir les tribus de notre passage et de faire préparer les vivres nécessaires. Désormais nous allions continuer la marche dans les meilleures conditions d'ordre et de discipline, profitant de tous nos séjours pour perfectionner l'éducation militaire de notre troupe et la préparer au mieux à des épreuves que nous devinions sérieuses.



Dans cette première partie de notre route, nous étions restés constamment en une région relativement riche, trouvant partout, pour nos hommes et nos animaux, eau, vivres et couvert. Les mares persistantes que les pluies d'hiver avaient alimentées nous offraient l'abri des galeries forestières qui les recouvraient. Les magasins des villages regorgeaient de grains, de mil, de maïs, de petits haricots du pays. Bœufs, moutons, poulets, pintades étaient en abondance, toutes conditions excellentes pour maintenir intact le moral de nos hommes.

Le Damergou était borné vers l'Est par un alignement rocheux que j'avais précédemment recoupé à Wouschek et que nous retrouvions au village de Gouré. Les flancs de la montagne étaient couverts de villages et de riches cultures. Au delà s'étendait un vaste plateau plus aride et nous dûmes y faire d'assez longues étapes pour y trouver des points d'eau convenables.

A Dagana, importante bourgade, les chefs des principaux villages qui, au mois d'août, étaient venus à Wouschek m'apporter leur soumission, vinrent saluer Joalland

et mirent à sa disposition les guides qui nous conduiraient jusqu'au Tchad. Ainsi notre politique bienveillante et respectueuse des mœurs et des chefs locaux continuait de porter ses fruits. Sur les 525 kilomètres de notre parcours jusqu'au Tchad, nous ne devions pas tirer un seul coup de feu. Quel contraste avec les étapes sanglantes de la précédente mission Afrique Centrale!

C'est à Gouré, alors que nous nous trouvions au milieu d'une magnifique palmeraie dont les arbres puisent l'eau dans des sources souterraines qui dévalent le rebord oriental des monts, que nous reçûmes enfin les premières nouvelles authentiques de la mission Foureau-Lamy. Le courrier rapide qui nous les apportait avait franchi en moins de quarante-huit heures les 170 kilomètres qui nous séparaient de Zinder.

Le commandant Lamy nous informait que sa mission se trouvait à Agadès, dépourvue de tout et surtout de moyens de transport et qu'elle arriverait probablement en novembre à Zinder où il comptait nous retrouver. Or une dépêche du Gouvernement (je l'ai déjà dit), dernière reçue en date par le colonel Klobb, indiquait que la jonction avec la mission Foureau-Lamy, tout en étant désirable, « *n'était pas le principal objectif* de notre mission. Il y avait par contre *un intérêt national* à parvenir le plus tôt possible sur les rives du Tchad, pour y prendre possession au nom de la France des rives Nord et Est du lac. »

Aucune hésitation n'était possible dans ces conditions sur la conduite à tenir. Nous devions bientôt nous convaincre d'ailleurs que ces recommandations étaient sages. En conséquence, Joalland, après avoir pris toutes dispositions pour que la mission saharienne trouvât à Agadès même et à son arrivée à Zinder tout ce dont elle pourrait avoir besoin pour la suite de sa marche, décida de continuer. Décision opportune et raisonnable, dont le commandant Lamy crut, plus tard, devoir nous tenir rigueur pour

des raisons dont je ne veux pas croire qu'elles furent étroitement personnelles.

Dans les faits, notre arrivée sur le Tchad, en avant-garde, allait nous permettre de préparer l'entrée en ligne des deux autres missions qui avaient le lac Tchad pour objectif, d'assurer leur liaison effective et surtout d'empêcher une puissance étrangère, par la personne interposée de la secte des Senoussi, de s'installer sur le lac et de trancher, dans leur germe, tous nos projets de Bloc africain français.



A partir de Gouré, nous allions entrer dans une nouvelle contrée de plus en plus pauvre et où toute végétation allait progressivement disparaître. D'abord ç'avait été une succession de dunes de sable, qui coupaient notre route par vagues perpendiculaires orientées du Nord vers le Sud, par suite de l'existence de vents d'Est dominants.

Dans quelques replis du sol se cachaient de petits centres de culture qui, à la faveur de quelques rares pluies, parvenaient à faire pousser quelques maigres récoltes de mil. Les paysans devaient chaque année changer de terrains, sans cela trop appauvris et peu à peu le sable stérile envahissait le sol, menacé de devenir un désert absolu. C'est à partir de ce moment que notre organisation nouvelle démontra tous ses avantages. Les étapes les plus longues n'étaient plus pour nos troupes ces dangereux obstacles qui, dès le début, avaient failli compromettre la marche de la mission Afrique Centrale. La dernière, celle qui se trouvait entre les puits de Mihr et le Tchad, longue de plus de 120 kilomètres dont nous nous étions fait à l'avance une idée terrible, fut franchie sans le moindre incident, malgré



Le Capitaine Joalland

la chaleur très élevée de la saison (de 45 à 50 degrés dans le jour). Nos approvisionnements en eau suffirent largement à nos besoins, d'autant plus que nos dernières marches eurent lieu exclusivement de nuit, le jour étant consacré au repos. Par mesure de précaution, nous avons distribué à nos hommes quelques noix de kola fraîches, apportées de Zinder, ce qui leur permit de passer sans sommeil les deux dernières étapes avant le Tchad.

Le 23 octobre fut pour nous une belle journée à laquelle nous avions rêvé depuis bien longtemps. A sept heures du matin, au terme de l'étape, nous arrivions en effet au village de Wudi, tout à proximité du lac Tchad. Les eaux libres n'étaient pas visibles de ce point et il fallut à Joalland faire encore deux ou trois kilomètres pour atteindre un point où, au milieu de massifs de roseaux, on lui montra une coulée d'eau qui, lui dit-on, était une avancée du lac. Nous avons imaginé toute autre chose : une vaste nappe d'eau s'étendant à perte de vue, au lieu de ce ruisseau insignifiant. Ce n'est que quelques jours plus tard, à Nguigmi, que nous devions avoir ce spectacle.

Après ces deux longues nuits sans sommeil, qu'il était agréable enfin de pouvoir reposer à côté de larges provisions d'eau... du Tchad! Trop de sécurité, hélas! Vers cinq heures on venait nous avertir que notre troupeau de bœufs avait été, durant cette bienheureuse sieste, enlevé par un parti de cavaliers. Les traces des chevaux, après s'être dirigées au Nord, avaient brusquement obliqué droit au Sud. N'étaient-ce pas des partisans envoyés par ce sultan Rabah, dont, depuis Zinder, on nous parlait comme d'un chef de guerre entreprenant et audacieux?

La vengeance est assure-t-on un plat qui se mange froid.

Dès le surlendemain, nous repartions vers le Nord, le long de la barrière de roseaux qui figurait pour nous le lac et nous arrivions à Nguigmi; en grimpant sur un petit massif de dunes voisin du village, nous pouvions contem-

plier les eaux libres du Tchad, magnifique étendue d'eau, à ce moment légèrement ondulée par la brise venue de l'Est. De petites îles, tout encerclées de papyrus géants, étaient visibles à l'horizon, séjour des pirates Bouddoumas, dont Nachtigall et, avant lui, Barth, avaient décrit les mœurs et le genre de vie à demi-aquatique.

Les renseignements que nous avons recueillis à l'arrivée nous donnaient à penser qu'avant de pénétrer dans le Kanem, sur la rive orientale du lac, nous aurions à traverser une région déserte et abandonnée. Il nous fallait donc nous constituer une petite réserve de grains avant de continuer notre route.

Cependant nous n'avions eu garde d'oublier nos voleurs sous peine de nous voir exposés à de nouvelles mésaventures. Une petite enquête (facile à faire en un pays où les nouvelles se transmettent par un merveilleux télégraphe) nous avait appris que les gens de Yô, premier village dépendant de Rabah, sultan du Bornou, placés par lui en grande garde de ce côté, étaient les auteurs responsables de ce vol. Le 29 octobre, alors que nos voleurs nous croyaient repartis définitivement vers le Nord, nous faisons partir de Nguigmi une petite reconnaissance montée, sous les ordres de notre sergent Suley Taraoré, tout à fait qualifié pour ce genre d'opérations punitives. Le lendemain, au moment où il arrivait devant le village, situé à 60 kilomètres dans le Sud, il se trouvait arrêté par un large bras de la rivière Komadougou, infranchissable à gué.

Sans hésiter, notre brave compagnon lançait hommes et montures à la nage, parvenait dans le village, évacué en hâte par ses habitants terrorisés et il se mettait aussitôt en devoir de rassembler une importante quantité de grains. Il razziait également le troupeau du village, une cinquantaine de bœufs de très belle race et, sans s'attarder dans ce lieu malsain, il repartait triomphant, ramenant avec lui des approvisionnements suffisants pour plusieurs jours. Il avait également trouvé dans le magasin d'un riche négo-

ciant bornouan trois admirables pointes d'ivoire vert, dont le commerce était à ce moment prospère.

Dès lors nous pouvions repartir vers le Nord-Est, assurés, grâce à ce supplément et à la chasse, de ne point manquer de vivres, ce que nous fîmes, non sans avoir signé avec le chef de Nguigni un traité le plaçant sous la protection de la France.



Un pays extraordinaire, en vérité, que cette région Nord du Tchad! On sait que le lac est formé par les eaux du fleuve Chari qui, provenant des régions équatoriales et ne trouvant aucune issue vers la mer, s'épandent largement dans les plaines sablonneuses du Sahara méridional. Leur travail de pénétration se fait par de nombreux bras qui s'enfoncent loin dans les terres où ils créent parfois, par un phénomène d'infiltration, des mares plus ou moins temporaires. Celles-ci, pompant dans le sol les sels qui y sont en dépôt, deviennent par évaporation de véritables mines de natron, source d'un commerce assez important.

Les déplacements du Tchad à travers les années mériteraient une étude approfondie, qui, à ma connaissance, n'a jamais encore été faite. Et pourtant! Comment n'être pas frappé de leur analogie avec ceux qui, dans la suite des siècles, ont fait du Niger, jadis affluent, lui aussi, d'un grand bassin intérieur saharien, un véritable fleuve, se recourbant vers le golfe de Guinée, par suite de l'attraction exercée sur lui par le cours d'une autre rivière se dirigeant, elle, vers la mer? La Bénoué n'est-elle pas destinée dans l'avenir à jouer un rôle analogue envers les eaux du Chari, auxquelles les marais du Toubouri la relie? Mais ceci est une autre histoire.

Nous étions entrés, à partir de Nguigmi, dans une contrée qui, à défaut d'humains, chassés sans doute par un état d'insécurité chronique, contenait des quantités inouïes de gibiers de toutes sortes. Devant nous, nous voyons défilier, en véritables escadrons, des hardes de gazelles, d'antilopes qui paraissaient ignorer le danger des armes modernes. Mais nous rencontrions aussi d'autres bêtes plus rares : hippopotames et caïmans sur les bords du lac, rhinocéros à deux cornes dans les terres et parfois girafes, venues à l'abreuvoir. J'ai raconté dans un autre livre quelques-uns de nos exploits cynégétiques. Malgré nos autres soucis, nous réussîmes, Joalland et moi, à abattre chacun un magnifique rhinocéros. Il s'en fallut de peu que mon camarade pût capturer un petit rhinocéros, qui, séparé de sa mère, avait voulu le charger.

Si le pays paraissait inhabité, nous avions toute raison de penser qu'il y existait cependant certaines présences pour le moins inamicales. Au cours d'une reconnaissance faite avec quelques cavaliers, nous avons aperçu des groupes de mystérieux cavaliers qui nous précédaient ou nous suivaient de loin. Nous relevions des traces fraîches et, d'autre part, la nuit, des feux dans le lointain s'allumaient sur les dunes, comme pour signaler notre approche. Tout nous invitait donc à la plus grande prudence, d'autant plus que nous ignorions tout de la situation politique, d'ailleurs fort trouble de la région.

En fait (nous ne le sûmes que peu à peu et par renseignements fragmentaires) la contrée qui marquait la pointe du lac vers le Nord orientée vers Bilma et la route des grandes caravanes venues de Ghat et de Ghadamès se trouvait dès ce moment dans le plus fâcheux état d'anarchie. Les Tebbous du Tibbesti venaient l'hiver y faire paître leurs chameaux et leur faire faire des cures d'eau natronnée. Entre temps ils ne se privaient point de piller les caravanes descendues du Nord. C'étaient de solides guerriers taillés

sur le modèle touareg; leur armement rudimentaire, arcs, lances, sabres, les rendait pour nous peu redoutables.

D'un autre côté, les Arabes Oulad Sliman, chassés depuis plus d'un demi-siècle du Sud Tripolitain, étaient venus installer leurs campements à proximité du Tchad. Divisés en deux fractions rivales, commandées respectivement par le Cheikh Raous et le Cheikh Eddin, ils étaient en principe hostiles aux Européens.

Enfin, les dominant tous plus ou moins, commençaient d'arriver en lisière du Soudan, dans les pays de Borkou et de l'Ennedi, les « khouans » de l'ordre des Scnoussya, qui, bien armés et encadrés, soutenus par un fanatisme féroce, eussent pu nous opposer une sérieuse résistance. Fort heureusement, ils n'avaient pas eu le temps encore de s'organiser et nous ne fîmes qu'entrevoir leurs cohortes de cavaliers qui, jamais, ne se risquèrent à nous affronter directement. On peut supposer que, plus ou moins inféodés aux autorités turques de Libye, dont ils refusaient d'ailleurs de se reconnaître les vassaux, ils représentaient ces mystérieux X... dont la venue sur le Tchad était objet d'appréhension pour notre gouvernement.

Le 7 novembre, nous quittions les rives du Tchad pour nous enfoncer dans le Kanem, seule région où fussent signalés des villages de sédentaires. En fait, et pour ajouter à la confusion des intérêts et des races existant en ce malheureux pays, le Kanem, qui, au XVIII^e siècle, avait connu une ère de grande prospérité sous des souverains illustres et qui était peuplé d'une race intelligente, courageuse et travailleuse, était passé depuis près d'un siècle sous le commandement de l'état voisin du Onadaï. Suzeraineté toute nominale qui ne pouvait assurer la protection des sédentaires contre les Nomades.

Enfin, un ennemi plus redoutable encore s'était révélé depuis une dizaine d'années dans la région du Bornou. L'aventurier Rabah, venu du Soudan égyptien avec une bande de guerriers entraînés, s'était emparé de l'antique

royaume de Bornou, avait détruit la capitale, Koukoua, dont Barth, en 1853, avait pu encore admirer la richesse, et avait choisi pour résidence la ville de Dikoa, à quelques 80 kilomètres au Sud du Tchad. De là, il s'était porté à l'attaque du royaume de Baguirmi qu'il avait dévasté, annonçant déjà sa prochaine venue aux populations riveraines du Tchad.

C'était au milieu de cet « imbroglio » que nous allions tomber et manœuvrer. Manœuvre d'autant plus difficile que, sauf quelques vagues renseignements, rapportés par M. E. Gentil de sa belle exploration de 1898, nous ne savions rien de précis sur toutes ces populations bigarrées.

Pour commencer, nous désirions entrer le plus vite possible en rapports avec les autochtones.

Or les premiers hommes que nous rencontrâmes au hasard d'une reconnaissance furent des nomades tebbous. A proximité de leur village de Rig-Rig, une forte troupe de ces gens qui se déplaçait vers l'Ouest tomba, par aventure, sur une petite reconnaissance que nous avions envoyée sur des traces fraîches. Sans hésiter les Toubous attaquèrent notre troupe à coups de lances et de flèches empoisonnées; dans un combat, presque corps à corps, ils nous tuèrent un soldat et en blessèrent plusieurs autres.

Nous pûmes nous rendre compte des effets du poison qu'ils emploient. Un de nos spahis, atteint d'une piqûre presque invisible à la jambe, mourut en quelques instants. Un autre, blessé au poignet, eut sa main gauche immédiatement gangrenée. Quelques jours après elle tombait à moitié d'elle-même et l'infection s'arrêta là. L'état comateux où demeurent plongés, quelques jours durant, les blessés, est très curieux à constater, même pour des lésions insignifiantes.

Après cette rencontre, les Tebbous évacuèrent leur village et ne cherchèrent plus qu'à nous éviter. Aussi, quelques jours durant, ne disposant d'aucun guide, fixés seulement sur notre position par des observations astrono-

miques de Joalland, nous pûmes errer dans le Nord-Est du lac sans rencontrer âme qui vive. Trois prisonniers tebbous que nous avons faits se refusaient obstinément à nous fournir le moindre renseignement sur l'emplacement des villages. Cependant nos provisions de grains diminuaient et nous étions menacés de famine. Il fallait, à tout prix, trouver les villages que nos cartes signalaient.

Nous résolûmes d'installer auprès d'un point d'eau un campement provisoire et de rayonner de là dans tous les sens pour tenter de trouver ces mystérieux villages de Mao, de N'gouri, que la bonne carte de Lannoy de Bissy signalait dans nos parages.

Une première pointe, faite par Joalland dans le Nord, n'avait donné aucun résultat. Il n'avait rencontré que quelques campements et des villages de culture évacués. Il décida de m'envoyer à mon tour à la recherche de ces introuvables sédentaires.

Cette fois, je me dirigeai droit vers l'Est, avec une douzaine de cavaliers et vingt tirailleurs. J'avais résolu de suivre jusqu'au bout toute trace fraîche que je rencontrerais.

Vers huit heures, voici que je rencontre un sentier visiblement très fréquenté et surtout... un épi de mil fraîchement coupé! Aucune trouvaille ne pouvait davantage m'enchanter. Excellent indice! Sans hésitation, je prends le contrepied des traces fraîches d'hommes et de bœufs qui étaient imprimées sur le sol argileux. Peu après j'apercevais trois hommes qui, à ma vue, se sauvaient en courant vers un petit bois voisin. Un petit temps de galop. Un des hommes s'arrête et nous envoie une flèche sans résultat. Puis brusquement plus personne. Les hommes se sont jetés à plat ventre dans un massif d'herbes épaisses et vertes et ce sera tout un travail de les repêcher dans cette cachette improvisée. Enfin mes spahis m'amènent trois grands diables dégingandés, tout honteux de s'être laissés prendre et je puis avoir aussitôt tous renseignements que je désirais.

Les prisonniers m'indiquèrent que de grands villages, peuplés de Kanouris, étaient tout à proximité et notamment dans le grand centre de Debenenki, où se tenait un grand marché ce jour-là. Aussitôt, je décidai de me porter sur ce village et d'y arriver sans prévenir personne, de façon à ne pas le trouver évacué... comme toujours.

Je formai donc ma petite troupe, en désordre apparent, plus ou moins groupée autour des chameaux que j'avais emmenés. On eût dit une paisible caravane de marchands se rendant au marché. De fait, nous passâmes inaperçus au milieu de champs de mil que les cultivateurs continuaient de soigner sans s'occuper de notre présence.

Peu à peu, les cases de paille se multipliaient dans la campagne ainsi que les petits villages de culture. Il devenait difficile de dissimuler plus longtemps notre présence. Justement un cavalier kanembou à notre vue venait de se sauver et le spahi de pointe avait eu la maladresse de tirer sur lui un coup de carabine. Dès lors, notre présence allait être certainement signalée et tout m'engageait (et surtout la réputation guerrière des Kanembous) à prendre de sérieuses précautions.

Sans retard, je gagnai un petit village tout proche, d'où je pourrai avoir des vues étendues et un bon champ de tir et j'attendis, me bornant à recommander à mes hommes de se restaurer sérieusement avec les ressources trouvées sur place (moutons, poulets, pintades) et à donner à nos animaux une bonne ration de mil dont ils étaient depuis si longtemps privés.

Une heure avait passé, sans incident. Maintenant j'apercevais sur la large piste qui menait à Debenenki une foule de cavaliers et de fantassins, qui, à grand bruit, semblait vouloir se ruer sur nous. Bientôt, une forte troupe de cavaliers débouchait à bonne portée; des fantassins surgissant derrière eux semblaient vouloir dessiner autour de mes *trente hommes* un large mouvement enveloppant. Toute

cette horde poussait des cris affreux, que soulignaient les grondements des tam-tams de guerre.

Allais-je courir l'aventure et montrer à ces gens la puissance des armes dont je disposai? Je résistai à la tentation et je résolus de tenter de les amener à composition.

Très calmement, à pied, je sortis du village, en direction des cavaliers qui s'étaient encore rapprochés et, accompagné de mon seul interprète, je criai : « Lafia! Lafia! » (La paix! La paix!)

Deux cavaliers, qui, à en juger par leurs montures splendides, devaient être des chefs, se détachèrent et s'avancèrent. Je les invitai à s'asseoir auprès de moi pour causer. Par une merveilleuse rencontre du sort, mon interlocuteur se trouvait être le descendant légitime des anciens rois du pays, Halifa Djerab.

Halifa était un grand et beau garçon à la figure intelligente éclairée par de très beaux yeux. Physionomie des plus sympathiques. Je n'eus aucune peine à le convaincre de l'intérêt majeur qu'il aurait à devenir notre allié, lui représentant que *l'armée* qui me suivait de près, avec ses fusils et ses canons, n'aurait aucune peine à disperser ses guerriers et qu'au contraire il trouverait en elle un puissant appui contre tous les ennemis et rivaux dont je le savais entouré.

Il comprit très vite et, en gage de soumission, il m'apportait, deux heures plus tard neuf superbes chevaux qui venaient à point pour remonter nos cavaliers.

Le soir même j'apportais la bonne nouvelle à Joalland, qui, de son côté, avait pris contact avec d'autres sujets de Halifa Djerab.

Joalland entama dès le lendemain de très habiles négociations avec ce chef. Il sut le convaincre de l'intérêt majeur qu'il aurait à accepter notre protection. Un traité en bonne et due forme fut alors signé, établissant notre protectorat sur le Kanem, nonobstant la suzeraineté du sultan du Qua-

daï et les prétentions des autres chefs empressés à exploiter les sédentaires, Arabes et autres.

Les instructions du Gouvernement destinées à affirmer nos droits sur la région du Tchaï et à permettre la réunion en un seul bloc de nos possessions africaines étaient désormais réalisées, *en droit*. Aucun rival ne pouvait plus opposer à notre *prise de possession de fait* des prétentions sérieuses.

Il était cependant nécessaire d'asseoir définitivement notre autorité sur un pays dont chaque village avait la prétention de conserver son indépendance. Le chef du village de N'gouri, auquel nous avions fait faire des ouvertures de paix, ne voulut pas consentir à entendre nos propositions. Tout porte à croire qu'inféodé dès ce moment au parti des marabouts senoussistes il voulait tenter sa chance contre nous.

Le 22 novembre, nous nous dirigeâmes sur son village, décidés jusqu'au bout à tenter de l'amener pacifiquement à nous. Le chef ne l'entendait pas ainsi et à mi-route nous aperçûmes les troupes qu'il avait réunies contre nous.

À près d'un kilomètre nous apercevions un millier d'hommes de pied, armés d'arcs, de flèches et de lances, couverts par de grands boucliers, qui se portaient à notre rencontre en grand tumulte. Il s'agissait de frapper un grand coup sur leur imagination, sans leur faire trop de mal. Joalland mit en batterie son petit canon de 80 mm. et ouvrit le feu avec des obus à balles. On distinguait sur le sable de la vaste plaine qui nous servait de champ de bataille les points d'arrivée des projectiles autour desquels se créaient aussitôt de grands vides. Quelques feux de salve bien dirigés complétèrent cette démonstration devant laquelle le courage de nos agresseurs ne tint pas longtemps. En un instant le terrain fut dégagé et nous distinguions sur les dunes prochaines les hordes désordonnées de l'ennemi en fuite.

Dès le début du combat nous avons aperçu des groupes

nombreux de cavaliers qui paraissaient se réunir pour une charge générale. Dans un de ces escadrons mieux groupé nous distinguions un grand étendard de couleur claire. C'était, nous dira-t-on plus tard, le drapeau que le Mahdi es-Senoussi avait envoyé à ses fidèles pour soutenir leur foi. Mais devant le peu de succès de leurs alliés noirs, les Arabes renoncèrent pour cette fois à s'attaquer à nous, remettant à plus tard leurs hostilités.

Un seul d'entre eux, dans un accès de fanatisme furieux, devait une heure plus tard se précipiter sur la petite escorte que j'avais conservée avec moi pour installer notre cantonnement à N'gouri. Ce cavalier lancé dans un galop fou, en récitant son acte de foi musulman : « Allah est seul grand et Mahomet est son prophète ! » vint se faire fusiller au milieu du village.

Pendant ce temps, Joalland, à la tête des spahis, s'était lancé à la poursuite des fuyards sans que les Arabes aient osé l'attaquer. Il rentrait bientôt au camp avec de nombreux prisonniers qui lui servirent plus tard de gage dans ses négociations avec les gens du village, dont le chef, Kachella Bagara, s'était sauvé auprès des Oulad Sliman.

**

Maintenant que la région du Tchad était encerclée entièrement par des traités réguliers la rattachant à la France, nous pouvions songer aux autres objectifs que les instructions gouvernementales avaient assignés à la mission Afrique Centrale. Il s'agissait dès lors de prendre contact avec les deux autres missions qui devaient (si possible) converger avec la nôtre, et, pour commencer, de préparer leur entrée en action, puisqu'aussi bien aucune des deux n'était encore arrivée.

De la mission saharienne nous étions désormais assurés qu'elle atteindrait, sans difficultés nouvelles, la région de Zinder où elle trouverait le détachement Bouthel sérieusement installé. Il ne lui resterait plus ensuite qu'à marcher facilement sur la route que nous lui avions ouverte et à venir se joindre à nous.

Par contre aucune nouvelle de la mission Gentil ne nous était encore parvenue, alors que nos directives nous prescrivaient, dès l'arrivée sur le Tchad, de nous mettre à la disposition du nouveau Commissaire du Gouvernement dans le Centre Africain, M. E. Gentil, et de prendre ses instructions pour la suite de notre action. Sans doute, nous avions recueilli quelques vagues rumeurs concernant son arrivée sur le Haut-Chari, mais nul n'avait pu nous affirmer dans quelles conditions il s'y était installé.

Au dire de certains informateurs, M. Gentil s'était heurté, loin dans le Sud, à toute l'armée du sultan Rabah, mais tandis que les uns assuraient qu'il avait remporté une complète victoire, les autres affirmaient par contre qu'il avait dû se replier, après de très violents combats, jusque sur sa base de l'Oubangui.

Un jour enfin (c'était exactement le 27 novembre), notre ami Halifa Djerab vint nous informer qu'au dire de voyageurs récemment arrivés de Goulfei, la mission du Chari, après une victoire décisive, descendait le fleuve vers le Nord. Quelques-uns affirmaient même (ô miracles de l'imagination!) avoir entendu le bruit des machines du « bapour », le *Léon Blot*, à proximité de la ville de Goulfei!

Très heureux de ces nouvelles, nous partîmes le 29 novembre vers le Sud, non sans laisser auprès du nouveau sultan, Halifa Djerab, un petit poste de 60 hommes, commandé par notre indispensable sergent Suley Taraoré.

Pour parvenir à Goulfei, nous dûmes passer par la région du Bahr el Ghazal (le fleuve des gazelles), curieux vestige d'un grand fleuve fossile, dont on n'a pu affirmer jusqu'ici s'il était un affluent du Tchad, venu des massifs

dépendant du Tibbesti ou bien un effluent du Chari, qui, jadis, conduisit les eaux de ce fleuve jusque dans les plaines de l'Eguei ou du Bodelé, dont le niveau serait inférieur à celui du lac.

Dans la région d'Assala, nouvelle race, nouvelle langue. Le pays est habité par des « Chouas », résultant de lointains métissages entre des tribus arabes venues de l'Est et de Kanouris autochtones, individus de peau foncée mais de traits arabes parmi lesquels de très jolis types de femme.

Ici nous sommes accueillis comme des sauveurs. Notre réputation de conquérants pacifiques nous a précédés et les chefs viennent d'eux-mêmes nous apporter leur soumission en même temps qu'ils sollicitent notre protection contre les pillages auxquels les soumettent alternativement les sofas du sultan du Ouadaï et les cavaliers de Rabah, tyran du Bornou. A tous, Joalland promet la protection de la France.

Le cheikh Obry, important chef d'une tribu de « Kottokos » (encore une autre race), nous a expédié une petite délégation pour nous offrir sa soumission. Pour se soustraire aux exactions de Rabah, ce dernier n'a trouvé d'autre moyen que de se réfugier avec tous ses hommes dans les îles du Tchad. Nous lui remettons un pavillon français, dont il aura à se servir plus tard, lorsque, en personne, il viendra confirmer sa demande de soumission.

A Assala nouvelle sensationnelle. Les Bouddoumas, habitant les îles du Tchad, ont fait savoir que des « Blancs », montés sur des bateaux, sont entrés dans les eaux du Tchad, sur la rive occidentale du lac. Que penser de tout ceci? Serait-ce Gentil, parvenu sur le lac, sans dire gare? Serait-ce la mission saharienne?

Bref, pour en avoir le cœur net, nous descendons sur les rives du lac (d'ailleurs aussi peu marquées et aussi incertaines que vers l'Ouest); pendant plusieurs jours nous ferons chaque soir d'immenses feux de joie et nous tirerons

des coups de canon à poudre pour signaler notre présence. Tout ceci, fumée, légende, imaginations bientôt dissipées!

Il faut décidément y aller voir et, pour commencer, se rendre à Goulfeï, ville des rives du Chari la plus rapprochée d'Assala. Pour y parvenir, nous aurons à traverser une région déserte ou plutôt désertée, à travers des terrains argileux qui témoignent d'extensions antérieures du grand lac. En approchant du Chari nous trouverons tout un chaquet de villages de cultures, disséminés dans la forêt d'épineux qui, de loin, borde le Chari. Le 9 décembre au soir, Goulfeï est atteint, ou plutôt le point de la rive droite du Chari situé en face de cette ville.

C'est par un clair de lune éblouissant que nous avons la première vision fantastique de la ville. Les eaux du Chari, tout argentées cette nuit, par la lune, baignent en face de nous une petite falaise, en haut de laquelle — ligne incertaine baignée d'une clarté bleuâtre — paraissent les remparts de la cité endormie. Un grand fleuve comme le Niger, un village fortifié comme ceux du Soudan. Nos hommes sont enthousiasmés après les durs parcours qu'ils viennent de faire en contrée semi-désertique, à peine semée de villages de paille.

Le lendemain, l'illusion ne cesse pas. Les chefs du village, en costumes somptueux, viennent saluer Joalland et lui apporter des vivres pour la colonne. C'est en même temps un afflux de marchands empressés à vendre leurs étoffes, de femmes accourues pour offrir quelques vivres... et bien autre chose avec. Le camp est dans la joie!

Cependant Joalland s'occupe de recueillir quelques renseignements sur une situation qui, pour nous, est absolument nouvelle. Nous savons bien que la contrée du Bornou située sur l'autre rive du Chari est placée sous le commandement d'un sultan nommé Rabah. Mais qu'est cet homme dont certains articles de revue (*L'Afrique Française* par exemple) ont détaillé la force de ses troupes et ses méthodes

tyranniques de dévastation raisonnées, mais dont d'autres ont assuré que c'était un principicule sans importance?

Nos conversations avec les notables de Goulfei ne nous apprennent rien de nouveau. Ils se tiennent sur une réserve extraordinaire, ne pouvant nous indiquer ni la résidence actuelle de leur sultan, ni l'importance des combats qu'il aurait eu à livrer dans le Sud aux Français. A en croire un de nos informateurs, Halifa Diagara, fils d'un ancien chef de Goulfei chassé par Rabah, le chef actuel du Goulfei serait un des féaux les plus fidèles de Rabah et nous devrions nous méfier de toutes ses affirmations. Mais lui-même n'est-il pas trop intéressé dans la question pour dire toute la vérité?

Le chef de Goulfei nous invite à venir chez lui, accompagnés seulement de quelques hommes. Nous acceptons pour le 12 décembre dans la matinée.

Et alors se produit un phénomène bizarre et que je n'ai pas cherché à approfondir. Le matin même où nous devons nous rendre à Goulfei, un moment avant le réveil, j'entends distinctement une voix forte qui me crie : « N'allez pas à Goulfei ! » Imagination? Suite de réflexions poursuivies durant la nuit dans mon inconscient? Je ne saurais dire, mais lorsque je raconte mon rêve à mon chef et ami, sans doute a-t-il lui-même réfléchi à l'imprudence d'accepter l'invitation, car il décommande aussitôt notre visite sous un prétexte quelconque.

Et, circonstance singulière, le chef aussitôt prévenu s'empresse de quitter son village avec tous ses notables, témoignage assez troublant de certaines arrière-pensées de sa part.

Notre enquête, poursuivie durant quelques jours, ne donne aucun résultat déterminant. Chaque jour les nouvelles les plus contradictoires nous parviennent sur les faits et actes de Rabah. Il en ressort cependant que le sultan s'est portée depuis plusieurs mois déjà sur le Haut-Chari pour y attaquer les troupes françaises qui s'y trouvent.

mais là cesse toute certitude. A-t-il été victorieux et les hommes de Gentil auraient-ils été repoussés vers leurs bases? A-t-il été au contraire battu et remonterait-il en hâte vers le Nord comme d'autres l'assurent? Nos informateurs affirment seulement que M. « Tienti » se trouve encore loin dans le Sud, mais que Rabah se rapproche. De toutes façons, nous ne pouvons prétendre avec notre centaine d'hommes régler à nous seuls une affaire qui peut être fort dangereuse. Nous décidons en conséquence de nous replier sur le Kanem pour y rallier les soixante hommes que nous y avons laissés et achever notre travail d'appropriation des tribus du Kanem. Nous nous contenterons pour cette fois d'envoyer par le fleuve un courrier rapide au Commissaire du Gouvernement pour lui faire connaître notre arrivée sur le Tchad et nous mettre à ses ordres.

Un de nos meilleurs gradés, Abdoul Sall, intelligent et courageux, fut choisi pour cette délicate mission. Il avait avec lui cinq tirailleurs montés sur une petite pirogue du pays. « L'odyssée de ce petit groupe, raconte Joalland dans son livre *Le drame de Dankori*, dépasse toute imagination et mérite l'admiration.

« Quand le 21 décembre, à Dagana, Abdoul Sall vint me rejoindre sans avoir pu passer, il m'apprit que, parti le 13, il avait été attaqué le jour même à Mara par soixante sofas de Rabah. Avec ses cinq hommes il les mettait en déroute, en tuait quinze et restait maître de la place. »

« Le quatrième jour, à sept heures du matin, il était attaqué par quatre pirogues montées par l'avant-garde de Rabah remontant vers le Nord. En quelques minutes, il faisait route libre. Deux heures après, il rencontrait dix autres embarcations chargées de sofas. Cette fois encore il put mettre l'ennemi en déroute, mais un blessé fait prisonnier lui apprit que l'armée de Rabah se trouvait en route pour Dikoa, moitié sur le fleuve, en pirogues, moitié par terre sur la rive gauche. Considérant à juste titre qu'il ne pourrait passer, il était venu me rejoindre! »

Il fallait à tout prix établir la liaison avec la mission Gentil sur le compte de laquelle nous n'étions pas sans inquiétude. Les ordres du Gouvernement étaient formels. Arrivés sur le Tchad, nous devions prendre les instructions de M. Gentil et nous mettre à sa disposition. Joalland décida de m'envoyer porter un courrier à M. Gentil.

CHAPITRE VI

A la recherche de la Mission Gentil Un Raid au Chari

Au moment où le capitaine Joalland décida de m'envoyer sur le Haut-Chari pour tenter d'y faire notre liaison avec la mission Gentil que de très vagues renseignements signalaient dans cette région, quelle était, en fait, la situation de cette vaillante cohorte que M. E. Gentil avait mission de conduire jusque sur les bords du lac Tchad?

Savorgnan de Brazza avait créé la colonie du Congo français dont il avait été nommé Commissaire général. A son école s'était formée une élite d'explorateurs hardis, passionnés de découvertes, parmi lesquels Paul Crampel avait fait figure d'apôtre et de prophète et Maistre de précurseur sur le Haut-Chari. Parmi tous ces hommes, Emile Gentil, ancien officier de marine, s'était distingué par son audace réfléchie et ses dons de diplomate avisé. Au cours d'une campagne d'exploration particulièrement hardie il avait réussi, le premier, à amener les couleurs françaises jusque sur les eaux libres du Tchad, le 1^{er} novembre 1897, à bord de son petit vapeur, le *Léon Blot*.

M. E. Gentil avait profité des eaux particulièrement hautes, cette année-là, pour aller prendre contact avec le sultan de Baguirmi, Gaourang, dans sa capitale Massenya, située sur une des dérivations du Chari, le Bahr Erguig. De cette entrevue résulta la signature d'un traité de protec-

lorat qui plaçait les états du sultan sous notre protection.

A ce moment le Baguirmi, très vieil état centralisé, se trouvait menacé par le voisinage du sultan Rabah, qui, venu du Soudan Egyptien, ne cachait pas son intention de soumettre à son autorité tous les pays de l'Afrique centrale. Lors de son retour en France, M. Gentil ramena avec lui un ambassadeur de Gaourang et un autre du sultan senoussi d'El Kouti que l'on soupçonnait fort d'avoir été l'un des meurtriers de Paul Crampel.

En cours de voyage, l'explorateur avait eu l'occasion de prendre contact avec les états de Rabah, contact rien moins que pacifique, puisque son bateau avait été accueilli à coups de fusils partout où il s'était approché de la rive bornouane. Il en avait rapporté cette conviction qu'un jour où l'autre il faudrait en découdre avec Rabah et il avait su convaincre le Ministère des Colonies de lui confier des moyens d'action assez importants.

Pendant son absence, toutes ces prévisions ne se trouvèrent que trop justifiées. Rabah se porta à l'attaque du Baguirmi et rejeta Gaourang et ses fidèles vers le Sud, dévastant tout le pays suivant ses habituels procédés de dévastation et de massacres. L'administrateur Prins qu'il avait laissé auprès du sultan fut entraîné dans la débacle du souverain ami. Un autre Français, sous prétexte de commerce, réussit cependant à entrer en contact avec les Rabistes, mais ce fut pour être emprisonné à Dikoa, capitale du tyran noir. C'était M. de Béhagle.

M. E. Gentil était tenu au courant de tous ces événements. En attendant d'avoir organisé sa mission de la manière forte qu'il jugeait, avec raison, indispensable, il avait fait désigner pour le remplacer temporairement auprès de Gaourang le lieutenant de vaisseau Bretonnet, qui, précédemment, avait accompagné l'explorateur Mizon sur la Bénoué et avait ensuite occupé Boussa et le Haut Dahomey en 1896-97. Bretonnet (comme E. Gentil et

Brazza) avait donné sa démission d'officier de marine pour entrer dans le corps des administrateurs coloniaux.

Le 1^{er} octobre 1898, Bretonnet s'embarquait à Bordeaux avec les deux ambassadeurs noirs, emmenant avec lui cinq ou six collaborateurs de choix. A peine débarqué au Congo, il apprenait l'invasion du Baguirmi par Rabah, l'incendie de Massenya et la fuite de Gaourang sur le Haut-Chari et il annonçait à M. Gentil en France qu'il se portait avec une petite troupe de 50 sénégalais en renfort de notre protégé.

M. E. Gentil, nommé sur ces entrefaites Commissaire du Gouvernement au Congo Français, tira argument de ces nouvelles pour demander au Ministre des Colonies des moyens suffisants en cadres et en troupes. Une compagnie de tirailleurs, primitivement destinée à aller renforcer la mission Marchand qui venait d'être rappelée après les incidents de Fachoda, fut donnée à Gentil et dirigée aussitôt sur le Haut-Chari. D'autres renforts furent accordés, vu l'urgence, au nouveau Commissaire. Pour les commander, on lui donna une élite d'officiers commandés par le capitaine Robillot (un vieux Soudanais) secondé par les capitaines de Cointet, de Lamothe, les lieutenants Galland, Kieffer, les docteurs Alain et Ascornet. Mais cette organisation et le transport des troupes et des approvisionnements avaient pris beaucoup de temps. Bretonnet allait se trouver, seul, exposé aux attaques de Rabah, dont on était loin de soupçonner la force et les talents de guerrier.

Dans un autre ouvrage (1), j'ai raconté l'odyssée du sultan noir depuis qu'en 1878, il avait quitté l'armée soudanaise de Zobeir Pacha, dans le Soudan Egyptien. Rabah, qui n'avait pas voulu suivre son ancien chef dans sa soumission aux Anglais détestés, avait emmené avec lui, en direction de l'Ouest, une forte bande de guerriers entraînés. Slatin Pacha, dans son livre *Fer et feu au Soudan*, décrit

(1) *Les Conquérants du Tchad*.

cet exode du chef noir, accompagné par ses compagnons sur une partie de son chemin. Plusieurs années durant, on perdit la trace de l'aventurier qui, pour fuir les infidèles, s'enfonçait toujours plus loin vers l'Ouest. Sur son passage, Rabah détruisait tous les petits états qu'il rencontrait, emmenant avec lui femmes et enfants, enrôlant de force les rares hommes survivants dans sa troupe.

C'est ainsi qu'il traversa le Sud de l'Ouadaï, le Dar Rounga, le Baguirmi, ne laissant derrière lui que ruines et sang. Pour se procurer les armes et les munitions qui lui étaient nécessaires, il faisait vendre sur les marchés de Tripolitaine ses malheureux captifs.

Arrivé au Bornou, après avoir détruit de fond en comble la capitale Kouka, qui, lors du passage du colonel Monteil en 1890, comptait encore près de 100.000 habitants, Rabah songea enfin à s'arrêter et à fonder un Empire, hors d'atteinte, pensait-il, de ces Européens qu'il haïssait. Il choisit pour sa capitale Dikoa, à 100 kilomètres environ au Sud des eaux libres du Tchad, et il organisa un état fortement centralisé dont les divisions et l'administration étaient fort bien conçus.

Mais il porta une attention particulière à l'organisation de ses troupes. Elles étaient réparties en « biréks » (étendards), d'un effectif de 2 à 300 hommes, commandés par ses meilleurs guerriers. Armement, équipement, habillement étaient l'objet de tous ses soins. Il avait même créé des arsenaux dans lesquels on fabriquait de bonne poudre et où l'on réparait toutes les armes de guerre. Celles-ci, qui d'abord comprenaient surtout de vieilles armes à pierre ou à piston, s'étaient complétées par des fusils à tir rapide venus de Tripoli, ainsi que par les cent fusils Gras enlevés à la mission Crampel lors de son massacre. Enfin l'armée de Rabah était toujours suivie d'une multitude de guerriers armés d'arcs et de lances, accourus à la curée derrière le puissant sultan.

Bretonnet, parvenu le premier auprès du sultan Gaou-

rang, avait trouvé ce dernier retranché dans une enceinte faite de palanques, à côté du village de Kouno. Il apprit, en juin 1899, que Rabah s'était mis en marche vers le Sud, pour achever la destruction des troupes du sultan Gaourang et celle des Français venus à son secours, avant qu'ils ne se soient renforcés.

Dans une lettre datée du 9 juin, Bretonnet transmit ces nouvelles à M. Gentil qui venait d'arriver avec son premier échelon au poste de Gribingui.

« Le bruit de la mort de M. de Béhagle, écrivait-il, m'a été rapporté, mais j'espère qu'il en est de ce bruit comme de celui qui, grossissant certaines razzias de vivres, annonçait que Rabah en personne marchait sur Kouno pour s'emparer de nos armes et de nos munitions avant l'arrivée du vapeur. »

Le 2 août, un nouveau courrier de Bretonnet annonçait :

« ... Cet excellent Rabah est actuellement à Kouno; il arrivera ici dans la journée ou demain.

« J'ai avec moi quarante-quatre miliciens, trois canons installés dans un fortin qui commande tous les environs et le sultan du Bagirmi avec environ quatre cents fusils à piston.

« J'ai dû quitter Kouno, absolument indéfendable, pour cette montagne de Niellim (village de Togbao) où nous commandons la situation et où trente hommes tiendraient contre une armée.

« Quant à Rabah, il a, dit-on 2.000 hommes et 1.500 cavaliers. »

Le 17 juillet, les cavaliers du sultan arrivaient en effet à proximité de la petite forteresse. Ils pouvaient constater que la barrière rocheuse de Niellim était fortement occupée par des soldats réguliers, armés de fusils à tir rapide. En arrière et adossé à la rive gauche du Chari, à ce moment en crue, ils avaient constaté la présence de l'immense campement des Bagirmiens qui paraissaient assez mal armés.

Dès le lendemain, Rabah se portait à l'attaque à la tête de ses 14 biréks de troupes aguerries. Contre elles, les petits canons de Bretonnet (antiques pièces de 4 en bronze se chargeant par la bouche) ne pouvaient pas grand'chose, tant les rochers offraient d'angles morts pour les assaillants, dont une végétation tropicale dissimulait d'ailleurs les approches.

Une première attaque de front, tentée contre les forlins de Bretonnet, fut arrêtée par le feu des Sénégalais. Mais alors eut lieu sur les derrières de la vaillante petite troupe, contre les retranchements occupés par les Baguirmiens, un violent assaut qui emporta la décision. Nos alliés terrorisés et d'ailleurs mal armés furent pris de panique et s'enfuirent, emmenant avec eux leur sultan blessé. Dès lors, la petite phalange de Bretonnet, malgré son héroïsme, était vouée au désastre. Lorsque l'attaque de flanc montée par Rabah se déclancha, furieuse, nos soldats disparurent, massacrés, parmi la ruée de leurs assaillants. Les Rabistes avaient pris pied sur deux hauteurs qui, de très près, dominaient les positions françaises. Dissimulés dans les arbres, derrière les rochers, ils tiraient à coup sûr et tuaient un à un les derniers défenseurs. Bientôt il ne resta plus, auprès de Bretonnet blessé, que quelques hommes; l'assaut final fut donné par Rabah.

Les quelques prisonniers qui furent faits par l'ennemi et les blessés furent entassés dans des huttes de paille indigènes et brûlés vifs. De tous ces braves, un seul, le sergent Samba Sal, deux fois blessé, un bras cassé, avait pu se sauver. A M. Gentil qui accourait en hâte, trop tard, il ne put qu'annoncer la terrible nouvelle :

« Tous sont morts! »

Cette victoire donna au sultan noir une centaine de fusils Gras et trois canons, avec des munitions en abondance. M. Gentil allait les retrouver en face de lui peu de temps après.

De Kouno, Rabah envoya à son fils Fadellala, qui était

resté à Dikoa, l'ordre de faire pendre de Béhaglc. La légende raconte que ce dernier qui, depuis longtemps, avait fait le sacrifice de sa vie, marcha au supplice en disant : « Je vais mourir et n'ai pas peur de la mort. Quant à vous tous, Rabah, vous ses fils, et vous ses serviteurs, avant que douze lunes soient passées, vous serez morts ou bien en fuite. »

Devant ce désastre, M. E. Gentil montra la grandeur de son caractère, la vigueur de son énergie. Sans rien dissimuler à ses soldats, dont plusieurs étaient depuis longtemps libérables, il fit appel au dévouement de tous pour venger les camarades disparus. Tous l'assurèrent de leur fidélité à la France.

M. Gentil prépara aussitôt la reprise du mouvement en avant. Il choisit pour base d'opérations le nouveau poste qu'il venait de fonder à Tounia et qu'il avait dénommé « Fort Archambault » en souvenir d'un de ses jeunes officiers, trop tôt disparu. Il y eut bientôt rassemblé le personnel et le matériel qu'il jugeait indispensables pour une action offensive importante. Le capitaine Robillot, qui commandait les troupes de la mission, disposait à ce moment de près de trois cents fusils, de trois canons de campagne, d'un bateau à vapeur armé en guerre, le tout commandé par des officiers et sous-officiers blancs d'élite.

« Je décidai le départ pour le 24 novembre, dit M. Gentil, dans le récit qu'il a fait de ces événements dans son livre *La chute de l'Empire de Rabah*, et je rédigeai un ordre prescrivant au capitaine Robillot de marcher immédiatement contre Rabah et de venger les nôtres tombés glorieusement à Togbao. »

L'objectif ultérieur devait être la marche vers le Tchad et la réunion avec la mission Afrique Centrale passée, d'après un télégramme officiel récemment reçu (auquel on ne comprit d'abord absolument rien), sous les ordres du colonel Klobb.

Le 24 novembre, la colonne française se mettait en marche. « Les compagnies de Cointet et Lamothe se mettent

en route par voie de terre sous le commandement du capitaine Robillot. J'embarque, pour ma part, à bord du vapeur, où se trouve avec moi la compagnie Julien. Un grand chaland est à la remorque et contient deux pièces de 80 mm. et une pièce de 65 mm. de débarquement. En principe, la flottille doit suivre la colonne de terre, de façon que tout le monde puisse camper au même endroit. »

Après une marche pénible, le long des inondations encore très hautes, on est arrivé à Togbao, à l'endroit même où, deux mois auparavant, Bretonnet et sa petite troupe ont succombé. Pas de traces de l'ennemi. C'est seulement le surlendemain que la colonne arrive tout à proximité du camp de Rabah, sans avoir eu jusque là à tirer un seul coup de fusil.

Le 26 novembre de bonne heure, l'ennemi est signalé. Les pièces de canon sont débarquées avec leur personnel d'artillerie. Du pont du bateau, on aperçoit distinctement plusieurs bireks de Rabah, en formation serrée. Les chefs paraissent haranguer les hommes et les encourager au combat.

La colonne, de son côté, est parvenue à proximité du camp ennemi et à neuf heures précises la flottille ouvre le feu avec ses deux canons et presque en même temps l'artillerie de la colonne, qui a été mise en batterie à quinze cents mètres, tire ses premiers obus.

Tandis que la flottille dirige son feu sur le birek du chef Otman Cheikou, qui est bientôt mis hors de combat, la colonne d'infanterie continue sa marche d'approche sur un terrain couvert de végétation et où les vues sont fort limitées.

L'ennemi a d'abord tenté, par un cheminement dissimulé, de venir attaquer la gauche de la colonne formée en trois échelons, mais une énergique contre-attaque le repousse vers son camp, encore caché aux vues par de nombreuses huttes de paille auxquelles on met le feu. A ce moment on découvre enfin l'enceinte du camp : une formi-

dable ceinture de palanques de palmiers rôniers, derrière laquelle les tireurs ennemis se dissimulent pour tirer.

Le capitaine Robillot, magnifique de sang-froid et de courage, donne alors le signal de l'assaut. Les Sénégalais se précipitent en avant, baïonnette au canon. Mais l'artillerie est postée à trop courte distance pour pouvoir faire brèche dans la fortification ennemie. Un sous-officier héroïque, le maréchal des logis de Possel, s'efforce à deux mains d'arracher un des arbres. Mais il tombe mort. Au même moment, un canon ennemi (provenant de la colonne Bretonnet) apparaît devant une des portes ouvertes et fou-droie toute une escouade venue à la rescousse.

De son bateau, M. E. Gentil croit à ce moment remarquer un mouvement de flottement chez l'ennemi impressionné par cette « furia française » ; mais ce sont seulement des auxiliaires qui esquissent un mouvement de fuite. Les réguliers de Rabah tiennent bon et nos pertes augmentent sans cesse.

Le combat continue ainsi, avec le même acharnement de part et d'autre, sous une chaleur infernale encore augmentée par les incendies qui s'allument de tous côtés.

« A quatre heures et demie, il devient évident que l'on ne pourra pas enlever le tata d'assaut. On décide de replier tout le monde sur un banc de sable situé à proximité du vapeur et sous son feu.

« Quelle rude journée ! Sur trois cent quarante-quatre hommes en ligne, tant des troupes que de la flottille, nous avons exactement quarante-six tués et cent six blessés.

« Je décidai de revenir en arrière jusqu'à Fort Archambault. On transporta sur la rive droite les deux cents hommes qui étaient encore valides. Bientôt ils se mirent en route pour gagner le poste, pendant que, de mon côté, je remontais lentement le fleuve avec le vapeur.

« L'ennemi, en nous voyant partir, ne tenta pas même de sortir. Aussi notre voyage s'effectua sans incident... »
Quelques jours plus tard, M. E. Gentil, laissant le capi-

taine Robillot à Fort Archambault, remontait vers Gribingui pour y battre le rappel de toutes les forces et de tous les cadres disponibles au Congo, demander des renforts et, pour finir, reprendre la partie qu'il n'était pas dans son caractère de considérer comme perdue.

Le 16 décembre, il arrivait à Bangui, juste pour y recevoir le télégramme suivant du Ministère des Colonies :

« Département informe que lieutenant-colonel Klobb, envoyé pour prendre le commandement de la mission Afrique Centrale, a été assassiné par le chef de celle-ci, à Damangar, près de Zinder. Lieutenant Meynier qui accompagnait lieutenant-colonel Klobb a été tué également ainsi que plusieurs tirailleurs. Prenez toutes précautions en conséquence. »

Quelques jours après le combat de Kouno, Rabah remontait de son côté, vers le Nord, non pas qu'il fût à bout de forces et obligé d'aller se refaire dans ses états, mais parce qu'il venait d'apprendre l'arrivée au Tchad, puis à Goulfeï, d'une troupe importante commandée par des blancs.



Après l'échec d'Abdoul Sall, dans sa mission d'aller retrouver dans le Sud la mission du Chari, Joalland avait décidé de m'envoyer par une nouvelle route à la recherche de nos compatriotes sur le compte desquels nous n'étions pas sans inquiétudes.

Le 22 décembre, je quittais la colonne déjà revenue au Dekena, et me dirigeais droit au Sud, par voie de terre. Aucun explorateur n'avait encore suivi cet itinéraire que j'allais prendre sur les conseils de l'halifa de Goulfeï, Diagara. J'avais deux guides de confiance, dont un bon vieux à la barbe grise, El Hadj et Mahamman.

Devant moi, s'étendait une plaine immense et mono-

tone, tantôt couverte de sable, tantôt creusée par les eaux de mares temporaires qui déjà étaient desséchées. J'emmenais avec moi 20 tirailleurs, 3 cavaliers, soit avec mes guides une quarantaine d'hommes, tous entraînés à la marche et solides. Aussi les longues étapes n'étaient-elles pas faites pour nous effrayer; dès le premier jour, il nous fallut franchir près de cent kilomètres avant de parvenir au premier village de Khozzam, Mottar Imrhad.

Nous trouvâmes là des Chouas, Arabes métissés de noirs baguirmiens qui nous firent bon accueil. A mesure que nous allions vers le Sud, les villages devenaient plus nombreux et l'eau plus abondante. Mais la population, décimée par les précédentes razzias de Rabah, était des plus clairsemée, d'où il résultait, dans le pays, une abondance de gibier : gazelles, antilopes de tous genres, lions et panthères, invraisemblable.

Combien de fois, la nuit, fûmes-nous obligés de nous entourer de feux constamment entretenus, pour écarter les fauves, qui, attirés par l'odeur de nos animaux, venaient rôder tout près de notre camp!

Le 26 décembre nous arrivions au premier centre important du Baguirmi situé sur cette route : la ville d'Abou-Gher.

A l'origine, cette ville avait dû être peuplée à peu près exclusivement de Peuhls ou Fellatas, cette curieuse race, sans doute issue de la vieille Egypte et dont on retrouve des îlots clairsemés depuis le Nil jusque sur l'Atlantique.

A ce groupement primitif, semblaient s'en être superposés deux autres qui formaient des villages séparés : des Baguirmiens noirs et des Chouas. Jusqu'à ce moment ces gens avaient pu se soustraire aux incursions de Rabah et ceci expliquait l'état de prospérité relative dans lequel ils se trouvaient.

A Balaou, village assez peuplé, je rencontrai un chef, l'halifa Moïto, vassal immédiat de Gaourang, qui avait réuni autour de lui un nombre important de réfugiés fuyant

devant Rabah. Ce principicule avait certainement reçu des renseignements récents et précis sur les combats livrés par Rabah aux Français. Il ne me cacha pas le dédain que lui inspirait ma petite troupe et pour un peu je sentais bien qu'il eût été très heureux de nous faire disparaître, n'eût été notre fâcheuse réputation guerrière.

C'est à Balaou et de la bouche d'un jeune Gabonais qui avait servi de boy à un sous-officier de la mission Bretonnet que j'appris pour la première fois le drame de Togbao. Le petit bonhomme avait assisté à toute la tragédie, sans doute caché derrière quelque caisse. Il conservait un souvenir terrorisé de la bataille, de l'assaut des Rabistes et finalement de la mort de Bretonnet achevée à coups de bâton sur l'ordre de Rabah, auprès duquel, grièvement blessé, il avait été transporté.

Après la bataille, il avait été emmené par Rabah et employé comme porteur, avec beaucoup d'autres esclaves, des canons et des munitions enlevés à Bretonnet. Il s'était trouvé assister encore au dur combat de Kouno, mais il n'avait conservé que le souvenir d'une effroyable fusillade et canonnade, entendue, comme un tonnerre lointain, du fond d'un trou où il s'était terré.

Quelques jours après ce combat, il était revenu vers le Nord avec l'armée de Rabah et il avait pu se sauver à la nage d'une ville située de l'autre côté du Chari dans laquelle le sultan noir avait une garnison. Il m'apprit également la mort de Béhagle, pendu sur l'ordre de Rabah, lors de son retour.

Tous ces renseignements, je m'empressai de les transmettre à Joalland, en lui disant que selon toute probabilité Gentil, après la grande bataille de Kouno, s'était retiré plus au Sud et que j'allais l'y retrouver.

Le 29 décembre, continuant ma route, je trouvai pour la première fois des traces certaines du passage récent du sultan lors de son retour. Auprès du petit village de Biderré, les habitants, des Peuhls, me conduisirent sur l'emplace-

ment d'un campement où avait passé un détachement de Rabistes, sans doute envoyé en couverture de la colonne principale sur la rive droite du Chari. On voyait encore le dessin du carré ennemi, à quelque distance se trouvait la place de petits postes soigneusement placés. On eût dit la tactique de quelque chef européen.

Le lendemain, j'atteignais le Bahr Erguig ou Ba Battykam et j'arrivais sur la grande route de Massenya à Modjingi. A en juger par la largeur de celle-ci, et son bon état, on pouvait induire que cette voie avait été naguère des plus fréquentées, mais Rabah était passé par là et nous ne trouvions plus, au lieu des villages florissants que M. Gentil visitait deux ans auparavant, que des ruines encore fumantes et des ossements humains!

Déjà les bêtes sauvages avaient repris les terres laissées libre par la fuite des humains; de ceux-ci nous n'apercevions que quelques individus que nous avions beaucoup de peine à convaincre de notre qualité d'amis.

Le 1^{er} janvier 1900, j'arrivai au village de Masséré, résidence de l'halifa Bâ, le calife des rivières, chef de la province du Bahr Erguig. Il me fit le meilleur accueil et malgré sa misère trouva à l'intention de ma troupe quelques provisions de grain.

Ce jour-là, il fit un froid vraiment extraordinaire pour le pays. Tout grelottant, je reçus les vœux de mes travailleurs qui tinrent à me montrer ainsi leur affection et leur dévouement. Le soir même nous quittions la vallée pour gagner, droit au Sud, le lit du Chari.

Il s'agissait là d'une très longue étape de près de 100 kilomètres, à travers une vaste plaine semée d'épînceux où les sentiers d'éléphants étaient beaucoup plus nombreux et mieux tracés que ceux des humains.

Notre entraînement était tel que, partis vers deux heures de l'après-midi, nous arrivions à l'étape après vingt-quatre heures de marche à peine interrompue par un repos de quatre heures durant la nuit. Nous abordions le Chari au

village de Lagana. De celui-ci, il ne restait également qu des ruines, des murs calcinés, des débris de toutes sortes. Les troupes de Rabah avaient « fait merveille » mais il semblait que les habitants prévenus à temps avaient pu se sauver dans la forêt.

Ce même jour, un cavalier baguirmien, arrivé du Sud se présenta à mon campement et me donna les renseignements les plus récents. Gaourang, chassé de ses Etats, se trouvait à Sada, à dix journées de marche dans le Sud. Auprès de lui se trouvait un important détachement de tirailleurs, mais la troupe française principale était installée à quelque distance, au village de Tounia.

Pensant trouver M. Gentil à Sada, je décidai de me rendre d'abord en ce point. Mais comme mes hommes semblaient un peu fatigués par nos longues étapes et que d'ailleurs j'étais fort pressé de mener à bien ma mission, je décidai de laisser en arrière, près du village voisin de Bouso, la plus grande partie de mon détachement et de continuer seul ma route, avec trois cavaliers et un seul chameau. Les tirailleurs restants formeraient, en attendant mon retour, que je leur promettais prochain, un poste provisoire sur le Chari.

Encore une fois, je pénétrais dans une région absolument inconnue sur presque tout mon parcours. Le pays, continuation de la vaste plaine baguirmienne, se présentait comme coupé de toutes parts par d'importants « marigots », affluents du Chari, que j'avais quelque peine à éviter malgré la présence, à mes côtés, d'un guide baguirmien.

Les habitants, les Saras, étaient de grands gaillards (1 m. 80 en moyenne) dont la taille faisait amusant contraste avec celle, tout à fait exigüe, de leurs animaux domestiques : chèvres, moutons et surtout chevaux que les cavaliers Saras paraissaient devoir écraser de leur poids.

Surpris de mon arrivée inopinée, ces gens ne songèrent pas à m'inquiéter, malgré que j'aie pu me rendre compte, à la vue de nombreux fusils à tir rapide, qu'ils

avaient harcelé avec fruit les colonnes de Rabah se dirigeant vers le Nord.

Un voyage comme celui que je fis à ce moment, franchissant chaque jour de 70 à 75 kilomètres dans la journée, ne pouvait être que passionnant dans une contrée dont tout, végétation, faune, habitants, était nouveau pour moi.

Enfin, le 9 janvier, j'arrivais tout à proximité du village de Sada, résidence actuelle du sultan Gaourang. Au sortir de la forêt d'épineux, je tombai sur une troupe sénégalaise qui était occupée, sous la direction d'un Européen, à s'exercer à la baïonnette.

Surprise! Dans cet officier, je reconnais un de mes bons amis de Saint-Cyr, le lieutenant Kieffer. Lui-même est stupéfait. Ne venait-il pas de recevoir le matin même copie du télégramme annonçant ma mort et celle de mon chef, le colonel Klobb?



Toute la journée du 10 janvier se passa en causeries interminables avec le capitaine de Cointet qui commandait la petite garnison de Sada. Nous avons tellement de renseignements à nous donner les uns aux autres! Mes camarades me dirent la fin héroïque de Bretonnet et de ses compagnons, l'arrivée de la mission Gentil et le combat indécis de Kouno, tous ces événements accumulés en quelques mois.

Je leur contai, de mon côté, mon odyssée, la triste fin de mon chef et la reprise de la mission Afrique Centrale sous les ordres de Joalland.

Je ne pouvais repartir, comme j'avais un instant songé à le faire dans ma hâte à rejoindre Joalland, avant d'avoir vu le capitaine Robillot qui, me dit-on, remplaçait à Fort Archambault le Commissaire du Gouvernement, parti pour Bangui y chercher des renforts.

Accompagné du capitaine de Cointet, nous franchîmes rapidement la longue distance de Sada à Tounia. Le 12 janvier dans la matinée nous débouchions au galop au centre du camp de la mission. Jamais je n'ai vu quelqu'un d'aussi étonné que le capitaine Robillot lorsque de Cointet me présenta : « Lieutenant Meynier! » Un revenant n'eût pas produit un pareil effet de surprise! Mais, au fait, n'étais-je pas un peu un revenant?

Enfin tout s'expliqua et le capitaine m'offrit une hospitalité charmante. En mon honneur on déboucha quelques bouteilles de champagne. J'avais remis à Robillot le courrier que m'avait confié Joalland. D'un commun accord nous arrêtàmes, sous réserve de l'accord de Joalland, les grandes lignes de notre action en attendant l'arrivée sur le Chari de la mission Gentil.

Il fut entendu que Joalland se porterait à Goulfeï avec sa petite colonne pour y préparer l'entrée en action des deux autres missions (j'avais pu annoncer l'arrivée prochaine au rendez-vous de la mission saharienne). Ainsi nos communications par le fleuve seraient faciles et sûres. Une compagnie du Chari viendrait sous peu nous renforcer.

Mais déjà il me fallait songer au retour. Mes camarades m'avaient abondamment réapprovisionné en vivres de toutes sortes, parmi lesquels le simple, l'humble « sel de cuisine », dont je manquais depuis quinze jours, me faisait surtout défaut.

Le 14 janvier, après voir dit adieu aux bons camarades que je laissais à Tounia, je reprenais ma route vers le Nord. Ce que fut cette marche rapide à travers un pays dévasté par les hommes, mais regagné par les animaux sauvages, on ne peut se l'imaginer. Presque à chaque heure, je rencontrais rhinocéros, hippopotames, gazelles, antilopes, mais je n'avais ni le besoin ni le désir de charger encore un carnet de chasse de nouvelles victimes, à condition toutefois qu'ils me laissassent la route libre...

Or le 17 janvier, ma petite troupe, qui s'était augmentée

à Tounia de quelques cavaliers baguirmiens, faillit bien être dispersée, sinon détruite, lors de la rencontre inopinée d'un troupeau d'éléphants venu pour s'abreuver au fleuve à la tombée du jour.

Alors que je traversais une plaine d'inondations du fleuve à peine abandonnée par les eaux et couverte d'une végétation épaisse, ces immenses bêtes, craignant sans doute que je ne les attaque, firent contre nous, à grand renfort de barrissements, une charge désespérée. La situation était grave et je songeais à prendre tout simplement la fuite avec mes hommes, tous montés à cheval. Mais un de mes guides m'assura que dans ce terrain difficile les éléphants auraient vite fait de nous gagner de vitesse et de nous écraser. Le seul moyen de les arrêter était, me dit-il, de faire entre eux et nous une barrière de feu.

Fort heureusement les herbes desséchées prirent facilement feu. La charge fut arrêtée. Seul le chef de la bande n'hésita pas à continuer et, à la lueur atténuée d'une lune à son lever, je pus voir son immense silhouette qui se rapprochait de nous, d'ailleurs avec précaution.

Il fallut alors faire un feu roulant avec nos carabines, en évitant de blesser un de nos puissants adversaires, pour les forcer à une retraite rapide. Un moment plus tard je pus entr'apercevoir la bande entière, formée comme en un carré à l'extrémité de la langue de terrain où ils étaient venus boire, immobile et silencieuse. Lorsque nous eûmes dépassé la base de la presqu'île, ce fut une fuite éperdue, à travers la brousse, écrasant tout, arbres, lianes sous les foulées gigantesques.

Nuit épique, au cours de laquelle un de mes cavaliers, demeuré un moment en arrière de la colonne, fut arraché de sa selle, précipité à terre et grièvement blessé par un lion, tapi dans les broussailles.

Ma route, tout au long du Chari, me conduisit d'abord, après avoir traversé le Bahr Sara (dans lequel certains voyageurs ont voulu voir la source maîtresse du Chari)

dans les monts de Niellim où quatre mois auparavant la vaillante troupe de Bretonnet avait été entièrement détruite, puis à Kouno, où les traces du combat indécis du 26 novembre précédent étaient encore toutes récentes. Les cavaliers du sultan m'indiquaient la suite des combats héroïques qui furent livrés ce jour-là.

Le départ précipité de Rabah pour rentrer à Dikoa avait évidemment coïncidé avec la réception des renseignements indiquant l'arrivée de la mission Afrique Centrale sur le Tchad, en fin octobre. On se souvient qu'à ce moment nous avions eu affaire à des cavaliers bornouans qui nous avaient enlevé notre troupeau de bœufs.

Le 18 janvier, je parvenais enfin au village de Merki, près de Bouso, où je retrouvais mon petit détachement de tirailleurs, que le bruit de notre fusillade contre les éléphants, la veille, avait fort inquiétés et qui déjà redoutaient quelque nouveau drame.

Le lendemain j'envoyai de Bouso au capitaine Joalland trois hommes montés à chameau pour lui porter le plus rapidement possible le courrier du Chari.

En 27 jours je venais de franchir 1.100 kilomètres, dont 700 en pays absolument inconnus et sauvages. Chevaux et hommes étaient en parfaite forme; seuls les chameaux avaient souffert de cette randonnée en un pays humide où sans doute jamais aucun de leurs semblables n'avait pénétré.

Le courrier que j'envoyai à Joalland lui parvint à Dagana le 27 janvier; il lui apporta les premières nouvelles certaines de nos camarades du Chari.

Dès lors, je pouvais reprendre une allure de marche plus normale. J'avais un moment hésité à suivre pour mon retour vers le Nord les rives du Chari, ce qui m'aurait inmanquablement amené à rencontrer les bandes de Rabah (idée qui n'était pas faite pour nous déplaire). A la réflexion, je revins à des idées plus raisonnables, d'autant mieux que je pourrais désormais apporter des paroles d'espoir et d'en-

couragement aux populations baguirmiennes, si terriblement éprouvées par les incursions des bandes rabistes.

Je quittai donc la vallée du fleuve au village de Kaba et me dirigeai droit à travers le pays vers la région du Baguirmi qui avait été la moins éprouvée, celle située sur le Bahr Erguig.

Chemin faisant, je retrouvai l'halifa Moïto à Balaou. Il fut, cette fois, aussi servile et obséquieux qu'il avait été insolent lors de notre première rencontre. Dans tout le pays on pressentait que l'ère des guerres sans merci était passée et qu'approchait, au contraire, le jour du châtimeut pour les tyrans.

J'eus occasion de traverser les ruines de l'antique capitale du royaume : Massenya. Déjà, lors du passage de M. Gentil, en 1897, elle était bien diminuée et dépeuplée par la guerre et les exactions successives des sultans de l'Ouadaï et du Bornou. Maintenant ce n'était plus qu'amas de ruines, des tas de boue agglomérée, vestiges des constructions habituelles en argile séchée.

A Abou Gher, où je parvins le lendemain de ma visite à Massenya, on me fit un accueil enthousiaste. Les Baguirmiens sentaient proche l'heure de la délivrance, d'autant plus que de vagues rumeurs, venues de l'Ouest, leur annonçaient l'arrivée d'une nouvelle et importante colonne française dans le Bornou. Des émissaires chouas, arrivés de Dikoa en toute hâte, avaient même rapporté (légende avant l'heure) le bruit d'un grand combat livré par elle aux gens de Rabah et dans lequel Fadellala, fils du tyran, aurait été tué.

C'était le premier renseignement reçu au sujet de l'arrivée du commandant Lamy et de sa colonne sur le Tchad.

Le 30 janvier, je recevais la réponse de Joalland à mon courrier. Mon ami et chef me donnait rendez-vous devant Goulfei pour le 8 février. Il m'envoyait un renfort de dix hommes montés à chameaux. J'avais donc assez de temps devant moi pour recueillir des renseignements sur la situa-

tion de Rabah, sur son organisation militaire, sur ses mouvements.

Il en ressortait que notre ennemi, dont les pertes à la bataille de Kouno avaient été sensibles, procédait à la levée de nombreuses recrues, qu'il les faisait instruire dans la manœuvre et le tir. Ses ateliers de munitions fonctionnaient d'ailleurs à plein, dans l'attente d'un combat qu'il savait bien devoir être décisif.

Le sultan s'était porté sur Dikoa avec ses canons et la plupart de ses soldats, laissant seulement de petites garnisons dans ses places fortes du Chari : Logone, Goulfeï, Marra. Au delà du Chari, il n'avait laissé aucun poste de couverture, car il pratiquait, en stratège consommé, une complète économie des forces.

On disait que les guerriers étaient fatigués et que le combat de Kouno avait porté une rude atteinte à leur moral : « Si les blancs nous attaquent, disaient-ils, nous mourrons tous à Dikoa, auprès de notre sultan. Sinon, nous ne ferons plus jamais la guerre aux Chrétiens (Nassaré!). »

Le 4 février, je quittai Abou Gher, accompagné de la plupart des chefs indigènes du pays et après une courte visite au camp d'Halifa Moïto, auquel j'eus occasion de reprocher les actes de banditisme dont on l'accusait de toutes parts et, l'ayant menacé des foudres de son chef, Gaourang, je filais droit sur la ville forte de Gaoui, petit groupe de cases en terre, entouré d'une trop vaste enceinte au milieu desquelles elles paraissaient perdues.

Le 8 février dans la matinée je parvenais tout à proximité du Chari. Vers neuf heures, nous entendîmes distinctement une fusillade dans le Nord-Ouest, en direction de Goulfeï. C'étaient les cavaliers de Joalland qui, arrivés en face de la ville, tiraillaient avec des sofas ennemis descendus sur la rive du fleuve pour abreuver leurs montures.

A notre tour, nous ouvrions le feu sur des sofas qui emmenaient en hâte une pirogue indigène. Une sonnerie de clairon répondit à mon signal et, peu après, je serrai



Après que j'eus rendu compte à mon ami de mes aventures et des renseignements recueillis sur le compte de l'ennemi d'en face il me mit, à son tour, au courant de ses dernières opérations dans le Kanem, où il s'était transporté après mon départ pour le Sud.

Ayant assis fortement la puissance de notre ami Halifa Djerab, dont il avait pu défaire le principal rival, Halifa Agui, il avait tenté d'entrer en relations avec les Oulaï Sliman. Mais ces Arabes avaient toujours fui devant lui, en protestant d'ailleurs de leurs excellentes dispositions à notre égard.

C'est au Kanem qu'il avait reçu mon courrier lui transmettant mes premiers renseignements datés d'Abou Gher le 25 décembre, puis les dépêches du capitaine Robillot qui lui étaient parvenues le 29 janvier.

Celui-ci lui demandait de préparer sur le Chari son entrée en ligne qu'il disait prochaine. C'est alors qu'il s'était résolu à me donner rendez-vous en face de Goulfei.

D'autre part, Joalland venait de recevoir, le 6 février, une lettre du commandant Lamy lui annonçant son arrivée à Zinder et son départ prochain pour le Tchad; son intention était de préparer l'action des trois missions et de leur procurer à l'avance tous moyens en vue de leur action commune.

Nous avons d'abord installé notre campement sur la rive droite du Chari, à l'emplacement même que nous avons occupé deux mois plus tôt, donc en face de la petite forteresse dont 500 mètres à peine nous séparaient. La garnison de Goulfei comptait une centaine d'hommes assez mal armés de fusils à pierre ou à piston et dont le tir n'était guère à craindre.

Nous avons décidé de tenir notre ennemi en haleine par des reconnaissances constantes sur la rive du fleuve qu'il occupait et aussi de nous procurer des pirogues pour

préparer la marche des missions au delà du fleuve ainsi que des vivres pour l'important effectif que nous aurions à entretenir.

A tour de rôle nous nous portions donc sur la rive ennemie et nous poussions des pointes en toutes directions, ramassant des prisonniers qui nous tenaient au courant des intentions probables de l'ennemi. Au cours d'une de ces incursions que j'avais conduite jusque sous les murs de Goulfeï, je reçus une blessure heureusement peu grave, mais mon cheval préféré eut la cuisse traversée par une balle et resta depuis indisponible. Malgré la faible garnison de la ville, nous ne voulûmes pas l'enlever d'assaut avant que le Commissaire du Gouvernement nous y eût autorisé. La question était assez délicate, en effet, car, aux termes d'un accord franco-allemand tout récent, la région du Bornou comprise entre le Chari à l'Est et la zone d'influence anglaise de Kano à l'Ouest était attribuée à l'influence allemande.

Le 12 février, nouvelle missive du commandant Lamy. Après avoir pensé un moment à se porter directement et isolément par le Sud du Tchad, auquel cas il se serait trouvé exposé à combattre seul contre Rabah, le commandant, sur le sage conseil du capitaine Reibell, son adjoint, avait décidé de procéder avant toute attaque à une réunion des forces des trois missions, dont le commandement, après la mort du colonel Klobb, lui revenait de droit. Il s'était décidé en conséquence à reprendre son itinéraire par le Nord du lac et donnait rendez-vous à Joalland pour le 18 février suivant, à Debenenki.

Joalland partit à sa rencontre avec une dizaine de cavaliers, me laissant avec une centaine d'hommes en face de Goulfeï. Notre séparation fut mouvementée. Au moment même où mon camarade me serrait la main, une bordée de coups de fusil fut tirée sur nous et de nombreuses balles tombèrent à nos pieds, heureusement sans mal.

Rabah, inquiet et furieux de notre activité, venait de

détacher à Goulfei un de ses meilleurs « bireks », celui de son fils Fadellala, armé exclusivement de fusils à tir rapide. Son arrivée coïncidait avec le départ de Joalland qui, sautant légèrement sur sa monture, disparut bientôt dans la brousse.

Je ne pouvais songer à rester un jour de plus dans la situation très exposée, où nous nous trouvions. Malgré la riposte des excellents tireurs que j'avais juchés dans les arbres de la rive pour répondre au feu de l'ennemi, plusieurs de mes animaux avaient été blessés et c'était miracle si Joalland et moi, directement visés, avions pu nous tirer de la bagarre. Je m'empressai aussitôt d'aller trouver un nouvel emplacement pour notre camp. J'en trouvai un excellent à quelques centaines de mètres en amont.

Cet endroit, couvert d'une abondante végétation d'arbres et de broussailles, véritable îlot situé en marge de la plaine, était séparé du fleuve par une dérivation à ce moment à sec, fossé profond où nos animaux pourraient être abrités des vues et des coups. Nous disposions sur le Chari, comme sur la rive droite, de champs de tir très étendus et d'ailleurs les branches d'arbres et les broussailles d'épineux formaient en avant de nos lignes des retranchements infranchissables. Enfin, dans l'épaisseur du bois, je fis pratiquer des trouées qui rendaient les communications faciles et de petites clairières pour les écuries et les approvisionnements.

Le soir même tout mon personnel était installé dans son nouvel emplacement, parfait pour attendre à l'abri de tout mauvais coup l'entrée en ligne des forces françaises réunies.

Les nouvelles que mes agents politiques rapportaient de l'autre rive étaient rien moins que rassurantes; les forces de l'ennemi, en face de moi, augmentaient chaque jour. La garnison actuelle de Goulfei était d'environ six cents fantassins et cent cavaliers. Craignant que Fadellala ne profitât de sa supériorité numérique pour venir m'attaquer dans mon camp, je résolus, suivant les meilleurs principes,

de le harceler constamment et de faire attaquer tous les petits détachements ennemis qui me seraient signalés.

L'occasion favorable ne devait pas tarder. Des bergers chouas vinrent un jour me signaler la présence dans le petit village fort de Marra, situé à quelques trente kilomètres en amont sur le fleuve, d'une centaine de partisans ennemis qui semblaient vouloir remettre en état les murs d'enceinte et qui d'ailleurs se gardaient assez mal.

Le soir même j'envoyais vers ce village une reconnaissance forte de 35 tirailleurs et de quatre cavaliers, commandée par notre ami Suley Taraoré, avec ordre d'essayer d'enlever le village par surprise le lendemain, au point du jour.

Cette petite opération, conduite avec son habileté et son brio ordinaire par notre gradé, réussit de point en point. Les ennemis, bousculés par la petite troupe d'assaut lancée au point le plus favorable, ne firent qu'un semblant de résistance et le soir Suley revenait en triomphe, ramenant avec lui, outre plusieurs prisonniers, dix chevaux de toute beauté.

Je me rappellerai, ma vie durant, l'évidente impression de stupeur que causa parmi mes voisins d'en face, qui d'ordinaire se livraient, chaque soir, à des manifestations musicales bien agaçantes pour nous narguer, la séance de tam-tam que j'organisai pour fêter notre petite victoire. Un de nos prisonniers était le timbalier du « birek » de Marra. Je lui ordonnais de jouer sur son instrument la marche préférée de Rabah qu'il entama aussitôt. Les bruits de la ville avaient cessé dès les premières mesures de cette exécution. Sans doute ne connaissaient-ils pas encore l'échec de leurs frères et cette musique bien connue dut leur faire passer le frisson de la mort.

Après ce morceau de haut goût, mes tirailleurs se lancèrent dans des danses de guerre improvisées et scandées de coups de fusil jusqu'au moment où une sonnerie de clairon, sonnait la retraite, vint éteindre tout bruit de

notre côté. Après la démonstration du courage de nos tirailleurs, la preuve de leur discipline exacte!

Le 22 février suivant, nouvelle sortie de mes hommes. Il s'agissait cette fois d'aller mettre la main sur d'importantes provisions de grain et de bétail que des émissaires ennemis étaient occupés à rassembler dans la région Sud du lac, pour les troupes de Rabah. L'opération réussit encore de point en point et nous donna un très appréciable appoint de vivres pour nos troupes.

Deux jours plus tard, une lettre reçue de Joalland m'informait de son arrivée imminente, en compagnie de la mission saharienne, enfin parvenue au rendez-vous, avec quatre mois de retard!

CHAPITRE VII

La Mission Saharienne arrive à la rescousse

A travers l'Erg oriental, formidable amas de sables accumulés depuis des millénaires, une troupe armée s'avance. Sur des centaines de kilomètres à partir d'Ouar-gla, d'où elle est partie, les dunes vont succéder aux dunes. La monotonie du paysage est seulement rachetée par le merveilleux spectacle des matinées et des soirées, où le sable prend, sous les rayons du soleil levant ou au déclin du crépuscule, des colorations exquises qui vont du bleu le plus tendre au pourpre le plus ardent. Taillées en plein parmi ces étendues de sable blond, d'immenses vallées, quelques-unes larges de plusieurs milliers de mètres, gardent le souvenir de fleuves préhistoriques qui, il y a des millions d'années, fertilisaient cette contrée, vouée aujourd'hui à la soif et à la mort.

La lourde caravane des hommes s'avance lente et formidable. En tête, une petite troupe de méharistes, admirablement montée sur des bêtes splendides. Ce sont les Chambaa, chasseurs et guides, chargés de la protection lointaine de la colonne. Le cheïkh El Hadj abd el Hakem, vieux routier du désert, les commande. C'est à lui que revient le soin de conduire la troupe vers les puits les plus abondants et les pâturages les meilleurs.

Derrière cette pointe, quatre ou cinq Européens che-

vauchent de petits barbes algériens, suivis de près par quelques spahis. Ceci est le groupe des chefs : M. F. Foureau, l'illustre explorateur du Sahara oriental, le commandant Lamy, qui dirige l'escorte armée, un député, M. Darian, venu en amateur pour suivre une belle aventure, MM. Leroy, Villatte...

Puis paraît, en un bloc compact, le gros de la petite armée, formée en carré pour parer à toute attaque. Les trois cents hommes de la mission saharienne (puisque c'est d'elle qu'il s'agit) sont tous montés à chameaux. Le convoi, portant vivres, munitions, équipements et même marchandises d'échange comprend plus de sept cents chameaux de bât, dirigés par une centaine de sokrars chambaa. Malgré l'immensité du paysage, cette masse d'hommes et de bêtes en remplit tout un coin, surtout lorsque, comme aux environs des grands puits d'Ain Taïba et d'El Biodh, elle s'échelonne sur les pentes et grimpettes des collines de sable.

Tout cet ensemble paraît à l'abri de tout fâcheux avatar. Le plus bel ordre et la discipline la plus exacte y règnent. Les cadres européens sont nombreux, la plupart des militaires éprouvés, comme le commandant Lamy que ses exploits au Tonkin, au Sahara, à Madagascar et même un voyage au Congo, ont mis en vedette. De même son second, le capitaine Reibell, et le lieutenant Oudjari, son vieux camarade d'El Goléa.

Et pourtant la mission porte en elle le germe de bien des désillusions et de périls. Pour diriger un raid pénible, dangereux, à travers le pays de la soif et de la mort, il faudrait des Sahariens avertis, non pas seulement les anciens garnisonnaires du poste d'El Goléa, mais des hommes dès longtemps entraînés aux marches dans le Sahara comme l'est, par exemple, le capitaine Pein, chargé des ravitaillements.

Et puis, pour conduire des bêtes aussi délicates que les chameaux, il eût fallu des nomades, habitués dès leur

enfance au métier de « sokrars ». Or les Algériens, Kabyles pour la plupart, ne connaissent rien à ce métier; les chameaux leur répugnent lorsqu'ils ne les effraient pas. La cinquantaine de nomades désignés pour leur servir de « moniteurs » ont le tempérament le moins militaire qui soit et très rapidement ils se débrouilleront pour désertier ou quitter la colonne sous les prétextes les plus divers.

Les bons chameaux, eux, n'ont pas ces moyens de protestation à leur disposition. Lorsqu'à force de privations, de soins insuffisants, et surtout de brutalités ils voudront protester à leur tour, ce sera en se couchant sur le sol, pour y crever.

Le drame de la mission saharienne sera le drame de ses chameaux. Mais la volonté farouche de son chef, l'esprit de discipline de ses cadres et leur dévouement suppléeront à une technicité qui leur fait défaut. Une fois de plus, comme pour la mission Afrique Centrale, comme pour la mission du Chari, l'héroïsme des hommes aura finalement raison d'une fatalité acharnée à leur faire échec.

✱

Dans la préface qu'il donna en 1901 au beau livre publié par M. F. Foureau sur sa mission sous le titre *De l'Algérie au Congo par le Tchad*, M. L. Liard, vice-recteur de l'Académie de Paris, retraçait ainsi son origine :

« En 1883, deux ans à peine après le massacre de la mission Flatters au puits de Tadjenout, un colon algérien s'offrait au Gouvernement pour, à son tour, courir l'aventure. Son but était de relier l'Algérie au Soudan et au Niger, en relevant, à travers le Sahara, les routes qui les unissent.

« L'entreprise était difficile et périlleuse. Il s'agissait de milliers de kilomètres à parcourir en pays déserts, presque

tous inconnus, parmi des populations belliqueuses, hostiles et redoutées. L'homme qui se présentait pour la tenter était Fernand Foureau. Elle ne lui paraissait pas invraisemblable. Il se sentait sûr d'aller au bout, même au delà. « Si vous me faites l'honneur de me confier le pavillon de la France, écrivait-il au Ministère de l'Instruction Publique avec une tranquille audace, je le porterai aussi loin que vous le désirerez. »

« Malgré toutes les garanties que donnait à ces projets l'homme qui avait su créer dans le Sud Algérien des palmes splendides et s'y attirer les sympathies et la reconnaissance des populations sédentaires aussi bien que nomades, l'entreprise parut trop périlleuse. Le massacre de la mission Flatters était trop récent, le Sahara trop troublé. Faire partir cet homme vers un but si lointain, c'était à peu près certainement l'envoyer à une mort sans profit. Mais pour utiliser sa bonne volonté, on lui confia, à plusieurs reprises, des missions plus limitées.

« De 1884 à 1895, Foureau fit ainsi neuf voyages, dans lesquels il parcourut 21.000 kilomètres, dont plus de 9.000 en pays nouveaux. Pour lui c'étaient des travaux d'approche, des préparations au grand dessein qu'il nourrissait toujours. De ces missions, il rapporta cette conviction que pour aboutir, il fallait une force militaire capable d'inspirer la terreur aux Touareg réunis et, au besoin, les tailler en pièces.

« Revenu à Paris en 1897, il se mit en quête de concours. Justement, vers cette époque, la Société de Géographie à Paris avait reçu de M. Renoult des Orgeries un legs de 250.000 francs pour « favoriser les missions qui, à l'intérieur de l'Afrique, peuvent contribuer à faire un tout homogène de l'Algérie du Soudan et du Congo.

« La Société, qui connaissait Foureau et ses desseins, lui attribua le legs. Il lui fallait encore 300.000 francs; il les obtint du Ministère de l'Instruction Publique, du Ministère

des Finances sur le produit du legs Giffard, et de divers amis personnels.

« Justement, encore, il y avait à ce moment à Paris, dans la Maison militaire du Président de la République, un admirable officier de l'Armée d'Afrique, le commandant Lamy qui, lui aussi, dans sa solitude d'El Goléa, dans divers voyages au Congo, au Transvaal et au Cap, avait rêvé de relier la France africaine du Nord à la France africaine du Centre. Lui aussi avait le corps de fer et l'âme inébranlable nécessaires dans ces sortes d'entreprises et, joints à ces énergies, une bravoure souriante, une science militaire déjà profonde, une habileté d'administrateur déjà éprouvée, un enthousiasme contenu par le sens toujours présent des responsabilités du commandement, un héroïsme naturel et simple, un patriotisme ardent et discret, un souci constant du devoir, un dévouement toujours prêt au sacrifice. C'était le capitaine idéal pour l'expédition qui se préparait.

« Foureau et Lamy ne se connaissaient pas. Un ami commun, au courant de leurs vues, les rapprocha. La conjonction de ces deux hommes indispensables de l'entreprise était faite. Au mois de septembre, la mission saharienne, complètement organisée, se concentrait à Sedrata, à quelques kilomètres d'Ouargla. Elle en partait au mois d'octobre. »

En plus de ses deux chefs, la mission comptait quatre membres civils dont M. C. Dorian, député, et dix officiers, depuis le capitaine Reibell, lui aussi vétéran des campagnes coloniales, en passant par le lieutenant Rondenay, admirable figure d'officier distingué, fin, courageux, le lieutenant Métois, les jeunes lieutenants Verlet-Hanus et Britsch, frais émoulus de Saint-Cyr, le sous-lieutenant de Chambrun, beau-frère de S. de Brazza, jusqu'au vieil officier indigène Oudjari, compagnon d'armes inséparable du chef de mission.

Deux médecins militaires, les docteurs Fournial et Hal-

ler, complétaient admirablement ce magnifique ensemble d'officiers.

Encadrée par ces cadres d'élite, une valeureuse cohorte de 213 tirailleurs du 1^{er} régiment de Blidah, 50 tirailleurs sahariens, 13 spahis et, un peu plus tard, les spahis sahariens du lieutenant de Thézillat qui se glissa adroitement dans la mission, celle-ci semblait assurée du succès. Elle l'obtint finalement mais au prix de quelles fatigues et de quelles pertes douloureuses !

De plus, une vingtaine de Chambaa, montés à méhari, dont le chef, El Hadj abd el Hakem, était bien connu de M. F. Foureau, avaient été enrôlés comme guides, éclaireurs et chasseurs, une quarantaine d'autres engagés à titre de « sokrars » (convoyeurs de chameaux).

Le départ de Blida avait été triomphal. Le commandant Lamy, salué par les troupes du 1^{er} tirailleurs, emportait, serrées sur son cœur, deux franges d'or du drapeau du régiment, découpées à son intention. On les retrouvera plus tard dans son portefeuille, rougies du sang du héros, mort dans sa gloire.

A Ouargla, la mission s'était entièrement constituée et, en ce mois de novembre 1898, elle poursuivait sa route vers le Sud, à travers le Grand Erg. La température était clémente, les ravitaillements en eau et en vivres assurés. Ce furent de beaux jours, auxquels bientôt, hélas ! allaient succéder de dures épreuves.



A Temassinin, on entrait dans le pays des Ajjeurs. Les tribus informées de la force de la nouvelle mission, et déjà « apprivoisées » dans ses précédents voyages par F. Foureau, ne songeaient pas à l'attaquer. Mais elles n'avaient non plus aucun désir de venir à son aide. Aucun des guides

promis, ni aucun des animaux demandés ne fut remis à la colonne qui dut, au jour le jour, assurer sa marche. Il était d'ailleurs sensible que l'élément civil ne rencontrait pas grand crédit auprès du personnel militaire. On ne témoignait qu'une confiance extrêmement limitée aux conseils de M. Foureau (quitte à le rendre responsable de tous les mécomptes survenus); on trouvait les « sokrars » chambaa encombrants, inutiles et indisciplinés. Bref, très vite, la colonne fut menée par des méthodes surtout militaires; les soins des chameaux furent remis aux tirailleurs incompetents et ils se mirent à mourir avec une rapidité inquiétante.

Fort heureusement des messages de paix arrivèrent d'In Salah, de Ghadamès, de Ghat et même des montagnes du Hoggar, dont les nomades se sentaient menacés par la crainte de représailles, en souvenir du massacre de la mission Flatters. Des lettres rassurantes de Foureau vinrent calmer ces inquiétudes.

C'est ainsi que la mission put, sans encombres, traverser les gorges difficiles de l'Oued Tindesset et franchir par cette région les monts des Ajjeurs. Elle arrivait peu après à hauteur du puits de Tadjénout (Bir el Gharama) où avait été massacrée la mission Flatters. M. Foureau et le commandant Lamy, par un raid rapide exécuté sous la protection d'un goum de Chambaa, firent un émouvant pèlerinage jusque sur les lieux mêmes du drame. Les Touareg étaient demeurés invisibles.

Maintenant la colonne se trouvait à Tadent, à l'entrée de ce « désert dans le désert » que constitue le Tanezrouft. « Restait à franchir » dit le commandant Métois dans une conférence qu'il fit à la Société de Géographie d'Alger, « cette bande désertique et redoutée de près de quatre cents kilomètres sans eau, sans un seul arbre, sans un seul brin d'herbe. Les chameaux affaiblis, qui ne transportaient déjà que bien péniblement leurs charges du début, durent emporter en outre le bois et le fourrage, surcharge énorme

eu égard à leurs forces, bien qu'elle ne constituât qu'une ressource dérisoire.

« La mission quitta Tadent le 27 janvier 1899. La route suivie fut d'abord le lit même de l'Oued Tadent, mais on se trouva bientôt dans la vaste plaine désolée, sur une route parfaitement marquée où se voyaient les traces du passage ancien ou récent des caravanes. A chaque instant, un squelette blanchi, à demi enfoui dans le sable, s'offrait aux yeux comme une borne macabre qui indiquait, en même temps que la route à suivre, le danger qu'elle offrait. On connut les fatigues surhumaines de la marche interrompue seulement quelques heures la nuit; à la fatigue s'ajoutait la privation de nourriture. Depuis le départ, la viande consommée était celle des chameaux trop épuisés pour pouvoir suivre. Mais au degré de maigreur où se trouvaient ces pauvres bêtes, leur viande n'était plus mangeable. La ration se trouvait réduite, en fait, à une poignée de couscous et à quelques dattes. Et c'est avec cela qu'il fallait marcher quatorze heures par jour, s'arrêtant sans cesse pour essayer de relever un chameau tombé avec sa charge. On ne pouvait plus songer à laisser monter personne. Eclopé ou non, tout le monde devait marcher, tantôt sur le sable ou l'on enfonçait jusqu'aux chevilles, tantôt sur les rochers qui meurtrissaient les pieds à travers les chaussures usées.

« Les hommes y résistaient pourtant. Mais les chameaux ne pouvaient se nourrir avec la poignée de drinn ou de dattes qu'on leur distribuait. Cent soixante d'entre eux restèrent pour augmenter le nombre des squelettes qui jalonnent la route. »



Le Tanezrouft avait été franchi. Maintenant il semblait bien que la mission n'aurait plus à compter qu'avec les difficultés de transport et avec les hommes, ces Touareg du

Sud, avec lesquels aucun contact n'avait encore été pris.

Les premières allaient bientôt se révéler insurmontables, dans une contrée où, pourtant, la présence de milliers de chameaux était connue. Les vivres par contre ne faisaient pas défaut. De nouveaux convois libres ou administratifs étaient venus jusqu'au puits d'In Azaoua, qu'on venait d'atteindre, en apporter des cargaisons. Les munitions, les objets d'échange de toutes sortes abondaient, mais on n'avait plus de bêtes pour les transporter.

D'ailleurs des avis inquiétants arrivaient du Nord, quant à l'attitude probable des Touareg, seigneurs et maîtres de l'Aïr et de toute la contrée jusqu'au Soudan. « Tant que vous êtes ici, avait dit à un guide de la mission le chef Abdennebi de Temassinin, vous vous trouvez chez nous et entre vous et nous il n'y a que la paix. Mais à partir d'Assiou, nous ne répondons plus de rien. »

A ce moment, le commandant Lamy était encore incertain sur l'itinéraire qu'il poursuivrait à partir d'Agadès, qu'il espérait gagner sans difficulté. Il écrivait au commandant Legrand, de la Présidence de la République, qu'il hésitait, à partir de cette ville, soit à gagner de là Tombouctou et à regagner ensuite l'Algérie par la route des caravanes, soit à se rendre sur le Tchad pour réaliser la liaison entre l'Algérie et le Congo par le Chari-Oubangui.

Donc une fois les convois du Nord repartis, il ne restait plus assez de chameaux pour transporter toutes les richesses accumulées à In Azaoua. Allait-on les abandonner faute de moyens? Le commandant ne put se résoudre à cette décision et il décida de partir vers le Sud avec le gros de la mission, en laissant à In Azaoua un poste commandé par le lieutenant Rondeney. Fatale décision qui allait contribuer plus encore à la ruine des restes de la caravane.

Lorsqu'on se fut convaincu, en effet, que les Touareg se refuseraient à fournir les animaux de convoi indispensables, il fallut bien retourner sur ses pas pour recher-

cher le détachement Rondenay. Ce fut le coup mortel pour le convoi déjà affaibli et ramené à un effectif de 500 bêtes. Au retour il ne restait plus que 150 chameaux et encore quels chameaux ! La mission allait se trouver dès lors en panne, suivant l'expression du capitaine Reibell, l'adjoint du commandant.

Le commandant Lamy avait cru habile cependant de se dire excellent musulman : « Il s'est soumis avec une exactitude ponctuelle » dit le capitaine Reibell dans son carnet de route « pendant les vingt-huit jours du carême, au jeûne du Ramadan; malgré les fatigues de la route. Il a encore accentué cette manifestation d'orthodoxie coranique en portant constamment deux chapelets musulmans; l'un autour du bras gauche est celui d'affilié à l'ordre de Si abd el Kader Djillali, l'autre qu'il égrène volontiers pendant les palabres avec les indigènes est celui de l'ordre de Si Ahmed Tidjani, un beau chapelet d'ambre jaune, orné de pompons jaunes. Mais les naïfs seuls pouvaient s'y tromper et je crois les Touareg et les Chambaa, beaucoup trop roués pour s'être laissé prendre à ces simagrées. »

Toutes les tentatives faites auprès des indigènes pour se procurer des chameaux demeurèrent vaines. Le commandant Lamy et M. Foureau furent dès lors soumis à un traitement moral qui, sur d'autres, aurait eu une action déprimante. Tantôt on leur apportait les promesses les plus formelles : le lendemain, sans faute, on leur amènerait deux ou trois cents chameaux, loués dans de bonnes conditions et qui les conduiraient sans encombre jusqu'au Soudan tout proche. Puis on s'excusait : les chameaux étaient en route, ils arrivaient sur les traces de l'informateur qui recevait parfois de riches cadeaux pour la bonne nouvelle. Et brusquement on apprenait que tout était remis en question par suite de l'intervention de quelque principicule touareg.

La question même de la nourriture quotidienne se posait, aiguë. La mission ne fut sauvée de la famine que

par l'existence de quelques misérables villages nègres qui, de loin en loin, jalonnent la route des caravanes. Bientôt il fallut employer les menaces, puis la force pour obtenir des vivres des habitants que la crainte des Touareg terrorisait. Ce fut la lutte journalière pour la vie, dans toute la cruauté du terme. Lutte d'autant plus amère qu'au moment même où les tirailleurs souffraient de la faim à Iférouane, on était dans l'obligation, faute de pouvoir les emporter, de brûler à In Azaoua des tonnes de dattes et de viande de conserve. Bientôt, il fallut se résigner à détruire tous les équipements, habits, etc. qui n'étaient pas strictement indispensables. Chaque jour amena ses sacrifices; il amena aussi ses périls.

C'est à Iférouane, petit centre de culture de l'Aïr, que les Touareg, dont jusque là on n'avait aperçu que les coureurs, essayèrent d'avoir raison de la troupe française. Le 11 mars, un peu avant le coucher du soleil, on avait aperçu, à 700 ou 800 mètres du camp, en lisière de l'oasis, un rassemblement important. Durant tout le jour, les visiteurs habituels s'étaient soigneusement abstenus de paraître. Seul, le vieux chef du village était venu avertir le commandant Lamy que les Touareg se préparaient à l'attaquer.

« Le 12 mars, à la pointe du jour, après une nuit tranquille, le réveil se faisait entendre à l'heure habituelle. Comme si cette sonnerie avait été le signal attendu par les Touareg, une grande rumeur, des cris perçants, un brouhaha indescriptible, une poussière intense mêlée à une brume qui empêche de voir distinctement, s'élèvent à quelques 300 mètres du camp. Bientôt les cris redoublent, le nuage de poussière augmente. Il n'y a pas à en douter, c'est une avalanche d'hommes et de méhara qui se précipite sur notre petite redoute et menace de la submerger.

« Le feu est immédiatement ouvert. Le crépitement d'une fusillade intense, auquel se mêle bientôt la voix de nos canons, cause un moment de stupeur et d'arrêt dans cette cohue gesticulante et hurlante.

« Le feu rapide est pendant six à sept minutes exécuté par les hommes qui défendent les côtés menacés. Les cavaliers à méhara s'effondrent avec leurs montures. Les fantassins s'arrêtent épouvantés par cette grêle de projectiles qui s'abat sur eux, couvrant le sol de sang et de cadavres.

« Néanmoins les plus braves essayent de pousser leurs montures en avant, mais celles-ci refusent de s'enfoncer dans la fournaise et viennent s'abattre à une cinquantaine de mètres de notre ligne d'abattis. La poussière faite par la horde assaillante, mêlée à la brume du matin, nous empêche de voir exactement les mouvements des ennemis à une distance de deux cents mètres et ceux-ci peuvent profiter des buissons et des huttes nègres qui sont de ce côté pour se dérober à nos vues et éviter ainsi nos coups. L'artillerie ne peut tirer que quelques coups à mitraille sur les groupes les plus visibles.

« Au bout de quelques minutes la fusillade se ralentit et cesse même bientôt complètement; nos ennemis ont disparu dans la direction par laquelle ils sont venus... »

Iférouane était le premier village de quelque importance de la contrée de l'Aïr, dont la mission allait, jusqu'à Agadès, suivre la lisière occidentale. Ce n'était plus à partir de ce point le désert sauvage, sans eau et sans végétation. Au contraire les lits des torrents creusés dans le massif renfermaient dans leur sous-sol, quelquefois même en surface, des cours d'eau qui permettaient à quelques palmiers de prospérer et à quelques légumes de pousser. La région est pittoresque, surtout dans les hautes vallées; plus d'une fois les reconnaissances y pénétrèrent et en ramenèrent des troupeaux de prise.

Mais les sédentaires qui habitaient les villages étaient de pauvres misérables, étroitement soumis aux Touareg et ils ne possédaient en propre aucun de ces chameaux qui eussent été tellement utiles à la mission pour pouvoir continuer la route. Bien entendu les Touareg, de leur côté, s'abstenaient de fournir quoi que ce soit aux « Nassaré » déses-

tés, de sorte que la mission se trouva immobilisée pendant près de trois mois dans ce coin du désert.

Enfin, on peut repartir, emportant, sur ce qu'il restait encore de bêtes de somme et sur les quelques bourricots fournis par le village, l'essentiel des bagages.

A Aouderas, autre village de l'Air dans lequel la mission a dû s'arrêter une fois de plus, immobilisée par le manque de moyens de transport, il faut à tout prix avoir recours à la force pour se procurer le minimum d'animaux indispensables.

Le commandant Lamy dirige en personne une reconnaissance vers l'Ouest où des campements touareg sont signalés. La petite colonne marche à travers un pays rocheux, coupé, où les chameaux tombent à chaque pas.

« Tout à coup des cris perçants retentissent à la queue de la colonne auxquels répond presque immédiatement une fusillade qui devient de plus en plus précipitée. L'arrière-garde, commandée par le lieutenant Rondenay, brusquement assaillie par une trombe de plusieurs centaines de chevaux et de méhara, est rapidement ralliée par son chef et fait face à l'ennemi qui l'aborde, sabre au clair et la lance en avant. En moins d'une seconde, avant même d'avoir pu faire usage de leurs armes, cinq des nôtres tombent sous les coups de l'ennemi. Mais les quelques hommes ralliés par Rondenay ouvrent un feu violent sur leurs adversaires, feu d'autant plus meurtrier qu'il s'exécute à bout portant sur des hommes qui attaquent à l'arme blanche. A huit heures du matin l'ennemi est en pleine déroute et à peine distingue-t-on au loin quelques groupes qui franchissent les collines voisines et disparaissent.

« Du côté des Touareg, 30 hommes ont été tués sur place, 80 chameaux ont péri; il leur a été pris par le détachement 4 chameaux et 4 chevaux! »

Sur le cadavre de l'un des Touareg, une missive fut trouvée dont la traduction est intéressante pour la mentalité qu'elle dénote chez ces farouches peuplades : « Je

vous apprends que tous, désireux du paradis de la Guerre Sainte, se lèvent contre les Ikouffar. Vous, les prudents et les sages, n'ayez qu'une seule idée, qu'un seul but, le matin, le soir, la nuit, une seule tendance, la Guerre Sainte contre les Chrétiens! Il faut combattre de toute nécessité, nul ne doit reculer. Levons-nous, élevons nos âmes vers le Très Haut jusqu'à la mise en fuite totale des Chrétiens! »

Nouveau départ, nouveaux sacrifices. Il faut brûler encore d'importants approvisionnements. « C'est un spectacle lamentable, une de ces journées inoubliables comme on en rencontre heureusement peu dans le cours de la vie mais qui ne paraissent plus, lorsqu'on a eu le bonheur d'en triompher quand même, qu'un songe lointain ou un cauchemar atténué. »

Après tant d'épreuves vaillamment supportées, tant de sacrifices accomplis, la mission, bien appauvrie, arrivait le 28 juillet en face d'Agadès. Elle pouvait espérer y voir un terme à ses souffrances, puisque cette ville était l'étape obligée de la grande route des caravanes de Zinder à Ghat et à Ghadamès, fréquentée sans arrêt, d'un bout de l'année à l'autre, par suite abondamment pourvue en moyens de transport et en ressources de tous ordres.

Le 28 juillet la colonne française entrait dans l'oasis d'Agadès, avec toute la solennité que lui permettaient les uniformes rapiécés et les chaussures percées de ses membres. Des visites étaient échangées avec le sultan de la ville, pauvre fantoche sans autorité mais non sans vanité, qui promettait tout ce qu'on lui demandait, quitte à ne rien apporter. En fait ce chef était entièrement soumis aux tribus voisines de Touareg et il ne disposait d'aucun moyen personnel d'aider la mission.

D'un autre côté, on a toute raison de penser qu'existait entre le sultan d'Agadès et celui de Zinder une véritable collusion pour empêcher les Sahariens d'arriver jusqu'à Zinder. Enfin la rumeur publique avait rapporté à Agadès des bruits suivant lesquels une autre colonne française, par-

venue à proximité de Tessaoua, avait dû faire demi-tour en suite d'un combat que les Blancs s'étaient livrés entre eux, toutes circonstances bien faites pour exciter la cupidité des Touareg comme des noirs en vue de prendre possession des richesses et surtout des armes de la mission.

Le commandant Lamy, de son côté, était anxieux de se porter le plus vite possible vers les plaines soudanaises où il verrait certainement finir tant de misères. Après avoir péniblement rassemblé quelques dizaines de bourricots et de bœufs de charge, la colonne s'ébranlait un peu prématurément le 10 août sur la route de Zinder.

Or, ces jours-là, la chaleur était terrible et les guides, infidèles, afin de laisser libre la route ordinaire des caravanes, font passer la mission loin des puits habituels. Les marches forcées, faites à pied, le manque d'eau, éprouvent terriblement les hommes. Dès le deuxième jour, M. Foureau note que, dans une seule section, 27 hommes sur 47 manquent à l'appel du soir, égrenés sur la piste par la fatigue et plus encore par la soif.

A ce moment, le moindre rezzou aurait eu raison de la mission. Le lendemain, le commandant Lamy peut néanmoins reformer sa colonne et l'on repart.

Nouveaux avatars, nouvelles épreuves. Le guide se trompe de direction ou bien tente d'égarer la mission et il la promène à travers des immenses plaines sans eau d'Irhaïen. On le fusille. Un autre, volontairement ou non, se perd dans la nuit du 15 août et après avoir lancé la mission dans le Ténéré oriental, immense étendue sans végétation et sans eau, la ramène insensiblement vers le Nord. Ce serait la mort certaine si la mission ne possédait ses guides chambaa, anciens compagnons de Foureau, coureurs émérites du désert qui, sans hésiter, ramènent directement la colonne à un point d'eau où elle s'était abreuvée deux jours auparavant.

Mais, à la suite de ces mésaventures, celle-ci a perdu tout ce qu'il lui restait de son matériel et de ses approvi-

sionnements (sauf armes et munitions) et, la mort dans l'âme, ses chefs doivent ordonner le retour vers Agadès.

La petite troupe harassée, manquant de tout, sauf de courage et de résolution, restera en ce point pendant trois mois encore, jusqu'à ce que le sultan d'Agadès, impressionné par les menaces et les mesures de coercition qui seront enfin prises contre lui, et qui se sont traduites par l'occupation des seules sources qui abreuvent la ville, se décide à la pourvoir du nécessaire. Il a d'ailleurs appris qu'une troupe française est déjà installée à Zinder dont le sultan assassin a été tué et surtout que sont arrivés deux cents chameaux envoyés de cette ville par Mallem Yaro, sur les ordres du sergent Bouthel.

Dès le 15 septembre, le commandant Lamy avait reçu une lettre dont il ne comprit pas d'abord la signification tragique. Un certain lieutenant Pallier (?) qui se disait le chef de la mission Afrique Centrale (qu'étaient devenus alors les premiers chefs de mission?) lui rendait compte qu'à la suite de la rébellion d'une partie de ses troupes il se voyait dans la triste obligation de revenir au Soudan français avec les rebelles, laissant derrière lui, à Zinder, les lieutenants Joalland et Meynier, avec quelques hommes demeurés fidèles. Ceux-ci devaient se mettre à la disposition du commandant Lamy pour lui permettre de mener sa mission à bonne fin.



On demeure étonné lorsque l'on constate la longanimité insigne dont continua jusqu'au bout à faire preuve le commandant dans ses relations avec les habitants. Cette marche d'In Azaoua, record de lenteur jusqu'à Zinder, coupée par d'interminables séjours, ne peut se comprendre que par une générosité de caractère confinant à la faiblesse.

« De Chambrun », dit le capitaine Reibell dans son car-

net de route, « caractérise très justement les interminables palabres du commandant avec les chefs indigènes, en disant qu'ils ont lieu entre des gens qui mentent constamment et un homme qui met toute sa finesse d'esprit à leur faire comprendre qu'il s'en aperçoit. Ce petit jeu peut durer longtemps! »

Quoiqu'il en soit, à partir du moment où elle fut prise en quelque sorte moralement en charge par les Français déjà installés à Zinder, toutes choses lui devinrent faciles et la mission, après avoir triomphé de tous les obstacles rencontrés, arrivait à Zinder dépenaillée mais glorieuse, le 3 octobre. Elle y était reçue en triomphe par la troupe du sergent Bouthel accompagnée de toute la cavalerie du sultan de Zinder.

« Véritable Eden » après l'enfer du Sahara, comme le nomme Reibell. Ici les vaillants cadres et les troupes de la mission saharienne vont enfin trouver un repos bien gagné et un confort depuis longtemps oublié. »

Le commandant a reçu à ce moment des mains de Bouthel une lettre de Joalland, datée du 2 octobre, lui annonçant son départ pour le Tchad, motivé par l'« intérêt national » qui s'attache à l'occupation effective immédiate des rives du Tchad. On a vu précédemment combien cette décision de Joalland fut, en son temps, opportune et justifiée.

A Zinder (où nous avons pu si facilement réunir le convoi nécessaire à notre marche vers le Tchad) vont encore recommencer d'interminables palabres avec les indigènes pour obtenir les chameaux indispensables pour la continuation de la marche de la mission saharienne vers le Tchad. Le commandant, laissé libre par le Gouvernement de déterminer, après la traversée du Sahara, son itinéraire de retour, a décidé en effet de marcher sur nos traces.

Il regrette certes et blâme même le « cavalier seul » fait par la mission Afrique Centrale, mais il ne songe pas un moment à se soustraire à des fatigues d'une nouvelle campagne vers le Tchad, d'autant plus que, par suite de la

mort du colonel Klobb, c'est à lui qu'en reviendra le commandement.

Cependant, dans le souci de ne pas exposer ses vaillants soldats déjà si éprouvés par les rigueurs du désert aux graves menaces que fait peser sur des « blancs » le climat tropical, il désire assurer leurs déplacements à cheval. Dans la région de Zinder et ses environs, les chevaux ne manquent pas, mais, pour se les procurer et aussi pour asseoir définitivement l'autorité française dans la contrée, le commandant a formé un détachement avec lequel il se rendra à Tessaoua et dans quelques autres localités importantes, pour y faire signer des traités de paix et de protectorat par les chefs indigènes.

A cette occasion, il a fait exhumer les malheureux restes du lieutenant-colonel Klobb et les a ramenés avec lui à Zinder, avec tous les honneurs militaires dus à ce glorieux martyr du devoir.

Tous ces préparatifs ont duré plus d'un mois. Enfin, toutes affaires réglées, la mission, formée désormais de cavaliers aussi novices que l'avaient été les méharistes improvisés d'Ouargla, s'ébranle vers le Tchad. Tous les civils de la mission, sauf MM. Foureau et Villatte, quittent la mission à ce moment et le commandant Lamy en prend le commandement exclusif, puisqu'il s'agit désormais de questions purement militaires.

La marche de la mission jusqu'au Tchad sera facile, d'autant plus que le commandant ne s'astreindra pas, comme l'avait fait précédemment la mission Afrique Centrale, à rester toujours en zone d'influence française. Pour déroger ainsi aux instructions gouvernementales, il a saisi l'excellent prétexte de la demande qui lui a été adressée par le descendant des anciens sultans du Bornou, Amar Sciada, de le remettre en possession de ses Etats, dont Rabah avait violemment dépouillé sa famille, quelques années auparavant.

Suivant l'incitation intéressée de ce revenant, le com-

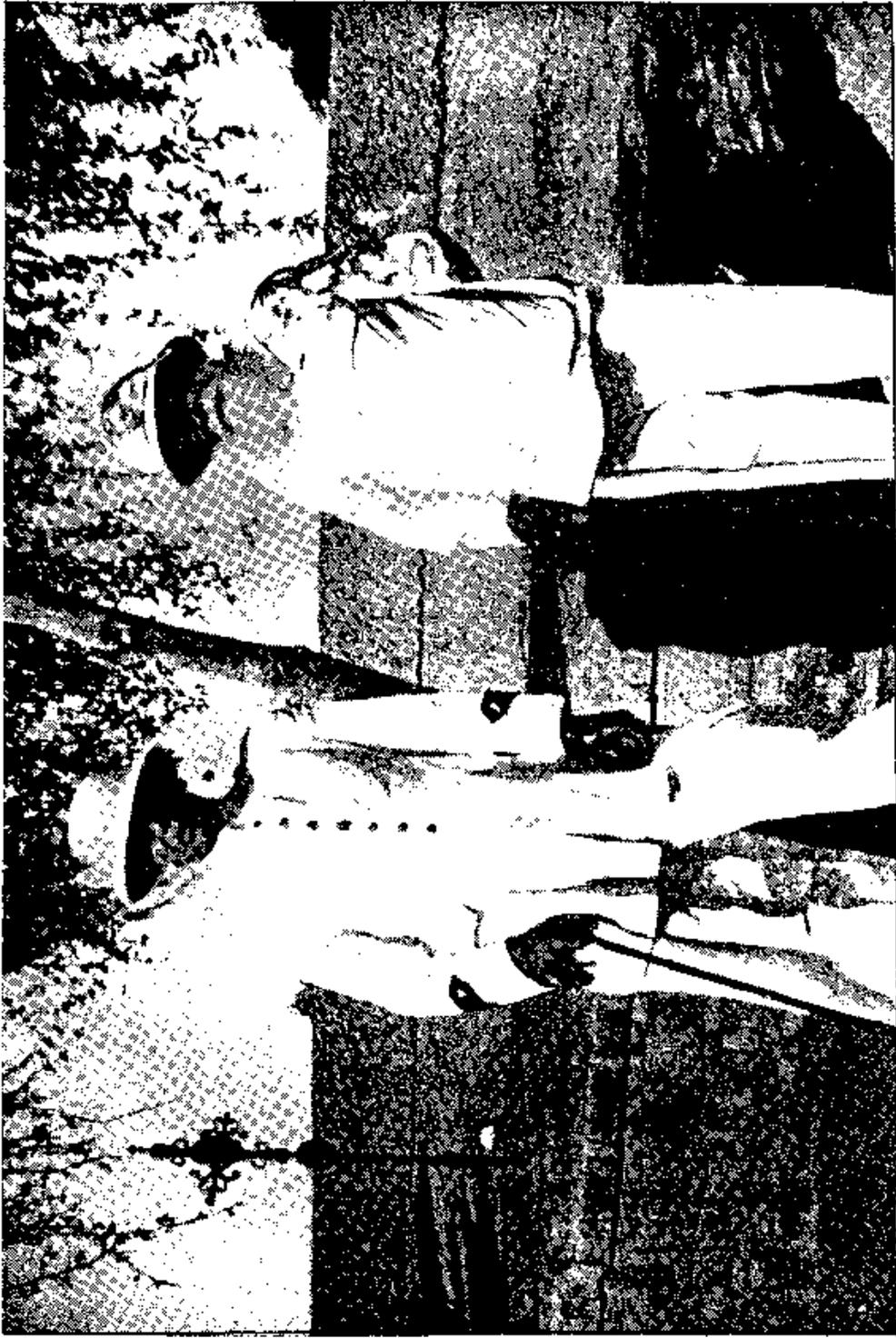
mandant Lamy avait d'abord décidé de se porter directement, de l'embouchure de la Komadougou Yôobé atteinte le 12 janvier 1900, sur Dikoa, capitale de Rabah. Le mouvement fut même esquissé. C'eût été un bien dangereux « cavalier seul » de la mission saharienne, alors que les racontars indigènes parlaient d'une victoire récente du sultan remportée contre les troupes du Chari à Kouno.

Il fallut toute l'éloquence persuasive du capitaine Reibell et du lieutenant de Chambrun (raconte le capitaine Reibell dans son carnet de route) pour faire renoncer le commandant à son téméraire projet. Enfin, il se résigna à remonter vers le Nord sur les traces de la mission Afrique Centrale, décision qui devait assurer la réunion des deux missions et par la suite le succès de nos entreprises communes, qui sans cela eût été bien compromis.

C'est le 18 février seulement, soit quatre mois après notre arrivée sur le Tchad, qu'eut lieu la jonction des deux missions. Joalland, qui avait reçu un courrier du commandant Lamy le convoquant dans le Kanem, y était arrivé depuis quelques jours et y avait retrouvé le poste provisoire installé dans le pays pour y servir de relai avec Zinder et y assurer l'autorité, encore bien discutée, de notre protégé, Halifa Djerab.

La rencontre des deux chefs de mission a été correcte, rien de plus. Il est assez difficile de pardonner à un concurrent (dans le sens étymologique du mot : concours, marche vers un même point), surtout lorsqu'il est plus jeune, d'avoir remporté le match.

Le commandant, prenant le commandement des deux missions, a décidé, dans un souci d'économie des forces irréprochable, d'emmener avec lui les soixante tirailleurs sénégalais du Kanem. Il en résultera une conséquence déplorable. Halifa Djerab, abandonné à ses seuls moyens, sera bientôt victime de ses rivaux. Les Senoussistes d'un côté, les représentants du Ouadaï d'un autre, auront bien-



Tombouctou. - La tombe du colonel Klobb

tôt fait de monter des complots au cours desquels notre ami sera tué.

Les conséquences politiques de cet abandon (dont les motifs militaires ne sauraient être discutés) seront, pour plus tard, la nécessité d'une campagne extrêmement coûteuse contre les Senoussistes, désormais solidement installés dans leur forteresse de Bir Allali.

Le 24 février 1900, les deux missions Afrique Centrale et Saharienne, celle-ci accompagnée d'une multitude de Bornouans formant la suite du sultan Omar Scinda, parvenait enfin à Goulfei, où elle retrouvait, solidement installé dans ses retranchements, le gros de la mission Joalland-Meynier demeuré sur place en face d'une garnison qui, sous les ordres de Fadellala, fils de Rabah, devenait chaque jour plus forte et mieux armée.

CHAPITRE VIII

La Réunion des trois Missions La Victoire de Kousseri

Le 24 février 1900, les deux missions Afrique Centrale et Saharienne se trouvaient réunies au complet face à la ville forte de Goulfei. Le commandant Lamy disposait dès ce moment avec les 300 fusils de sa mission et les 165 tirailleurs venus du Soudan d'une troupe entraînée, courageuse et enflammée par le désir de venger tant de camarades déjà tombés dans la lutte contre Rabah. La colonne ne possédait que deux petits canons, un de 45 mm., l'autre de 80 mm. Sa cavalerie comprenait 30 spahis algériens ou soudanais.

Mieux renseigné désormais sur les forces réelles du sultan noir, le commandant Lamy avait décidé de n'engager contre lui la partie décisive que lorsqu'il aurait été rejoint par les 350 fantassins et les deux canons de 80 mm. de la mission du Chari. En attendant, il s'efforcera de prendre sur la rive gauche du fleuve une tête de pont solide, future base d'opérations de nos forces.

Le commandant avait d'abord pensé à prendre d'assaut la petite place de Goulfei et les ordres furent donnés le soir

même de son arrivée pour une attaque en règle le lendemain dans la nuit. Des renseignements (d'ailleurs inexacts) lui furent apportés d'après lequel Fadellala avait fait passer une partie de ses « bireks » sur la rive droite pour attaquer notre position. L'attaque prévue fut ajournée en conséquence. En fait, le chef bornouan reçut dans la journée du 25 le renfort de quelques centaines d'hommes, mais il resta sur ses emplacements.

Changeant son plan, le commandant Lamy décida alors de se dérober devant Goulfei et d'aller passer le fleuve en face de la petite ville de Marra qui, depuis le succès de Suley Taraoré, avait été abandonnée par l'ennemi. Afin de faciliter cette manœuvre, un simulacre d'attaque fut organisé contre Goulfei, tandis que le gros de la colonne se rendait par la rive boisée du fleuve jusqu'en face de son objectif.

La manœuvre réussit parfaitement et deux jours plus tard les deux missions, avec armes et bagages, se trouvaient installées derrière les murs de Marra. Les coureurs de l'ennemi n'avaient pu s'opposer à notre passage.

On signala alors au commandant la présence dans la petite ville de Kousseri, située à quelques 10 kilomètres dans le Sud, non loin du confluent du Chari et de son affluent le Logone, d'une forte garnison de Rabistes, comprenant 5 bireks et quelques cavaliers. Il résolut d'attaquer cette place, mais, afin de disperser l'attention de l'ennemi, il lança des patrouilles au Nord comme au Sud. Celle du Sud, commandée par le lieutenant Britsch, put s'approcher tout près de Kousseri et reconnaître ses voies d'accès.

Le lendemain matin, de bonne heure, la colonne se mettait en route vers le Sud, mission Afrique Centrale en tête et derrière elle la mission Saharienne. Le capitaine Reibell était resté sur place pour garder nos arrières et protéger notre convoi. Il n'eut affaire de toute la journée qu'à quelques éclaireurs ennemis venus en exploration.

La colonne de combat, de son côté, ne rencontra aucune résistance jusqu'à son arrivée à proximité immédiate des remparts de Kousseri, qui, hauts de 4 à 5 mètres et fort bien entretenus, formaient un demi-cercle appuyé au fleuve. A ce moment les tireurs ennemis, juchés sur les remparts, ouvrirent le feu sur nos colonnes déployées, feu sans efficacité.

Il fallait faire brèche dans ces fortes murailles. Joalland avec sa pièce de 80 mm. tirant des obus à mélinite et de Chambrun avec son minuscule canon de 45 mm. réussirent en quelques coups bien placés à écréter le mur et, sans plus attendre, le commandant lança ses deux compagnies de tête en avant pour se mettre à l'abri des murs, d'ailleurs dépourvus de toute espèce de flanquement.

Tandis que le sergent-major Fournier et quelques braves s'efforçaient d'agrandir la brèche à la pioche sous les balles ennemies, nous entendions de l'autre côté du mur les Rabistes chanter leur hymne de guerre. Lorsque le commandant jugea la préparation suffisante, il donna l'ordre aux clairons rassemblés de sonner la charge. Alors ce fut la ruée, l'assaut donné par nos braves soldats qui, franchissant les murailles, virent, dans le vaste espace découvert qui séparait l'enceinte des maisons du village, leurs ennemis s'enfuir, pris de panique, sans songer à résister davantage, jusqu'au fleuve où la plupart se jetèrent à la nage, poursuivis par nos feux de salve.

Cependant un groupe de cavaliers, entourant ses chefs, avait pu se sauver par la porte du Sud et s'enfuyait à toute allure lorsque le capitaine Joalland, ayant fini sa mission d'artilleur, l'aperçut. « Je charge à la tête de mes spahis, raconte Joalland dans son ouvrage : *Le drame de Dankori*, et pendant un quart d'heure nous combattons corps à corps. Enfin la place nous reste et mon brave Abdoul Sall enlève le premier étendard que les Français aient pris à Rabah. »

C'était là un beau succès et qui allait donner à nos

hommes le sentiment de leur supériorité morale et préparer de nouveaux exploits. Le commandant Lamy nous raconta le soir que cette journée du 3 mars était l'anniversaire du combat de Hua-Moc, auquel il avait pris part au Tonkin, alors qu'il était jeune lieutenant.

Avec un adversaire de la taille de Rabah, qui conservait malgré tout une attitude agressive, il ne fallait pas s'endormir. Les agents politiques signalaient que notre ennemi réunissait des forces importantes à Dikoa et que ses subordonnés avaient ordre de nous harceler sans arrêt. Le commandant, une fois installée la colonne dans le village qui fut mis en sérieux état de défense, décida d'envoyer de continuelles reconnaissances pour surveiller l'ennemi et nous protéger contre toute surprise. C'était, dès le 6 mars, Joalland et Métois qui, l'un sur la rive gauche du Chari, l'autre sur la rive droite, s'avançaient vers la place forte du Logone qu'on disait occupée. Escarmouches sans grande importance auxquelles allait succéder une attaque très sérieuse conduite par Fadellala lui-même.

Le 8 mars, le commandant, prévenu par nos espions de l'approche d'une forte troupe ennemie au Sud de Kousseri, envoyait à sa rencontre un détachement fort d'une centaine d'hommes sous les ordres du lieutenant Rondenay. Le soir même celui-ci échangeait des coups de feu avec des éclaireurs ennemis. Il avait l'impression que ceux-ci, très agressifs, devaient précéder une troupe ennemie importante; le commandant, alerté, lui envoyait un renfort de 40 hommes commandés par le lieutenant de Thézillat.

En effet, le lendemain matin, alors que Rondenay se portait en avant, il fut soudain attaqué et croyant n'avoir affaire qu'à quelques coureurs se lança à leur poursuite.

Soudain de toutes parts il se voit entouré. Les coups de fusil partent de chaque buisson, de chaque fourré, lui blessant et lui tuant plusieurs de ses hommes. Il comprend alors à quelle forte partie il a affaire. Sans perdre son sang-froid, il fait sonner le ralliement et sous un feu rou-

lant forme ses hommes en carré. Puis, lorsque chacun est bien à sa place, il lance résolument tout son monde à l'attaque.

Les ennemis, épouvantés, fuient malgré les exhortations de leurs chefs et le tonnerre de leurs tambours de guerre. Dans leur fuite ils amènent nos hommes sur un immense campement où Fadellala, fils de Rabah (car c'était lui, accouru bravement de Goulfei) avait passé la nuit précédente avec un millier des siens.

En un instant tout est balayé; les Rabistes qui tentent de résister sont tués. Mais à l'appel des nôtres, il manquera beaucoup de monde : près de quarante hommes étaient hors de combat, dont une dizaine moururent des suites de leurs blessures. Le lieutenant de Thézillat avait eu un pied traversé par une balle et avait continué à conduire la charge de ses hommes, presque à cloche-pied. Le lieutenant Oudjari était également blessé.

Dans le campement abandonné, on trouva tous les préparatifs en vue d'un excellent repas que nos hommes dégustèrent volontiers ainsi que des quantités de « dolo », cette bière de mil que les soldats rabistes avaient préparée, sans doute pour se donner du cœur au bon moment. Les Sahariens la burent à leur santé.

De Kousseri, nous avons entendu distinctement, grâce au vent favorable, la fusillade très intense, les tambours indigènes et les clameurs d'encouragement des chefs. Craignant le pire, le commandant m'avait dirigé en renfort dès le début. Mais en fait le lieu du combat était situé assez loin et le mouvement tournant qui m'avait été prescrit me retarda encore, de sorte que j'arrivai sur le lieu du combat trop tard pour intervenir activement. Il en fut de même du commandant lui-même qui n'arriva qu'une heure après la bataille.

Ce combat, glorieux, mais aussi très dur, avait fortement entamé nos réserves de munitions. Il avait d'ailleurs souligné le mordant de l'ennemi et il n'avait été un succès que grâce au courage de Rondenay et à son ascendant moral. Le commandant décida dès lors, en principe, de nous maintenir dans l'enceinte de Kousseri, en attendant l'arrivée de M. Gentil. Or, de celui-ci, on n'avait eu d'autre nouvelle que des retards successifs dus au manque de moyens de transport. Le lieutenant de Chambrun reçut la mission d'aller prendre contact avec lui et de lui amener un petit convoi de chameaux.

Rabah, encouragé par notre nouvelle attitude qu'il attribua à la peur, prit alors une décision qui prouvait ses hautes qualités de chef de guerre. Avec la plus grande partie de son armée, soit environ 3.000 hommes armés de fusils et ses trois canons (toujours ceux pris à Bretonnet) il n'hésita pas à venir s'installer tout à proximité de Kousseri.

Le 11 avril, jour de la fête « du mouton », grande solennité musulmane, il fit même tirer des salves de coups de canon que nous entendîmes distinctement. Bravade qui nous laissa sans réponse, mais non sans le désir d'en tirer bientôt vengeance.

La cavalerie de Rabah, très allante, ne cessait pas d'ailleurs d'opérer dans les environs de la ville, razziant sans pitié les pauvres gens qui étaient venus se réfugier sous notre protection. La brousse très dense facilitait les « hourrahs » de cette cavalerie et, plus d'une fois, nous pûmes apercevoir de notre observatoire, à l'intérieur même de la ligne de vedettes que nous avions placées à 7 ou 800 mètres de la ville, les éléments de cette cavalerie.

A tour de rôle, les jeunes officiers avaient mission d'aller visiter ces postes dont les soldats avaient tendance à se reposer pendant la sieste et c'est ainsi que, le 13 avril, je sortais en pleine chaleur pour la ronde habituelle, avec une douzaine de spahis.

A peine arrivé en lisière des bois, voici que j'aperçois un spectacle particulièrement suggestif : les hommes d'un de nos petits postes, mollement étendus sur le sol et derrière eux, s'approchant à la dérobée, une douzaine de cavaliers rabistes. A ma vue, les ennemis se replient dans les buissons. Connaissant bien les lieux, je lance derrière eux quelques cavaliers et avec le reste de ma petite troupe je cours au galop vers une clairière où j'étais assuré de les voir repasser. En effet, une minute n'est pas écoulée que je vois accourir les Rabistes poursuivis l'épée dans les reins. Mes spahis les chargent, carabine au poing, et deux hommes s'écroulent. Croit-on que cette leçon a servi ? Pas le moins du monde. Le lendemain, à la même heure, une nouvelle embuscade a lieu exactement au même point : mais cette fois elle réussit malheureusement et les cavaliers de Rabah tuent deux tirailleurs algériens dont les têtes iront faire croire dans le camp ennemi à la mort de deux chefs européens...

Cependant cette vie cloîtrée, en face d'un ennemi qui semble se moquer de nous, est lourde à supporter, surtout pour les jeunes. Toute occasion est bonne pour aller prendre le large : reconnaissances de nuit qui vont vérifier la présence des ennemis et reconnaître leurs dispositions. Notre camarade Verlet a pu ainsi nous rapporter des renseignements précis sur l'emplacement du camp de Rabah. D'autres fois ce sont les corvées de fourrage qui vont assez loin de la ville et risquent toujours d'avoir quelque aventure.

Le 20 avril, j'avais demandé ainsi à sortir, avec un détachement de vingt de mes tirailleurs, pour aller au fourrage. A huit heures du matin, corvée finie, je rentrais vers la ville, lorsque des coups de feu retentissent dans la direction de campements chouas, installés sur la rive du Chari. Je me porte aussitôt de ce côté.

Tout à coup, j'aperçois trois cavaliers vêtus de noir qui débouchent à quelques centaines de mètres au galop. A

peine ai-je eu le temps de faire déposer par mes hommes leur lourde charge de fourrage qu'une nuée de cavaliers (uniforme ajusté fait de bandes de coton tissé, parements et cols d'étoffe rouge, cartouchières de cuir rouge en sautoir) surgissent de la brousse autour de nous et se précipite en une charge furieuse sur ma petite troupe.

A peine le temps de la rallier sur un terrain dégagé qui, heureusement, est bordé par deux ravins encaissés formant presque île. Les cavaliers ne peuvent nous attaquer que d'un seul côté. Ils sont reçus par une grêle de balles qui en jette deux à terre et blesse plusieurs chevaux. Les ennemis tournent bride aussitôt et disparaissent avec la même rapidité qu'ils étaient apparus. On croirait à un rêve, n'étaient les hommes à terre et les fusils ramassés.

A Kousseri, où je rentrai bientôt avec mes trophées, je trouvai tout le monde fort inquiet : des renforts se rassemblaient, prêts à venir à la rescousse. On avait entendu distinctement mes feux de salve et on était fort inquiet sur le sort de ma toute petite troupe.

Ce fut la dernière alerte avant l'arrivée de la mission Gentil qui dès le lendemain 21 avril (*six mois pleins après notre arrivée sur le Tchad!*) allait enfin se réunir aux deux autres missions déjà rendues sur place...



Les troupes du Chari, entièrement reconstituées grâce à l'énergie de M. E. Gentil, Commissaire du Gouvernement, nous apportaient le renfort très appréciable de leurs cadres, remarquablement constitués, de leurs trois cents tirailleurs et de leurs deux canons de 80 mm. Aux côtés du capitaine Robillot, commandant les troupes, se trouvaient les capitaines de Cointet et de Lamothe, les lieutenants Galland et Kieffer pour l'infanterie, le capitaine Bunoust, les lieute-

nants Martin et Larrouy pour l'artillerie. Deux médecins militaires, les docteurs Allain et Ascornet, venaient compléter une équipe sanitaire remarquable formée par les docteurs Fournial et Haller de la mission Saharienne.

Le commandant Lamy avait donc désormais sous ses ordres plus de 700 fantassins bien armés et approvisionnés, 3 canons de 80 mm. de montagne, plus un demi-escadron de cavalerie. Le moment si attendu par tous de l'offensive contre Rabah était arrivé.

Elle fut décidée au cours de la nuit du 21 au 22 avril au cours d'une conférence entre MM. Gentil et le commandant Lamy, tous les deux aussi ardents, résolus et décidés à en finir avec le sultan Rabah, fléau impitoyable de tous les pays du Tchad.

Le sultan du Baguirmi, Gaourang, était arrivé avec M. Gentil et avait amené avec lui une centaine de guerriers plus ou moins bien armés, bien plus empressés à prendre part au pillage qu'ils escomptaient qu'au combat contre des ennemis qui si souvent les avaient défaits.

Ce ne fut pas une des moindres tâches du Commissaire du Gouvernement que d'accorder les prétentions de ce souverain avec celles d'Omar Scinda que le commandant avait apporté... dans ses bagages. Le sultan putatif du Bornou fit auprès de M. E. Gentil une démarche diplomatique indispensable avant que nos troupes n'interviennent dans un pays que les conventions internationales avaient placé dans la zone d'influence de l'Allemagne. Il sollicita notre concours militaire pour débarrasser son royaume du farouche tyran.

Le 22 avril, au lever du soleil les trois missions étaient réunies à la sortie Nord de Kousseri, formées en trois colonnes à intervalles de déploiement. « Les troupes de la mission d'Afrique Centrale à droite, appuyées au Chari, celles du Chari au centre, celles de la mission Saharienne à gauche. L'artillerie et la cavalerie avec la colonne du centre, dont une compagnie devait lui servir de soutien.

« Le commandant Lamy réunit tous les officiers autour de lui (1) pour leur expliquer le plan de l'attaque avec le même calme et la même précision qu'aux grandes manœuvres et cependant il n'a pas fermé l'œil de la nuit. Je le vois accroupi sur ses talons, le képi en arrière (car il a décidé d'aller à la bataille avec son képi bleu ciel-rouge au lieu du casque) et la barbe en avant, entouré de nous tous, traçant par terre sur le sable le dessin représentant la position ennemie à enlever, le tata, dominant le cours du Chari, dont il est éloigné de 7 à 800 mètres, la nature des palanques qui forment le rempart du camp : tout ceci dit avec une netteté, une précision qui ne laissaient plus place à aucune incertitude; on voyait se peindre sur la physionomie de tous les assistants, y compris M. Gentil, la satisfaction de se voir aussi logiquement commandés. Puis le rôle de chacun est indiqué en quelques mots. C'est la mission Afrique Centrale qui doit prendre le contact et le conserver coûte que coûte pendant que les deux autres missions feront un mouvement tournant autour du camp de Rabah.

— Je vous donne le poste d'honneur, monsieur Joalland, dit le commandant, mais je sais que je puis compter sur vos Soudanais!

— Merci, mon commandant, nous ferons notre devoir!

« Le centre (mission du Chari) a pour objectif la face Ouest du camp ennemi. La colonne de la mission saharienne qui est à gauche forme en quelque sorte l'aile marchante et doit laisser se dessiner l'attaque des deux autres; elle effectuera ensuite, en pivotant sur sa droite, un mouvement enveloppant de façon à couper l'ennemi de ses lignes de retraite vers Goulfei et Dikoa. Il faudra avant tout se sentir les coudes et ne pas se laisser aller à des entreprises divergentes, isolées.

(1) Carnet de route du capitaine Reibell.

« Les trois colonnes se mettent en marche; la liaison est difficile dans un terrain couvert d'une brousse épaisse et épineuse. Seule la colonne du centre avec laquelle marche le commandant suit un sentier bien tracé; les deux autres doivent se maintenir à sa hauteur, en frayant leur route.

« Trois quarts d'heure ont passé lorsque les patrouilles de Joalland lui signalent la présence du camp ennemi. Nous voyons des hommes et des chameaux qui rentrent en hâte dans l'enceinte. Le combat s'engage immédiatement. « Pendant une heure, dit le capitaine Joalland, nous soutenons seuls la lutte. Rabah a mis en ligne ses meilleurs fusils; le feu prend une intensité incroyable; malgré l'excellent couvert que leur procurent les buissons, mes hommes tombent un à un sous les coups d'ennemis cachés dans les arbres. Meynier tombe grièvement blessé au genou gauche. Le bon docteur Ascornet ne chôme pas; en moins d'une heure, il a quinze blessés à soigner. Les tirailleurs sont calmes, tirent sagement, malgré quoi il faut faire venir des cartouches sur le front de combat. »

« Enfin le premier coup de canon retentit. C'est notre camarade Bunoust qui entre en ligne. A partir de ce moment, le feu de l'ennemi ne diminue pas d'intensité, mais sa précision disparaît. Rabah envoie sur la mission Afrique Centrale quelques obus de 4, pris à Bretonnet, mais les coups vont se perdre loin derrière nous. »

Cependant, la colonne du centre a fait un à-droite pour se placer face à son objectif. La colonne de gauche la dépasse puis fait à son tour une conversion à droite et gagne la lisière d'un rideau d'arbres au delà duquel on aperçoit le camp de Rabah.

Le tata apparaît sur notre droite et, en arrière, au milieu d'un terrain entièrement découvert, formant un glacis en pente douce jusqu'au sommet. L'enceinte ne se voit pas directement; elle est entourée extérieurement de paillettes servant de logement aux auxiliaires rabistes : mêmes dispositions qu'à Kouno, favorisant la défense rapprochée

et gênant la préparation éloignée de l'attaque par le feu.

La ligne de combat se trouve à huit heures à huit cents mètres environ du tata, dans un terrain découvert sur lequel l'adversaire dirige un feu violent, mais heureusement mal ajusté. Le mouvement en avant s'exécute par bonds et par échelons.

« Il commence à faire très chaud; on souffre de la soif. Le feu, entretenu depuis deux heures par l'infanterie et ponctué par les fortes détonations de nos canons, se ralentit et s'assoupit un moment.

« Soudain la sonnerie de la charge se fait entendre. Toute la ligne se précipite en avant. On exécute un feu rapide à 200 mètres du tata et : « En avant, à la baïonnette! »

Déjà, depuis un moment, le commandant avait donné à la colonne du centre l'ordre de s'avancer par bonds, soutenue par l'artillerie. Officiers en tête, les tirailleurs de Kouno s'étaient précipités contre les palissades d'où partait un feu d'enfer. Ils pénètrent en trombe dans le camp, chassant devant eux les sofas terrorisés.

« Cependant Rabah essaie de ramener ses hommes à la contre-attaque. Un moment il paraît réussir. Ses sofas reviennent à la charge et accablent les nôtres de projectiles. Le commandant Lamy, emporté par son courage, arrive à cheval, coiffé de son képi haut galonné, au milieu d'un petit groupe de cavaliers. Il devient le point de mire des assaillants. Une seule décharge le couche à terre ainsi que ses quatre spahis et le lieutenant de Chambrun qui lui est adjoint.

« Tout à côté, le capitaine de Cointet, occupé à rassembler ses hommes, est tué d'une balle dans le cou; le lieutenant Kieffer prend le commandement de sa compagnie et, sous sa conduite, les braves Sénégalais, un instant surpris, se ressaisissent et reprennent leur marche en avant. L'ennemi fuit en désordre. »

Au même moment, le capitaine Joalland, par le Sud, la

mission Saharienne, par le Nord, pénètrent dans l'enceinte. Les sofas, affolés, s'enfuient en hurlant, essayant de se sauver par la face Est du camp. Pendant dix minutes, c'est un carnage affreux. C'est à ce moment que l'un des tirailleurs de Joalland, apercevant un homme qui paraît être le chef et que ses hommes cherchent à entraîner, tire sur lui et l'abat. Une heure après on devait apprendre que cet homme n'était autre que Rabah. La mission Afrique Centrale s'empare encore de deux canons que l'ennemi s'efforçait d'emmener. Ce sera le dernier acte de la tragédie.

Nos pertes avaient été considérables. La blessure du commandant Lamy était des plus graves. Auprès de lui, les docteurs s'empressaient mais ils ne conservaient pas beaucoup d'espoir de le sauver. Son adjoint de Chambrun, le bras brisé par une balle, conservait néanmoins le sourire. En plus du capitaine de Cointet mort pour la France, deux autres officiers étaient blessés.

Parmi nos tirailleurs les plus éprouvés étaient ceux de la mission Joalland-Meynier (cinq tués et dix-neuf blessés) puis ceux du Chari. Les pertes de la troisième mission (exception faite des deux officiers blessés) étaient très peu élevées. La conduite de tous avait été au-dessus de tout éloge.

Le soir même, après la plus forte chaleur, un convoi de pirogues ramenait vers Kousseri les officiers et les hommes blessés. Le commandant Lamy était étendu sur un lit indigène. Grièvement blessé moi-même, j'étais couché sur un autre lit tout à côté. De temps à autre le docteur Haller se penchait sur notre chef qui râlait faiblement. A quatre heures le docteur nous dit, non sans quelque solennité : « Messieurs le commandant va mourir ! » Un instant plus tard, s'étant penché sur le cœur du blessé, il dit, très ému : « Le commandant est mort ! »

La journée du 22 avril avait été rude. Notre chef était mort. Avant même de songer à la poursuite de l'ennemi, il fallait rendre aux disparus les derniers honneurs et assurer une base d'opérations et de ravitaillement pour la suite de la campagne.

Le capitaine Reibell de la mission saharienne qui, d'après son ancienneté, avait pris le commandement de la colonne d'opérations, la ramena à Kousseri.

Le lendemain eurent lieu les funérailles du commandant, du capitaine de Cointet et des autres Européens et indigènes tombés au cours de cette rude journée. L'émotion des tirailleurs algériens était poignante et tous, après le discours ému de Reibell, pleuraient comme des enfants devant la tombe du chef qu'ils aimaient.

Il ne fallait pas laisser aux troupes de Rabah le temps de se reformer et de reprendre cohésion sous les chefs courageux qui leur restaient, sous peine de voir compromis les résultats de notre victoire. Dès le 25, après avoir donné aux troupes du Chari un repos indispensable (elles avaient parcouru plus de 600 kilomètres sans arrêt pour nous rejoindre!) la poursuite commençait.

Après une fausse manœuvre faite en direction de Karnak Logone où l'on avait signalé la présence de Fadellala (ce qui fut reconnu inexact), la colonne de poursuite se dirigea franchement sur Dikoa où elle parvenait le 30 avril. La capitale était évacuée. On y retrouva le palais de Rabah et celui de son fils Niébé, intacts mais tout comme lors de notre entrée à Zinder, l'année précédente, un imprudent trouva le moyen de mettre le feu à l'arsenal et au magasin à poudre des Rabistes, accident dans lequel le capitaine Bunoust et le lieutenant Martin faillirent trouver la mort.

Le 1^{er} mai, une colonne légère comprenant 30 spahis et 120 tirailleurs des missions Saharienne et Afrique Centrale quittait Dikoa, sous les ordres du capitaine Reibell et, par

une marche de nuit hardie arrivait le lendemain matin à 7 h. 30 sur la smala de Fadellala formant un immense camp.

Les troupes de Fadellala (800 hommes environ) résistèrent énergiquement et n'hésitèrent pas à charger vigoureusement les troupes de poursuite, parvenant jusqu'à 50 mètres de celles-ci. Le camp ennemi fut enlevé avec un tel élan par les lieutenants Rondenay et Britsch, que tous les bagages, tous les approvisionnements et toutes les richesses de l'ennemi tombèrent entre nos mains. Dix étendards furent pris avec tout le convoi de poudre et de munitions ainsi que le trésor comprenant 10.000 bouthirs, les bagages personnels de Fadellala, son harem, plus de 300 fusils et un grand nombre de prisonniers.

Fadellala et son frère Niébé avaient pu prendre la fuite avec un grand nombre de cavaliers. Une nouvelle colonne de poursuite fut constituée avec les spahis et des hommes de renfort appelés de Dikoa. Le 7 mai, à 7 heures du matin, les Rabistes étaient atteints à nouveau et défaits. Les spahis soudanais, sous le commandement du brigadier Suleyman Seydou, avaient eu à soutenir un long combat à pied contre les sofas, épuisant complètement leurs munitions contre un ennemi vingt fois plus nombreux. Deux autres étendards tombèrent entre nos mains ainsi qu'une centaine de fusils.

Après ce dernier épisode, les Rabistes étaient chassés du Bornou et on pouvait espérer que les Mandaras, leurs ennemis, sur le territoire desquels ils s'étaient enfuis, auraient raison du restant de leurs forces. L'ordre du retour sur Dikoa et Kousseri fut alors donné. La colonne française, alourdie par ses nombreuses prises, n'y parvenait que les 21 et 22 mai, après un mois de marches forcées et de combats victorieux.

La dislocation des troupes placées sous les ordres du capitaine Reibell fut décidée le 23 mai 1900. A l'exception des troupes du Chari, dont le rôle ne faisait que de commencer, celles des deux autres missions, une fois achevée la déroute de Rabah et de ses fils, allaient regagner leurs garnisons d'Algérie et du Soudan, satisfaites de leurs succès triomphaux.

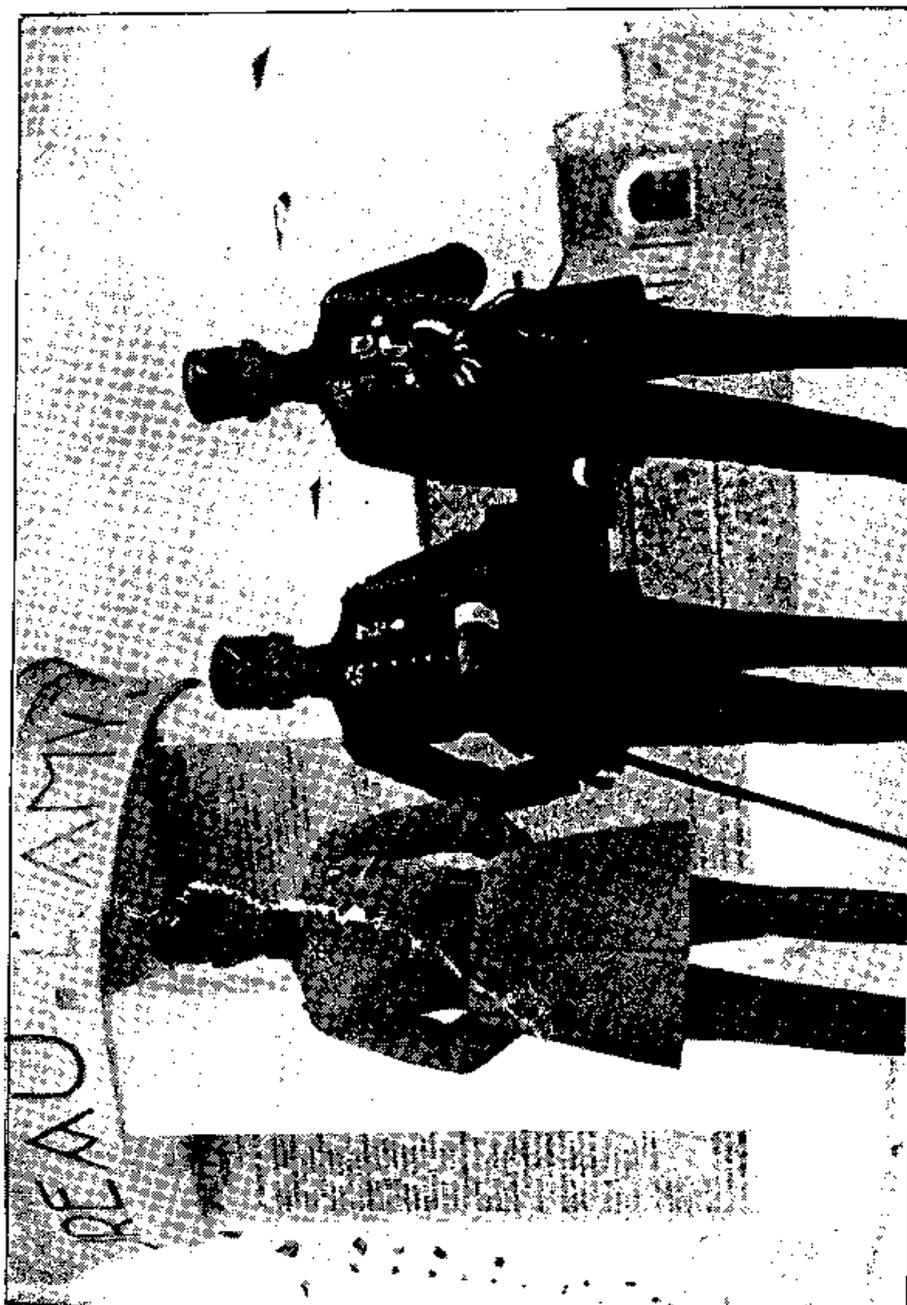
Déjà les pluies avaient commencé, annonçant le début de la saison d'hivernage qui allait rendre particulièrement pénibles leurs étapes de retour.

Dans son carnet de route, le capitaine Reibell a raconté le long voyage de retour des tirailleurs et spabis algériens. Tandis qu'une partie d'entre eux pouvaient être transportés en bateau presque jusqu'aux sources du Chari, les plus solides des hommes suivaient à pied les rives du fleuve.

Les aventures ne manquèrent pas, qui marquèrent cette odyssee. Plusieurs des Algériens, épuisés de fatigue, furent emportés par le paludisme. L'un d'entre eux fut enlevé par un lion du milieu du campement où il reposait. Les cadres résistèrent beaucoup mieux à toutes ces épreuves et au climat; seul un Européen, l'adjudant Jacques, succomba aux suites d'un épuisement total.

Enfin, ce fut le Congo! Et la fin des plus dures fatigues. La mission fut enlevée, à partir du 31 août, par plusieurs bateaux qui la conduisirent à Brazzaville, puis, après la traversée du Pool, par le petit chemin de fer belge jusqu'à Matadi.

Dans ce port l'attendait le paquebot *Ville de Pernambuco* qui allait la transporter d'une seule traite jusqu'à Bordeaux. Alors commença pour nos braves Algériens une succession de réceptions triomphales qui débuta à Bordeaux.



Général Kieffer

Général Meynier

Général Joalland

**Fêtes du cinquantenaire de l'Algérie
Auprès du monument Fourreau-Lamy à Ouargla**

le 23 octobre 1900, jour anniversaire du départ de la mission d'Ouargla et se terminèrent à Blida, point de départ de la mission.

Le Parlement décida d'accorder aux valeureux membres de la mission Saharienne la médaille coloniale avec agrafe en or : MISSION SAHARIENNE. Quelques années plus tard, le capitaine (devenu le général Reibell) obtenait que le glorieux drapeau du 1^{er} régiment de tirailleurs porterait en lettres d'or l'inscription : TCHAD...

La mission Joalland-Meynier se mit à son tour en route vers le Soudan, le 31 mai. Elle emmenait avec elle tous ses blessés, sauf le lieutenant Meynier qui, grièvement atteint au combat de Kousseri et encore très souffrant, dut attendre plusieurs mois avant de partir à son tour par la voie du Congo.

Joalland raconte dans son livre : *Le drame de Dankori*, ce que fut ce retour de cette phalange vaillante et disciplinée vers Zinder puis jusqu'au Soudan. Les fatigues et les difficultés, dues en particulier à la saison d'hivernage qui venait de se déchaîner avec ses orages, ses chaleurs lourdes, tous ses dangers, éprouvèrent fortement la colonne. Au moment de son arrivée à Zinder, elle ramenait avec elle, sur des chameaux ou des chevaux, une quarantaine de malades ou de blessés. Mais les 25 cavaliers et les 90 fantassins restés seuls valides firent dans la ville une entrée triomphale. Le sultan vint au-devant de la colonne avec tous ses féaux. Pendant plusieurs jours la population haoussa célébra la gloire des vainqueurs et, pour elle, la fin du règne de la peur.

Le 13 juillet 1900, Joalland passa la revue de ses troupes auxquelles il adressait l'ordre du jour suivant : « Demain est l'anniversaire de la mort du colonel Klobb. Grâce à l'esprit de discipline dont vous avez fait preuve au cours de cette année, vous avez effacé à Zinder le souvenir des événements tragiques qui y étaient attachés. Nous, dépositaires

du corps du colonel, nous nous contenterons d'aller lui rendre les honneurs après la revue et il n'y aura aucune réjouissance. »

Durant son absence, Joalland avait dû, par mesure de prudence, recommander au sergent Bouthel, resté à Zinder comme représentant de la France, de s'abstenir de toute opération autre que de police. Certains auteurs de désordre, dont le chef Touareg de Djadjidouna, Moussa, prenant cette abstention pour de la faiblesse, en avaient profité pour organiser contre nos protégés de véritables brigandages.

Il devenait indispensable de châtier ce chef dont l'insolence ne connaissait plus de bornes. Dès le 16 juillet, Joalland donnait l'ordre au sergent Bouthel de se porter avec un détachement surtout formé des hommes restés à Zinder contre le réduit fortifié de Tanamari, où le chef touareg s'était fait fori de résister à toutes nos attaques. Le combat fut rude. Les Touareg résistèrent avec l'énergie du désespoir dans une lutte corps à corps. La plupart des Touareg périrent; de notre côté nous avons vingt hommes hors de combat, la plupart frappés de coups de sabre, « blessures glorieuses attestant le courage de l'un et l'autre parti », ainsi que le dit Joalland dans son récit.

Les résultats de ce succès furent considérables, car ils rouvrirent la route des caravanes de Zinder à Agadès que le chef Moussa, par ses brigandages, avait virtuellement fermée.

Il fallut attendre la fin de l'hivernage et l'arrivée de la colonne de relève, placée sous les ordres du capitaine Moll, avant de penser au retour vers le Soudan. Dans cet intervalle, Joalland, toujours infatigable, parcourait les régions de Zinder, de Tessaoua, etc., afin de compléter l'« apprivoisement des tribus » et d'asseoir définitivement l'autorité de nos protégés.

C'est seulement le 3 octobre 1900, après l'arrivée à Zinder du détachement Moll, que le capitaine Joalland donna

l'ordre, depuis si longtemps espéré, du retour vers le Niger... vers le Soudan! Le sultan de Zinder tint à accompagner pendant quelque temps l'homme auquel il devait tout. Mon chef et ami exerçait sur les indigènes, par sa loyauté, son courage et sa bienveillance, une profonde influence. Les Zinderiotes ont précieusement gardé son souvenir.

La route du retour fut rendue très pénible par le lourd convoi de malades et de blessés (une centaine en tout) qu'il fallut ramener avec soi. Joalland avait promis à tous ces braves, en leur demandant le sacrifice de rester avec lui à Zinder lors des incidents de septembre 1899, de les ramener tous au Soudan et il tint parole.

Enfin, le 17 novembre 1900, la colonne parvenait sur les rives du Niger, qu'elle avait quittées près de deux ans auparavant. A la vue du ruban brillant que traçait le fleuve dans le lointain les soldats de la mission crièrent : « Dioliba! Dioliba! ». « Le fleuve! le fleuve! ». Avec les mêmes sentiments et la même joie que leurs ancêtres dans la gloire, les Dix Mille de Xénophon, avaient salué la mer : « Thalassa! Thalassa! »

Toutes les peines étaient oubliées, les fatigues effacées. La séparation de tous ces braves gens ne se fit pas sans émotion. Tandis que Joalland rentrait par le Dahomey où, à Kotonou, il prenait passage à bord de la *Ville de Maccio*, les tirailleurs rejoignaient leur village. L'un d'entre eux qui, au cours de ces terribles aventures, avait eu, et de beaucoup, le premier rôle, le sergent Suley Taraoré, se retirait dans sa maison, et refusait de continuer une carrière où il avait remporté tant de succès et rendu à la France des services éclatants :

« Je sais bien, avait dit cette grande âme, que jamais on ne pourra me pardonner d'avoir un jour commandé une troupe qui exécuta ses chefs. Mes intentions et ma bonne volonté ont toujours été les meilleures et je serais heureux qu'on le reconnût. Mais je ne veux accepter aucune récom-

pense et j'entends vivre désormais seul et ignoré. Tel est mon seul désir. »

Suley a tenu parole... Depuis ce moment, nul n'a plus entendu parler de lui. Sa mémoire mérite d'être honorée.

Dans un chapitre de son livre, le capitaine Joalland a tenu à rendre un hommage mérité à notre cher camarade Pallier qui, on se le rappelle, après les terribles épreuves qu'avaient subies et sa réelle amitié pour son ancien chef et sa confiance dans les troupes qu'il commandait, avait assumé pour lui la pénible mission de ramener personnellement au Soudan ceux des éléments de la colonne primitive qui avaient refusé de continuer la mission. Tâche difficile s'il en fut, puisqu'il allait se trouver à la tête de tous les révoltés, de ceux que le précédent chef avait toujours employés aux plus sinistres besognes.

Pallier estimait que l'on ne pouvait lâcher à leurs instincts ces hommes dont la plupart avaient perdu tout esprit de discipline et toute notion du Bien et du Mal.

Au prix de durs efforts, il parvint à remettre de l'ordre dans la bande et à la ramener jusqu'à Say, où elle fut dispersée. Bien plus, il tint à profiter de ce voyage pour reconnaître au plus près cette limite des zones d'influence française et anglaise, si arbitrairement et si absurdement tracée.

C'est ainsi que, prenant un itinéraire situé très au Nord de celui précédemment suivi par la colonne, il put reconnaître les importants villages de Tahoua et de Tamaské.

Près du village touareg de Lipatam, il eut à repousser une violente attaque des nomades, qui montrèrent contre lui un courage comparable à celui des gens de Moussa. Dans ce combat qui se termina également par une lutte corps à corps, plus de cent Touareg furent tués. Pallier avait eu également de lourdes pertes, mais après ce fait d'armes la route fut désormais déblayée et le 14 novembre 1899 tous ses détachements se trouvaient enfin réunis à

Say. Pallier avait terminé sa lourde tâche, mais il n'était pas — hélas! — au bout de ses peines.

Entre temps, en effet, le Gouvernement avait décidé d'ouvrir une enquête sur les tristes événements de juillet 1899. Lorsque Pallier, épuisé de fatigue, parvint à Dakar, l'ordre fut donné de le retenir sur place pour être interrogé par le commandant Laborie, chargé de cette enquête. A ce moment la fièvre jaune sévissait à Saint-Louis, où notre malheureux camarade fut envoyé malgré ses protestations.

On nous a raconté que, atteint de la terrible maladie, Pallier se désespérait de n'avoir pu, avec nous, remplir la mission française que nous deux avions menée à bien.

Joalland a rendu un vibrant et affectueux hommage à cette victime d'un devoir volontaire.

Le 13 mars 1901 le capitaine Joalland débarquait à Marseille où il tombait dans les bras de son ami Meynier, rapatrié déjà depuis plusieurs mois et à peu près rétabli de ses blessures.

Le Gouvernement avait décidé d'accorder à la mission Joalland-Meynier (comme il l'avait fait précédemment pour les missions Marchand et Foureau-Lamy) la médaille coloniale avec agrafe en or : « AFRIQUE CENTRALE ». Les Sociétés de géographie de Paris et de province, la Société de Géographie de France, etc. accordèrent à la mission leurs plus hautes récompenses. Joalland et Meynier ne purent qu'être satisfaits et reconnaissants de ces gestes.

D'autres diront sans doute quelle fut, après le départ des missions Saharienne et Afrique Centrale, l'activité prodigieuse, sous la direction de M. E. Gentil, devenu Commis-

saire Général de la République en A. E. F. des troupes demeurées sous ses ordres.

Il allait leur appartenir, après avoir entièrement détruit les hordes des fils de Rabah, de mettre la main sur le Kanem où elles allaient rencontrer, en la personne des Senoussistes, des adversaires redoutables, puis de conquérir le Borkou, l'Ennedi et le Ouadaï. Toutes ces acquisitions coûtèrent de nombreuses pertes de vies humaines, mais en fin de compte elles apportèrent au Centre Africain une paix (« pax Gallica ») qu'il n'avait jamais connue.

En l'année 1930, à l'occasion du Centenaire de l'Algérie, un voyage dans le Sud Algérien fut organisé pour y honorer le souvenir des héros qui, aux côtés du commandant Lamy, achevèrent de « bâtir » l'Empire Africain de la France. Des représentants des trois missions du Tchad s'y trouvèrent réunis autour du maréchal Franchet d'Esperey.

A côté du général Reibell, mainteneur du souvenir de son ancien chef et d'une dizaine de membres survivants de la mission Saharienne, du général Kieffer, représentant de la mission du Ouadi, se trouvaient les généraux Joalland et Meynier, ce dernier devenu Directeur des Territoires du Sud de l'Algérie.

Au cours de fêtes célébrées avec ferveur, bien des souvenirs furent évoqués. A tour de rôle, dans des banquets sahariens, les chefs de mission appelèrent de leurs vœux une collaboration amicale des trois groupes de possessions françaises, émettant le souhait que, dans l'avenir, le même esprit continue de présider aux relations de l'Afrique du Nord, de l'A. O. F. et de l'A. E. F.

Depuis cette date, beaucoup des derniers membres des
trois missions ont disparu : Joalland, Fournial..
Puisse survivre longtemps le souvenir de ceux qui furent

LES CONQUERANTS DU TCHAD!

Conclusion

Après la victoire de Kousseri, l'occupation des territoires du Tchad et du Chari fut complétée par toute une pléiade de chefs valeureux. Elle a permis d'édifier, puis de consolider le magnifique ensemble que constitue désormais l'Empire colonial de la France en Afrique.

Dans l'Afrique du Nord se poursuivait sur les traces de la mission Foureau-Lamy, puis sous la direction de grands sahariens, parmi lesquels émergent les noms de Cauvet, de Laperrine, etc... la pénétration, l'occupation progressive et la pacification du Sahara algérien. Dans le même temps, Lyautey, après avoir placé le Maroc sous notre protectorat, achevait son œuvre magnifique par la conquête du Tafilet. Les généraux Giraud et Trinquet, dans le Sud du Maroc, pacifiaient le Sahara jusqu'aux limites de la Mauritanie et du Rio de Oro.

De son côté, l'Afrique Occidentale française confirmait sa solide emprise sur le bloc du plateau nigérien en lançant sur les traces de la mission Joalland-Meynier, enfants perdus de l'Empire, les troupes qui, sous les ordres du colonel Péroz, du commandant Gouraud, de Moll, organisaient en une nouvelle colonie (celle du Niger) les contrées comprises entre le grand fleuve et le lac Tchad.

Vers le Nord, méharistes, tirailleurs sénégalais et soudanais débordaient largement sur le Sahara à la recherche du contact des Français installés sur l'autre rive du grand désert. Le colonel Gouraud conquérait la Mauritanie, qui

peu à peu viendrait se réunir au territoire des confins Algéro-Marocains.

L'occupation progressive d'Arraouan, de Tessalit, de Boughessa, de Taodénit, puis celle d'Agadès et de Bilma poseraient les jalons de la limite qui, d'un commun accord, allait être définie entre l'A. O. F. et l'Algérie par la Convention de Niamey de juin 1909. En 1914, le Tibbesti devenait français.

En Afrique Equatoriale enfin, la poussée vers l'Est et vers le Nord, entamée par la mission Gentil, prenait une ampleur chaque jour croissante.

La colonie du Congo trouvait sa forme définitive. Celle de l'Oubangui-Chari était créée. Le territoire militaire du Tchad, sous les ordres de Gouraud, de Largeau, de Moll, faisait tâche d'huile sur le Ouadaï. Bientôt même, il s'élargissait sur le Sahara central; par l'occupation du Borkou et de l'Ennedi, il venait prendre ses limites à l'Ouest avec l'A. O. F., au Nord avec la Libye italienne, à l'Est avec le Dar Four britannique.

Cette période de développement magnifique ne fut obscurcie que pour un temps par le fâcheux accord franco-allemand de 1911 qui avait eu pour conséquence de couper en deux tronçons isolés le bloc réalisé au prix de tant de sacrifices. La victoire de 1918 vint effacer cette erreur.

La guerre de 1939-40 faillit marquer le déclin, la disparition, peut-être, de ce magnifique ensemble. Par un mouvement, par un sursaut de patriotisme français, précisément dans ces régions, à l'appel de ce grand Français, le général de Gaulle, et en accord avec nos puissants alliés, la situation fut encore une fois sauvée.

Ce n'est pas un des moindres motifs de fierté pour l'auteur de ces lignes que de rappeler que c'est de Fort-Lamy, première terre française qui répondit à de Gaulle, que partirent les premiers appels à la Résistance et les premiers volontaires de la Libération.

La colonne du général Leclerc qui, par la suite, devait

pénétrer victorieusement dans la Libye italienne, contribuer à la victoire de Tunisie, entrer la première dans Paris reconquis et libérer l'Alsace s'était, elle aussi, envolée de cette région du Tchad, si chère dans nos souvenirs!

Désormais, l'Empire africain de la France a trouvé sa physionomie définitive, celle que nous avons rêvée pour lui, lors de la rencontre sur le Tchad de nos trois missions. Bien mieux, les derniers événements l'ont soudé plus étroitement encore à la patrie commune.

L'œuvre non moins importante qu'il reste à accomplir sera, du point de vue économique, d'entreprendre la mise en valeur rationnelle de ces vastes territoires — et, du point de vue politique, de les intégrer dans notre vie nationale, en leur donnant des institutions convenant à leur mentalité, à leur degré d'évolution, de façon à les préparer à leur accession progressive à la civilisation moderne dans le sein maternel de la Patrie!

Pointe-Pescade, juillet 1946.

Table des Matières

AVANT-PROPOS. — La conquête du Tchad et la création de l'Empire africain de la France	7
CHAPITRE PREMIER. — Les fâcheux débuts de la mission Afrique Centrale	15
CHAPITRE II. — La dangereuse mission du lieutenant-colonel Klobb	29
CHAPITRE III. — Le drame de Dankori (Extrait du Journal du lieutenant Meynier)	45
CHAPITRE IV. — La prise de Zinder — Formation de la Mission Joalland-Meynier	69
CHAPITRE V. — Le Tchad — Conquête du Kanem ..	91
CHAPITRE VI. — A la recherche de la mission Gentil — Un raid au Chari	115
CHAPITRE VII. — La mission saharienne arrive à la rescousse	141
CHAPITRE VIII. — La réunion des trois missions — La victoire de Kousseri	161
CONCLUSION	185